INALCO

MEMOIRE DE SYNTHESE

Présenté en vue de l'obtention de

l'Habilitation à Diriger des Recherches

Multilinguisme, variation, contact

Des pratiques langagières sur le terrain à l'analyse de corpus hétérogènes



Isabelle LEGLISE
Chargée de Recherche 1re classe au CNRS
SeDyL – CELIA (CNRS, IRD, INALCO)

Coordinatrice : Claudine CHAMOREAU (DR, CNRS)

Jury

Christine Hélot (Univ. Strasbourg)

Lorenza Mondada (Univ. Basel)

Pieter Muysken (Radboud Univ. Nijmegen)

Naomi Nagy (Univ. Toronto)

Martine Vanhove (CNRS, Llacan)

Préambule

Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été attirée par l'Autre – cet Autre qui parlait une langue différente de la mienne. Enfant, j'achetais un dictionnaire d'italien pour communiquer avec cette petite fille rencontrée sur une plage corse ; adolescente à Avignon, j'étais fascinée par cette nouvelle élève quadrilingue venant du bout du monde tandis que la pratique de l'allemand puis de l'anglais m'ouvrait vers des univers culturels libérateurs d'une sévère éducation. Puis le grec, porte ouverte vers la Méditerranée. Autant de langues, autant de voyages, réels et intérieurs. Autant de langues, autant de moyens d'accès à l'ailleurs et l'altérité. Du temps passé dans les cuisines de ces familles espagnoles immigrées en Allemagne, auprès de mes voisines tunisiennes à Paris, aux moments d'immersion en Grèce, plongée dans ces univers linguistiques et culturels qui m'étaient au premier abord 'étrangers', j'ai développé des capacités de compréhension globale, à demi-mots. J'aimais déjà l'observation participante et ce sentiment d'apprivoisement de l'étrangeté qu'on a sur le terrain.

Ce ne sont pourtant pas les langues, mais les livres et la philosophie qui m'ont d'abord occupée et conduite en classe préparatoire à Paris. La découverte par hasard des sciences du langage, à l'Université Paris 7, a été une véritable révélation. Du langage appréhendé à travers la diversité des langues – en suivant les enseignements d'Antoine Culioli – à l'histoire des théories linguistiques – en suivant les enseignements de Sylvain Auroux, de la linguistique française à la linguistique générale avec Marie-Claude Paris et Michel Launey, de la linguistique de terrain aux formalismes avec Carmen Dabrovie-Sorin et Francis Corblin. J'ai d'abord aimé découper les langues et colorer les corpus pour comprendre leur fonctionnement, en apprendre de nouvelles pour être confrontée à l'altérité – coréen, chinois, japonais, puis le nahuatl avec Michel Launey à l'INALCO – avant de m'intéresser à leur oralité (Georges Boulakia, Marie-Annick Morel à Paris III) et à leur pratique sociale avec Josiane Boutet. Les séminaires sur les interactions verbales de Catherine Kerbrat-Orecchioni à Lyon II et le multilinguisme avec Louis-Jean Calvet à Paris V sont venus compléter cette formation bigarrée.

Tous ces enseignants m'ont profondément marquée. J'ai été convaincue de l'élaboration théorique nécessaire pour rendre compte des phénomènes observés, tant en phonologie générative qu'en sémantique lexicale (Sarah de Voguë, Denis Paillard) ou dans mon propre travail. De la coexistence de cadres théoriques forts à Paris 7 (théorie de l'énonciation, générativisme, linguistique de terrain descriptive, sociolinguistique des pratiques langagières), j'ai gardé un goût pour l'éclectisme et la confrontation de cadres méthodologiques et théoriques. L'ADL, atelier des doctorants de linguistique, séminaire bimensuel à Paris 7, que nous ouvrions à des rencontres nationales annuelles, a fourni un lieu d'échanges exceptionnel, avec notamment mes condisciples et désormais collègues, Pierre Jalenques, sémanticien et Tobias Scheer, phonologue. Nous partagions une conception exigeante de l'activité scientifique et la passion de nos débats épistémologiques me manque encore parfois.

Parallèlement à ma formation en sciences du langage, j'ai cherché l'Autre en psychosociologie, en anthropologie, au travers d'enseignements sur le plurilinguisme et l'interculturel en français langue

étrangère. J'y ai appris qu'on est toujours l'Autre de quelqu'un. En phonétique, j'ai eu la révélation que l'Autre, c'était moi… qui, en Avignonnaise bi-dialectale, ne parlais pourtant pas ce que les Parisiens appelaient français standard. De là sans doute un intérêt pour la langue qui bouge, le français parlé et ses variations que j'ai étudiées dès ma maîtrise, un intérêt qui m'a fait rencontrer les travaux de Claire Blanche-Benveniste ou de la linguistique variationniste, un intérêt qui ne m'a jamais quitté.

Dès ces années de formation, j'ai appris la confrontation de points de vue disciplinaires, notamment en suivant les séminaires du réseau Langage et Travail, et de riches échanges avec – outre Josiane Boutet, ma directrice de thèse, qui faisait partie des membres fondateurs – Bernard Gardin, Michèle Lacoste, Sophie Pène, Béatrice Fraenkel, parmi d'autres. La perspective discursive retenue permettait une confrontation disciplinaire avec des sociologues (Anni Borzeix), psychologues (Michèle Grosjean), spécialistes des sciences de gestion (Jacques Girin) ou ergonomes (Pierre Falzon) et j'ai poursuivi ce dialogue quelques temps, dans le cadre d'une activité de conseil en ergonomie (avec Pascale Soulard, Henri Fanchini), puis dans le cadre du Groupe de Travail en Analyse du Discours (GTAD, MSH) de la revue *Langage et Société*, ce magnifique espace de parole libre autour de Pierre Achard, Paul Wald, François Leimdorfer, dont j'ai suivi le séminaire pendant mon doctorat puis que j'ai animé de 2005 à 2009. Un dialogue particulier s'est instauré, là, avec Emmanuelle Cambon et s'est poursuivi avec tant d'autres collègues[1]…

J'ai travaillé tout au long de mes études et commencé très tôt à enseigner. A 20 ans, le français, langue étrangère (à des réfugiés politiques, puis à des étudiants dans le cadre de différentes institutions), à 25 la linguistique générale (à Paris 10) et la communication à des adultes en formation professionnelle (Paris V). Un poste d'ATER (Université Paris 3) puis de maître de conférences à l'Université de Tours m'apparaissaient alors comme un cadre professionnel idéal. J'y ai d'ailleurs développé des collaborations longues et plusieurs projets, notamment avec Nathalie Garric, dans le domaine de l'analyse de discours.

Un voyage en Guyane Française, peu avant ma soutenance de thèse en 1999, a eu d'importantes répercussions professionnelles. Profondément touchée par ce territoire, j'y ai retrouvé Laurence Goury et Michel Launey alors directeur du CELIA, engagés à l'IRD Cayenne, avec Odile Renault-Lescure et Francesc Queixalós, dans une action de description des langues en vue de leur implémentation en milieu scolaire. Ils étaient à la recherche d'un chercheur qui réaliserait une étude du multilinguisme guyanais – ce pour quoi je me suis portée volontaire. Il s'agissait de réaliser un important travail de terrain que j'ai engagé dès 2001 mais qui était difficilement compatible avec une charge pleine d'enseignement. J'ai d'abord obtenu une délégation au CNRS en 2003, puis un poste de chargée de recherche 1ère classe en 2005 au CELIA.

L'étude du multilinguisme en Guyane m'a amenée tout naturellement à l'étude du contact de langues – domaine avec lequel je me suis d'abord familiarisée au travers de lectures et de conférences pour en devenir progressivement 'spécialiste' en dialoguant avec des collègues qui, à l'étranger, participent au développement de la linguistique du contact. Parmi ceux que j'ai invités ou avec lesquels j'ai dialogués, je

[1] Dont Alice Krieg-Planque, Amina Bensalah, Béatrice Jalenques-Vigouroux, Béatrice Peluau, Cécile Canut, Francine Mazière, François Thuillier, Françoise Rouard, Frédérique Sitri, Julie Lefèbvre, Luca Greco, Marc Vlady, Marianne Doury, Marie-Anne Paveau, Monique Sassier, Patrick Rousseau, Sarah de Voguë, Sophie Moirand, Vincent Guigue.

retiens en particulier Peter Auer, Bernd Heine, Yaron Matras, Maarten Mous, Pieter Muysken, Carol Myers-Scotton, Sarah Thomason, Don Winford, et, dans le domaine de la variation en situation de contacts, Paul Kerswill, Miriam Meyerhoff, Naomi Nagy. Parce que je considère la recherche comme une activité collective, j'ai initié au fil des années de nombreux projets – programmes de recherches ou ouvrages – dans le cadre de notre laboratoire (CELIA puis SeDyL), dans le cadre de la Fédération Typologie et Universaux Linguistiques, ou dans le cadre de projets financés avec d'autres partenaires (ANR etc.) qui ont permis des dialogues fructueux au sein de divers collectifs de travail. Parce que je considère que la recherche sur le terrain ne peut être qu'impliquée, j'ai monté, au côté d'un certain nombre de partenaires et d'acteurs du terrain, des actions de coopération dans des pays considérés comme « du Sud », à partir de la Guyane (coopération avec l'IUFM, le musée des cultures guyanaises), vers le Surinam (Institut Lim A Po et Université Anton de Kom) et le Brésil (Université de Brasilia – au travers d'un programme PEERS MOBILANG financé par l'AIRD et l'obtention d'une bourse BEST pour la réalisation, par ma partenaire brésilienne Sabine Gorovitz, d'un post-doc sous ma direction).

En Guyane, j'ai œuvré pour un décloisonnement des terrains et des recherches, et mis en place des échanges, collaborations ou publications collectives avec des linguistes (Sophie Alby, Laurence Goury, Michel Launey, Bettina Migge, Odile Renault-Lescure), socio-anthropologues (Gérard Collomb, Isabelle Hidair, Marie-José Jolivet, Maud Laëthier, Jean-Yves Parris), géographes (Luc Cambrézy, Frédéric Piantoni), psychologues ou didacticiens (Michel Candelier, Jeannine Jo-A-Sim, Elisabeth Godon, Laurent Puren). Lorsque j'ai commencé à m'intéresser au terrain surinamais, à partir de 2009, j'ai également mis en place des collaborations, réunions de travail et publications collectives avec des collègues linguistes (Eithne Carlin, Kofi Yakpo, Bob Borgès, Margot van den Berg), et anthropologues (Marjo de Theije, Thomas Polimé, Paul Tjon Sie Fat, Alex van Stipriaan).

La transmission et le partage des savoirs m'ont toujours préoccupée. Après mon recrutement au CNRS, j'ai maintenu une activité d'enseignement dans différentes universités parisiennes pour des étudiants en Licence : linguistique de terrain (Paris 7), ethnolinguistique et anthropologie linguistique (Paris 10) avant de me concentrer, à partir de 2009, sur l'animation de programmes de recherches et de coopération et l'animation de séminaires de master et doctorat destinés en priorité aux étudiants de Paris 7 ou de l'INALCO qui ont souhaité ces dernières années réaliser des travaux sous ma direction. Le séminaire « Pratiques langagières : terrains, méthodes, théories » que j'ai mis en place en 2009 pour assurer un suivi collectif et régulier de leur travail s'est progressivement imposé comme un lieu convivial d'échanges, d'élaboration collective et de confrontation de méthodes et cadres théoriques. Ses quatre piliers en sont Santiago Sanchez (contact de langues quechua-espagnol en situation de migration dans la ville de Cali en Colombie), Joseph Jean-François Nunez (contact de langues créole casamançais-français-wolof au Sénégal), Alice Magdelaine (contact de créoles à base française en Guyane) et Suat Istanbullu (contact et transmission des langues au sein d'une communauté arabo-turcophone en Turquie et dans la migration). C'est en pensant à eux que ce mémoire est rédigé.

Théoule, juillet 2012, Cairanne, mai 2013, Paris, printemps 2013.

Autant de rencontres, autant de voyages, réels et intérieurs

Remerciements

Ce document est plein des noms de ceux qui m'ont accompagnée ces dernières années, avec qui j'ai dialogué et qui m'ont aidé à construire ma pensée, dans mon activité quotidienne, lors de nos rencontres ou dans mon corps à corps avec leurs textes. Je voudrais ici souligner ceux qui ont œuvré directement à la réalisation de ce mémoire et adresser mes plus vifs remerciements :

A Anaïd Donabédian qui, directrice de notre laboratoire, m'a demandé « bon et toi, tu la passes quand ton HDR ? » me signifiant qu'il était grand temps… et qui m'a suggéré Claudine pour m'accompagner

A Claudine Chamoreau, qui a accepté ce rôle d'interlocutrice privilégiée, avec générosité de temps et exigence, dont la lecture attentive m'a permis de clarifier ma pensée

Aux membres du jury, pour leur disponibilité et leur enthousiasme qui m'est allé droit au cœur

A Valelia Muni Toke, ma nouvelle collègue du bureau du bonheur, qui fut ma première lectrice directe, pour ces échanges épistémologiques et bibliographiques stimulants

A Duna Troiani, toujours prête pour de nouvelles aventures, pour ses encouragements constants

Cette rédaction s'est déroulée dans la joie d'écrire, mais ne s'est pas déroulée sans souffrance ni débordements, le soir et les week-ends. Mes remerciements pour leur compréhension, leur soutien, leur présence attentive et mes sincères excuses…

… à tous ceux, collègues et amis, que j'ai délaissés pendant la rédaction de ce mémoire

… à Christoph, en particulier pour sa patience, et à Lara et Matis pour tous ces moments que je leur ai volés.

Table des matières

Préambule i
Remerciements iv
Table des matières v
Introduction 1
1 Positionnements 7
1.1 Une entrée par les pratiques langagières 8
1.1.1 Hétérogénéité linguistique des pratiques langagières 9
1.1.2 Dimension sociale des pratiques langagières 11
1.1.3 Pratiques langagières et ordre du discours 12
1.2 Construction des objets, des données, des corpus 13
1.2.1 Construction des objets d'étude et construction des données 13
1.2.2 Construction des corpus 15
1.3 Une linguistique de terrain impliquée 17
1.3.1 Une linguistique de terrain 17
1.3.2 Décrire pour comprendre 19
1.3.3 Décrire pour agir 20
1.4 Une linguistique de corpus outillée 23
1.4.1 Une approche orientée corpus 23
1.4.2 Fréquences en linguistique de corpus 23
1.4.3 Démarches inductive et hypothético-déductive 25
1.4.4 Décrire pour expliquer 26
1.5 Conclusion : des méthodes pour rendre compte de la complexité 27
2 Multilinguisme en Guyane 31
2.1 Eléments de contexte 32
2.1.1 Des travaux linguistiques en Guyane 35
2.1.2 Un besoin de connaissances identifié 37
2.1.3 Réponse à (et travail de) la demande 39
2.2 Pratiques déclarées en milieu scolaire 41

2.2.1 Méthode 42
2.2.2 Exemples de résultats pour l'Ouest guyanais 44
2.2.3 Discussion 47
2.3 Pratique et usage des langues en Guyane 50
2.3.1 Méthodes 50
2.3.2 Résultats 52
2.3.3 Discussion 53
2.4 Implications 54
2.4.1 Dialogue interdisciplinaire 54
2.4.2 Une autre vision du multilinguisme guyanais 56
2.4.3 Politiques linguistiques : une perspective critique 59
2.4.4 Implications didactiques 61
2.5 Conclusion 63
3 Variations du français en contact en Guyane 65
3.1 Variation en français, variétés de français 66
3.2 Méthodologie 68
3.2.1 Recueil de données et corpus 68
3.2.2 Identification des formes en variation 69
3.3 Résultats 70
3.3.1 Morphologie verbale au présent 70
3.3.2 Pronoms clitiques objet 73
3.4 Analyse et explication 76
3.4.1 Approche panlectale 76
3.4.2 Clitiques objet : intrication des facteurs explicatifs 76
3.5 Discussion 78
3.5.1 Concernant le français parlé en Guyane 78
3.5.2 Concernant les zones de variabilité 79
3.5.3 Concernant variation et changement linguistique en situation de contact de langues 82
3.5.4 La nécessité d'un cadre plurifactoriel pour expliquer variation et changement 84
4 Du contact entre variétés de créoles à la documentation en situation multilingue 87
4.1 Linguistique de contact en synchronie 87
4.1.1 Linguistique de contact en diachronie 87

4.1.2 Etapes méthodologiques en synchronie 88
4.2 Contact entre variétés de créoles à base anglaise 89
4.2.1 Discours et nomination des langues 90
4.2.2 Description linguistique de pratiques en *taki-taki* 92
4.2.3 Résultats 93
4.2.4 Discussion 94
5 Outils pour l'analyse de l'hétérogénéité linguistique en corpus 97
5.1 Etant donné… 97
5.1.1 Les causes multiples du changement linguistique 97
5.1.2 Les avancées de la linguistique de contact encore à consolider 98
5.1.3 La difficulté à articuler le social et le linguistique par la linguistique de contact 100
5.2 Analyse plurifactorielle et multiniveaux de corpus hétérogènes 100
5.2.1 Linguistique de corpus et corpus plurilingues et hétérogènes 101
5.2.2 Annotation et encodage des corpus 102
5.2.3 Repérage des « phénomènes remarquables » 105
5.2.4 Analyse des phénomènes remarquables 107
5.2.5 Des métadonnées fines et nombreuses pour une analyse plurifactorielle 108
5.3 Chantiers en cours 111
5.3.1 Types de corpus 111
5.3.2 PREMS et détermination nominale (contacts français – créoles) 113
5.3.3 PRINT et interactions exolingues 115
5.4. Conclusion 121
Liste des abréviations linguistiques 122
Liste des abréviations des noms de langues 123
Table des illustrations 124
Références 125

Introduction

En pensant à mes doctorants, actuels et futurs, consciente que le temps consacré à la recherche et à l'écriture – que j'essaie de conserver comme un bien précieux – m'est d'année en année de plus en plus dérobé, je me suis enfin pliée à l'exercice de l'Habilitation.

J'ai lu et relu la demande, exprimée comme suit :

> Ce document, d'une centaine de pages, présentera un bilan critique du cheminement scientifique du candidat dans un champ déterminé (en faisant le moins de place possible aux éléments biographiques), tout en montrant sa cohérence. Il y développera en particulier ses thèmes de recherche dans le contexte du cadre institutionnel et scientifique dans lequel il exerce ses fonctions, en mettant l'accent sur la période postérieure à la soutenance de la thèse de doctorat. Cet exposé se conclura par la présentation des pistes et des projets de recherche (contexte scientifique, objectifs du projet, méthodologie et mise en œuvre, déroulement prévu, et moyens à disposition pour la réalisation du projet, etc.)

Je n'ai pas eu envie de faire un, fût-il 'gros', rapport d'activité, comme ceux que l'on réalise régulièrement au CNRS. Ces rapports, qui se superposent toujours à nos activités courantes et contre lesquels nous pestons régulièrement, constituent pourtant des moments réflexifs intéressants : un arrêt, un point, un retour et une projection, sur ce que l'on a fait et que l'on va faire, tous les quatre ans. C'est lors du dernier rapport, en 2009, que j'ai commencé à songer à faire un 'grand' point.

J'ai choisi de saisir ce moment de « bilan critique du cheminement scientifique » pour reconsidérer mon parcours et mes travaux de ces quatorze dernières années (si l'on compte à partir de la soutenance de la thèse) ou de ces vingt dernières années (si l'on compte à partir de mes premiers balbutiements dans la recherche, en maîtrise), en prenant de la distance et en discutant ces travaux. Pressée par le temps, j'ai tout de même décidé d'y consacrer tout le temps nécessaire. Et ce temps n'a pas été perdu. La vertu formatrice de l'exercice s'est révélée – j'ai présenté, dans les chapitres qui suivent, des positions que je n'avais jamais exprimées aussi clairement.

La demande, de faire « le moins de place possible aux éléments biographiques », m'a interrogée. Bien évidemment, l'exercice ne consiste pas à raconter sa vie – bien que les hasards des rencontres expliquent parfois le développement de travaux de recherche et en tout cas souvent les chemins pris sur le terrain. Le terrain guyanais en est pour moi un bon exemple. En même temps, comment déconnecter un cheminement scientifique des questions que nous nous posons, qui nous obsèdent parfois, et qui sont motivées par des inclinations, des croyances, voire des marottes en partie personnelles ? J'ai répondu à cette apparente contradiction en prenant appui sur des réflexions épistémologiques venant notamment de l'anthropologie. Cette discipline, qui a vu le développement d'un tournant réflexif important à partir des années 70 (Ruby 1982; Clifford & Marcus 1986) où des auteurs ont montré le processus intersubjectif à l'œuvre dans le travail de terrain et l'importance d'interroger les éléments

biographiques des chercheurs pour mieux comprendre la relation entre soi et l'Autre[2], a également vu le développement de critiques et de décentrages. Un certain nombre d'auteurs ayant proposé de passer d'une écriture sur soi – car l'anthropologue s'était transformé en autobiographe – vers une écriture réflexive mais non autocentrée[3]. C'est cette voie que j'ai adoptée ici, en essayant d'être réflexive et critique sur mon propre travail mais non autocentrée. C'est la voie proposée par Silverstein (2009) qui, après avoir fait le tour de différents emplois du terme réflexivité[4], insiste sur l'importance de développer la conscience métapragmatique des chercheurs :

> Originally seen as merely a source of potential bias or error against which positivist social and behavioral science had to struggle, we now recognize the researcher's own metapragmatic consciousness and inevitable actual participant status in any contexts of research on humans. This makes all research a dialectical process of moving reflexively, back and forth between 'objective' and inductive accounts of data in a research context, on the one hand, and on the other, a metapragmatic analysis of the communicative situation in which such data arise to and for the researcher. (Silverstein 2009, 847)

À la suite de ces travaux, mais également des travaux en sociologie, par exemple Bourdieu et Wacquant (1992) parmi tant d'autres, j'entends par réflexivité un examen de la démarche scientifique suivie et de notre propre statut d'agents ou d'acteurs sociaux, qui nécessite de prendre conscience de notre propre inscription dans des cadres sociaux ou de nos propres habitus[5], et de réaliser une science de la science (Bourdieu 2001), cette dernière intervenant dans des conditions historiques situées. Deux conséquences en découlent pour moi : la nécessité d'une objectivation de notre relation à nos objets d'étude (qui comprend l'analyse métapragmatique des situations sociales de recueil de données, nous le verrons dans le chapitre 1) et la nécessité d'une réflexion épistémologique sur la science en train de se faire, une histoire des idées contemporaines.

Il me semble donc tout à fait bienvenu qu'un certain nombre de linguistes appellent actuellement de leurs vœux une attitude réflexive alors que ce n'est pas une habitude installée dans notre discipline. Dans le domaine de la documentation des langues par exemple, Austin (2013, 2), dans un article récent,

---

[2] Parmi les premiers à l'avoir ainsi formulé, Scholte (1974, 448) montre la relation dialectique entre réflexion sur soi, compréhension de soi et compréhension de l'Autre : "The comparative understanding of others contributes to self-awareness; self-understanding in turn, allows for self-reflection and (partial) self-emancipation; the emancipatory interest, finally, makes the understanding of others possible."

[3] Par exemple, dans son travail ethnographique sur les échanges de lettres au Népal, Ahearn (2001) formule cette distinction : "As many ethnographers are now realizing, the process of conducting fieldwork is an intersubjective one; ethnographies, therefore, must describe the researcher's relationship with the people who are the subjects of the inquiry. It is with some hesitation, however, that I focus here on positioning myself in relation to the people about whom I write, for it seems to me that the important critiques of the absence of the ethnographer in some previous ethnographies have led to works that are not just self-reflexive but self-centered."

[4] "Reflexivity is a term variously applied to certain properties of the grammatical systems and lexical forms of language, to the meanings of such forms, to the mental or cognitive capacities of language users, to the textually formed discourses that users create, to states of agentive consciousness of people acting in social situations, and to the special case of researchers as agents seeking to understand social behaviors such as the use of language in society." Sur la capacité réflexive des acteurs sociaux, je renvoie en particulier aux travaux de Giddens (2012).

[5] Pour reprendre le terme de Bourdieu et renvoyer à ses travaux sur la nécessité de se penser – non sans humour – en tant qu'*homo academicus* (Bourdieu 1984).

> argues that a theory of meta-documentation does not (yet) exist and discusses some techniques that could be adopted for developing such as theory, as well as proposing some of the components that may make it up. The need for fuller reflexivity on the part of language documenters, and linguists more generally, is particularly emphasized.

La nécessité d'une attitude réflexive me semble en effet un corollaire indispensable à toute activité de terrain et la réflexion épistémologique une activité indissociable de toute activité scientifique.

J'ai donc souhaité commencer ce mémoire par un premier chapitre qui pose ce à quoi je crois, qui fait le lien entre mes différents terrains et centres d'intérêt en partant de la notion centrale de pratiques langagières, qui montre ensuite la construction des objets d'étude, la construction des corpus, les différentes démarches scientifiques que j'ai suivies. Ce chapitre explicite aussi ce qui m'a souvent guidée : devant un sentiment premier d'altérité et d'étrangeté, comprendre comment 'ça' fonctionne, expliquer pourquoi telle forme linguistique apparaît. Il se termine par ce qui caractérise probablement le plus mon appréhension des phénomènes : mon souhait d'adopter plusieurs angles d'attaque sur un même phénomène et d'articuler différentes méthodes et points de vue.

Je fais référence à un certain nombre de lectures en anthropologie pour tout ce qui concerne le rapport au terrain tant la question a été débattue dans cette discipline, plus qu'en linguistique, fût-elle *de terrain*. Ces lectures proviennent peut-être de ma sensibilisation à cette discipline lors de mes années de formation, elles viennent surtout des échos que je trouve à mes travaux dans le domaine de l'anthropologie linguistique.

À ce propos, je n'ai pas souhaité discuter des étiquettes multiples des travaux dont je peux m'inspirer ou avec lesquels je discute. Ces étiquettes me paraissent comme autant de façons de découper des espaces symboliques de pouvoir, faisant état de rapports de forces entre des traditions disciplinaires momentanément instituées dans des conditions historiques situées que ce soit en France ou dans d'autres pays. Ainsi de *linguistique sociale* ou *approche sociale du langage* (Boutet 1980; 1982), *sociologie du langage* (Cohen 1956; Boutet *et al.* 1976; Achard 1993), *ethnographie de la communication* ou *sociolinguistique interactionnelle* (Gumperz & Hymes 1972; Gumperz 1989), *sociolinguistique critique* (Boutet & Heller 2007), *anthropologie des pratiques langagières* (Canut 2012), *approche linguistique socio-culturelle* (Bucholtz & Hall 2010).

Je situe mon travail dans le cadre d'une *linguistique de terrain* – s'intéressant à des phénomènes de variations et contacts de langues en situation multilingue, telle qu'elle s'est développée en France à la suite des travaux de M. Cohen notamment (Boutet 1994; 2009), mais qui est par ailleurs influencée par les développement de l'*anthropologie linguistique* américaine (Duranti 1997; 2001) en particulier sur les questions d'*idéologies linguistiques* (Silverstein 1979; Irvine & Gal 2000). Je situe mon travail par ailleurs dans le cadre d'une *linguistique de contact* qui s'est développée en dehors du contexte français, dans des publications en anglais (Goebl *et al.* 1996; Thomason 2001a; Winford 2003) et dont les origines incluent des traditions de sociolinguistique historique et de linguistique descriptive et typologique.

Ces quinze dernières années, tout en sachant d'où je partais en termes d'héritage intellectuel et en continuant d'essayer de comprendre les liens notionnels et sociologiques entre les différents cadres qui

co-existaient[6], je me suis donc aventurée hors des cadres français en essayant de m'approprier des domaines et concepts nouveaux tout en essayant de comprendre la sociologie des champs concernés – ce qu'à mon sens la réflexivité et une histoire des idées nécessitent.

Dialoguer avec ces interlocuteurs et publier en anglais est rapidement devenu une nécessité et j'ai expérimenté cette difficulté de tous les instants d'une écriture malhabile en anglais dont j'avais l'impression qu'elle me trahissait. Alors que j'aime et que je vise une écriture fluide et limpide, mais aussi évocatrice, poétique ou humoristique – empreinte de clins d'œil et de dialogisme[7] en français, j'expérimente durement, en anglais, la sècheresse, l'aridité, la platitude et la non fluidité. Ce changement de langue m'a obligée à une clarification bénéfique et nécessaire de ma pensée en train de se construire – à chaque passage à l'écrit, à chaque élaboration dans une langue particulière –, mais il s'est doublé de frustrations et de ce sentiment d'incapacité à faire passer la complexité en anglais. J'ai en tout cas essayé de faire passer mes analyses et élaborations théoriques dans des cadres audibles, d'un côté pour un public francophone, de l'autre pour un public anglophone, baignés de traditions disciplinaires et de backgrounds différents.

Ce mémoire, derrière une structuration carrée par grands domaines (multilinguisme, variation, contact, corpus hétérogènes), possède un autre niveau de structuration, plus en rondeur. Après un premier chapitre constitué de fondements et de visées, sorte de clé de voûte d'ensemble qui se termine par mes interrogations actuelles et ma recherche de modèles de pensée et d'explication non linéaires, les autres chapitres dessinent des espaces, à partir du terrain guyanais, sortes de cercles concentriques faits de différents domaines, points de vue, méthodes et objets. Il s'agit en fait non de cercles fermés mais d'une structure en came[8] où le point d'arrivée diffère du point de départ. Cette structuration reflète mon appréhension progressive et en spirale des phénomènes d'hétérogénéité, faite de visite et revisites de pratiques langagières. On retrouvera ainsi certains exemples et corpus revisités dans plusieurs chapitres.

Le second chapitre de ce mémoire plante une partie du décor guyanais, il présente les travaux de recherche qui s'y déroulaient, les besoins exprimés concernant la connaissance du multilinguisme en Guyane et montre mon propre cheminement – entre formation antérieure, univers de croyances, demande formulée par les collègues linguistes, et domaines d'étude du multilinguisme et du plurilinguisme. Il présente quelques résultats des travaux réalisés ces treize dernières années et discute de leurs implications – en particulier dans le domaine de l'école et des politiques linguistiques éducatives.

[6] Je renvoie par exemple au chapitre 1 à la comparaison de notions (formation discursive et formation langagière) et l'essai d'articulation entre plusieurs cadres.

[7] « Un énoncé est rempli des échos et des rapports d'autres énoncés auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal. Un énoncé doit être considéré, avant tout, comme une réponse à des énoncés antérieurs à l'intérieur d'une sphère donnée (le mot « réponse », nous l'entendons ici au sens le plus large) : il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, il compte sur eux. » (Bakhtine 1984, 298).

[8] Où le cercle ne se referme pas et où le point d'arrivée est décalé par rapport au point de départ, *cf.* Culioli (1968).

Le troisième chapitre se consacre à l'étude de variations morphosyntaxiques en français parlé, en Guyane, aux pratiques langagières d'adolescents scolarisés à Cayenne et discute du rôle du contact de langues et de la variation « inhérente » dans les résultats linguistiques observés. Il me permet également des discussions plus larges sur ce qu'est la variabilité linguistique et sur les différentes façons d'envisager stabilité et instabilité au sein de ce que chacun conçoit comme des domaines grammaticaux ou comme un système ou sous-système linguistique.

Le quatrième chapitre concerne l'étude des contacts entre des (variétés de) créoles à base anglaise en Guyane. Il présente le champ de la linguistique de contact, en diachronie, et propose d'adopter ses méthodes, en synchronie. Il montre précisément comment à partir d'un écart entre discours et observations sur le terrain, mes interrogations sont nées et l'objet de recherche et la quête du *taki-taki* ont été construits. Il met le doigt sur la difficulté à essayer de décrire des langues en situation multilingue alors que ce qui se donne à l'observation n'est que pratiques hétérogènes et activités de nomination ou de catégorisation. Il montre le rôle de l'idéologie (des locuteurs, des chercheurs) dans tout processus de description. Il propose néanmoins de partir des pratiques et idéologies de tous les acteurs sociaux concernés dans le contexte – et pas uniquement des locuteurs natifs. Il présente les implications de ce travail de recherche dans les champs de la créolistique, de la variation linguistique, de la linguistique de contact en synchronie et de la documentation des langues en situation multilingue.

Le dernier chapitre constitue mon projet pour ces prochaines années, il concerne le nouveau domaine d'étude que j'ai commencé à aborder ces dernières années : l'étude des corpus hétérogènes à laquelle le programme ANR CLAPOTY que je coordonne se consacre et pour lequel un certain nombre de méthodes et d'objets d'études sont proposés pour les années futures.

1 Positionnements

Ce chapitre vise à situer mon approche du terrain et des corpus, expliciter ma démarche scientifique, mes positionnements, expliciter aussi mon système de croyances (dans le domaine social, éthique et scientifique). Il est vrai que ce terme peut surprendre : qu'est-ce que science et croyance partagent ? Je considère effectivement que l'activité scientifique nécessite de rester sceptique, et est fondamentalement fondée sur le doute, vis-à-vis de ses propres hypothèses et de croyances préconçues. Toutefois, « prétendre que la science doit se construire indépendamment des croyances des scientifiques relève d'une illusion » (Baquiast 2010) : au niveau individuel, pour adhérer à un projet de recherche, il faut « y croire » et pour cela avoir des motivations qui dépassent bien souvent l'ordre du rationnel. Au niveau collectif, on sait que les systèmes de connaissance caractérisant une époque s'inscrivent dans les systèmes de croyance dominants à cette époque et que les influences s'exercent dans les deux sens.

Voici donc, dans ce qui suit, ce à quoi je crois. Je commence par mon entrée par les pratiques langagières – en présentant d'abord le cadre dans lequel j'ai évolué lors de ma formation doctorale sans le discuter réellement[9], cadre que j'ai adapté à mes propres objets et préoccupations, notamment discursives. Je précise ce qu'implique de s'intéresser à des pratiques langagières, d'un point de vue linguistique, social et discursif. Je présente ensuite quelques éléments de réflexion épistémologique sur la construction des données, des objets scientifiques et des corpus qui me semblent indispensables à une pratique scientifique réflexive et non naïve.

Ce chapitre précise ensuite les deux grandes orientations qui sont les miennes : linguistique de terrain d'un côté, linguistique de corpus de l'autre. Dans le premier cadre, je présente la démarche de linguistique de terrain impliquée qui est la mienne depuis de nombreuses années, qui vise à décrire des pratiques langagières pour comprendre le monde ou pour agir sur le monde (social ou politique). Le second cadre me permet, via une démarche explicative, d'expliquer l'apparition de formes linguistiques en corpus. Tout au long de ce mémoire, on verra ensuite ces démarches à l'œuvre et les méthodes que j'ai mises au point pour chacun des problèmes rencontrés.

[9] Des discussions auront lieu plus loin dans ce mémoire, sur des points précis, comme sur l'étude de la variation par exemple (chapitre 3).

1.1 Une entrée par les pratiques langagières

Ces vingt dernières années, de mes premiers pas dans la recherche à la rédaction de ce mémoire, je me suis intéressée à l'activité langagière des acteurs sociaux[10] via l'étude de leurs pratiques langagières qui constituent une sorte de point d'entrée, à la fois vers le linguistique et le social. Je reprends ce terme à ses concepteurs J. Boutet, P. Fiala et J. Simonin-Grumbach (1976). Les pratiques langagières sont des pratiques sociales. Voici la définition qu'en donne J. Boutet (2002, 459) :

> D'un point de vue empirique, "pratique langagière" renvoie aux notions de "production verbale", d'"énonciation", de "parole", voire de "performance", mais il s'en distingue d'un point de vue théorique par l'accent mis sur la notion de "pratique" : le langage fait partie de l'ensemble des pratiques sociales, que ce soit des pratiques de production, de transformation ou de reproduction. Parler de "pratique", c'est donc insister sur la dimension praxéologique de cette activité. Comme toute pratique sociale, les pratiques langagières sont déterminées et contraintes par le social, et en même temps, elles y produisent des effets, elles contribuent à le transformer. Dans cette perspective, le langage n'est pas seulement un reflet des structures sociales mais il en est un composant à part entière. […] Parler n'est pas seulement une activité représentationnelle, c'est aussi un acte par lequel on modifie l'ordre des choses, on fait bouger les relations sociales.

Le terme de « pratiques langagières » a eu un succès important dans la littérature francophone – il souffre malheureusement de la difficulté à traduire « langage » ou « langagier » en anglais, ce qui nous fait utiliser le terme de pratiques linguistiques ou « linguistic practices » et expliquer qu'elles agissent « as social practices» pour le rendre[11]. Il est souvent employé en ayant beaucoup perdu du sens proposé par ses concepteurs, et apparait alors comme synonyme à « pratiques linguistiques », « interactions verbales » ou « prises de parole ». Je m'inscris pourtant ici dans la continuité du sens proposé par ses concepteurs.

S'intéresser à des pratiques langagières, c'est chercher à avoir accès (*cf.* terrain plus loin) à des données linguistiques socialement situées (Boutet 1995, 21) c'est-à-dire a fortiori non construites par le chercheur, au sens où il ne s'agit pas d'exemples construits ; de ce point de vue, on les qualifie habituellement de données « attestées » (Boutet 1994, 25–26):

> Pour étudier l'activité de langage socialement située les corpus doivent être constitués par des données attestées et non par des données construites par le chercheur. […] le recours aux données attestées se justifie dès lors qu'on a pour objectif de se tenir au plus près de la matérialité des organisations linguistiques, à quelque niveau que l'on se situe, et de traiter de ce qui est variable et hétérogène dans la mise en mots plutôt que de ce qui est stable et constant. Le recours aux données attestées est une

[10] Je préfère ce terme à « locuteur » car il permet d'insister sur la dimension sociale de l'acte de parole. Je renvoie aux nombreux débats sur les rapports individus/société, en particulier à différentes tentatives pour rendre compte de ces rapports dans l'action individuelle (Weber 2003; Bajoit 2010; Martuccelli 2010; Giddens 2012). Je suis pour ma part sensible aux propositions qui considèrent l'individu à la fois comme acteur social pris dans des contraintes sociales, culturelles, politiques et économiques mais aussi comme sujet agissant, qui, bien qu'historiquement contraint, a des motivations et des raisons d'agir qui lui sont propres et fait preuve d'une certaine liberté individuelle ou d'une 'agency'.

[11] Il faudrait peut-être proposer d'autres équivalents en anglais, au vu de propositions terminologiques récentes comme « languaging » (Jørgensen *et al.* 2011). Voir le chapitre 5 sur ce point.

> nécessité stricte dans toutes les situations où l'intuition du chercheur natif est prise en défaut : communications exolingues, situations de contact de langues dans lesquelles se produisent les phénomènes de *code-switching*, métissage linguistique, *code-mixing*. […] Le recours aux données attestées se justifie aussi en situation unilingue lorsqu'on s'attache à décrire, soit des phénomènes peu ou mal décrits de la langue étudiée […], soit des usages sociaux de cette langue.

S'intéresser à des pratiques langagières, c'est également chercher à avoir accès à des données a priori non sollicitées par le linguiste via un dispositif expérimental, ce que les ethnométhodologues et interactionnistes nomment des données linguistiques écologiques (Mahmoudian & Mondada 1998; Mondada à paraître) :

> 'ecological data', i. e.corpora documenting activities as they naturally occur in their ordinary environment. […] As noted by Lynch (2002), the term is not used in order to oppose 'social' vs 'natural' conducts, but refers to what Schutz and phenomenology call the 'natural attitude' (1962), i. e. a prereflexive posture that characterizes ordinary life. Thus, 'natural' refers, prior to the collected data, to the practices themselves (Garfinkel 1967): "'naturally organized', in this context means an ordering of activity that is spontaneous, local, autochtonous, temporal, embodied, endogenously produced and performed as a matter of course" (Lynch 2002, 534).

L'entrée choisie ici est proche. S'intéresser à des pratiques langagières, c'est en effet se pencher sur des pratiques advenant dans leur environnement « ordinaire », c'est-à-dire non contraint par le dispositif que le chercheur met en place – à la différence des entretiens ou des expériences par exemple. En revanche, je ne reprends pas la métaphore naturaliste de l'ethnométhodologie identifiable par le recours aux termes 'écologique' ou 'naturel' qui peut rappeler des paradigmes naturalistes (Auroux 2008). Je crois, à la suite de Lynch (2002) et de Mondada (à paraître), à un niveau d'agencement spontané, local, autochtone, endogène, des activités et des productions langagières et suis persuadée de l'intérêt qu'il y a à les analyser et à en rendre compte. Il me semble cependant que l'entrée par les pratiques langagières 'dénaturalise' en partie le regard porté sur les activités et les productions langagières en insistant sur leur dimension sociale – et j'ajouterai leur dimension socialement ou discursivement contrainte comme nous le verrons ci-après – et ainsi sur les normes et contraintes qui pèsent sur elles. Ces normes sont endogènes certes, mais elles sont également exogènes.

1.1.1 Hétérogénéité linguistique des pratiques langagières

Parler de pratiques langagières, c'est mettre l'accent sur l'activité de langage (Culioli 1997; Boutet 1995), activité faite d'ajustements et qui est, par essence, dynamique. Cette activité se manifeste dans des pratiques, praxis, processus, dynamiques et variations. S'intéresser à des pratiques langagières sous-entend en premier lieu s'intéresser à la matérialité du langage, à la matérialité des langues, ou à la matérialité de la mise en mots (différentes formulations sont possibles en fonction des objets d'étude) et impose une description linguistique des matériaux linguistiques produits par les acteurs sociaux. Cette perspective distingue radicalement la linguistique sociale proposée notamment par J. Boutet (1980; 1982) et les études récentes dans le champ de la sociolinguistique française qui partent d'une critique des croyances en cette matérialité (de Robillard 2005, 150). Pour J. Boutet (1994, 130), les pratiques langagières sont d'abord dépendantes des règles internes aux langues même si d'autres contraintes pèsent sur elles :

> Les pratiques langagières sont en premier lieu réglées par des contraintes de nature strictement internes à la langue qui régissent la matérialité phonétique, morphologique et syntaxique des pratiques : c'est ici de la matérialité des langues qu'il s'agit. Celles-ci constituent une réalité qui impose son arbitraire à la conscience et à l'expérience, tant des locuteurs que du chercheur. A ces contraintes de nature grammaticale s'ajoutent des contraintes rhétoriques, les formes discursives obéissant elles aussi à des régulations normatives. Enfin, les pratiques langagières sont régulées par des normes externes au sens où chaque groupe social produit des systèmes de normes socio-linguistiques qui règlent ce qui peut être dit, à qui, comment et dans quelles situations.

L'hétérogénéité est constitutive des pratiques au sein des formations sociales et, de plus, des rapports de force existent entre pratiques langagières. Au sein de la société française à une époque donnée par exemple, Boutet *et al.* (1976, 81) considèrent que l'ensemble des pratiques langagières qu'on appelle « le français » est une formation langagière. Ceci a pour corollaire de « considérer la langue (en tant qu'institution appareillée, par l'école, en particulier) dans son aspect non homogène et comme sujette à variations du fait de sa prise dans le fonctionnement social » (Cambon & Léglise 2008, 19). Dans ce cadre, une attention particulière est ainsi apportée aux variations et aux différences de pratiques. J. Boutet conceptualise ainsi stabilité et instabilité dans les langues et la variation, qu'elle lie aux normes et à l'évaluation sociale (1994, 20–21):

> Toute langue peut être considérée comme présentant à la fois des zones de réalisations stables et des zones de réalisations instables. […] Les zones instables se caractérisent par la variation et les alternatives. Cette diversité, à l'intérieur d'une même langue est une propriété fondamentale des langues naturelles qui en explique la dynamique et le changement historique. Dans la linguistique variationniste, on considère que la variation peut être appréhendée sur quatre plans : diachronique, sociologique, situationnel et interne à la langue ou inhérent. C'est à partir de cette diversité fondamentale que les différents groupes sociaux construisent leurs normes sociolinguistiques. Les zones (provisoirement) stables à l'intérieur d'une langue ne peuvent pas être soumises à des évaluations sociales tandis que les zones instables peuvent l'être. Pour que les normes puissent trancher entre différentes réalisations possibles et pour que des jugements sociaux puisent être élaborés, il doit y avoir diversité et variation (y compris variation entre les langues dans les situations de plurilinguisme).

Partir des pratiques langagières, c'est également supposer, comme le rappelle Boutet (1994, 22), une relation dynamique entre – ce qu'elle nomme des facteurs sociolinguistiques externes et des facteurs structuraux internes dans l'explication des faits de langue. Aussi, sera-t-on, dans l'analyse des variations linguistiques, particulièrement sensible à la fois à la pression plus ou moins forte de la norme dans tel ou tel contexte et aux potentialités des langues (*cf.* également plus loin la partie sur l'étude de variations) :

> Les situations sociolinguistiques caractérisées par une faible pression de la norme standard ou par une faible sensibilité des locuteurs à son égard permettent à ceux-ci d'investiguer largement les potentialités structurales des langues. A l'inverse, les situations sociolinguistiques – comme celles du français – caractérisées par une pression normative élevée, l'existence et le poids d'une institution scolaire et d'autres instances de contrôle linguistique, des activités grammaticales et normalisatrices importantes, limitent les locuteurs dans leurs activités d'investigation des possibles structuraux des langues. Dans cette optique les limites à ce qui peut être dit dans une langue particulière relèvent d'un double processus : limitation internes de nature structurale déterminées par le système de la langue et relevant de

phénomènes de typologie des langues, et limitations externes de nature sociolinguistique par lesquelles certaines normes de réalisation sont stigmatisées ou condamnées.

1.1.2 Dimension sociale des pratiques langagières

La dimension sociale – et socialement contrainte – des pratiques langagières m'est probablement très vite apparue comme une évidence car j'ai d'abord travaillé sur des échanges particulièrement contraints du point de vue des situations de communication et des rôles des interlocuteurs. La notion de contrainte était d'ailleurs au cœur – et dans le titre – de ma thèse de doctorat (Léglise 1999). J'ai d'abord été confrontée à des échanges entre militaires embarqués à bord d'avions de la patrouille maritime (Léglise 1998) qui communiquaient entre eux tout en étant engagés dans des interactions hommes-machines (Léglise & Soulard 1998). Il s'agissait d'une situation de communication – sorte d'antithèse de la conversation ordinaire – où l'orientation des interlocuteurs vers la réalisation de tâches (à la fois individuelles et collectives) liées à leur activité de travail contraignait fortement la communication. Ce type de situation, collaborative et orientée-tâche (Karsenty & Falzon 1993), a obligé les chercheurs qui y étaient confrontés à repenser les modèles de la communication et à définir des cadres conceptuels qui permettent de comprendre et rendre compte des échanges particuliers qui y prennent place, en développant la notion d'engagement participatif des interlocuteurs ou encore celle de cognition située (*cf.* Suchman (1987), Joseph (1994), Grosjean & Traverso (1998) ou encore Theureau (2004) entre autres et parmi ceux qui ont influencé alors mon travail.

C'est sans doute pour cette raison que j'ai été particulièrement sensible à la notion de situation (Goffman 1988; Goodwin & Duranti 1992) et au rapport dialogique existant entre pratique langagière et situation de communication. Comme le rappelle Boutet (1994, 61–62) :

> Toute activité de langage est en interaction permanente avec les situations sociales au sein desquelles elle est produite. D'un point de vue théorique, la notion de pratiques langagières implique que celles-ci sont à la fois déterminées par les situations sociales, et qu'elles y produisent des effets.

Les travaux de Fishman (1972) – en définissant des domaines – me sont tout d'abord apparus comme le lien nécessaire entre les niveaux micro et macrosociaux. A présent, les domaines d'activité me permettent surtout de classer ou classifier les situations de communication au sein desquelles les pratiques langagières prennent place. Dans le domaine du langage en situation de travail, outre les échanges embarqués entre militaires, j'ai été confrontée aux pratiques langagières des grands patrons français (Garric & Léglise 2003; 2008), à celles des journalistes dans différents médias (Garric & Léglise 2007), aux pratiques langagières dans la médiation de rue, forme particulière de travail social (Léglise 2004a), ainsi qu'aux interactions à l'hôpital, entre patient, médecin et infirmières (Léglise 2007a), forme particulière de relation de service qu'est la communication dans la relation de soin. Ces interactions plus ou moins codifiées peuvent toutes être catégorisées d'asymétriques (Vion 1992) : les participants occupent souvent des positions inégalitaires (en termes de hiérarchie, temps de parole etc.) ou remplissent des rôles qui impliquent des rapports de places.

J'ai essentiellement travaillé sur des données orales, patiemment retranscrites, mais il m'est arrivé à quelques reprises d'être confrontée à des pratiques langagières écrites, comme celles des journalistes dans la presse écrite (Garric & Léglise 2007) celles des grands patrons au travers de rapports écrits,

notamment les rapports sur la responsabilité sociale des entreprises (Garric *et al.* 2006) ou celles d'experts produisant des rapports (Garric & Léglise 2012).

Au fil des années, j'ai été confrontée à d'autres types de pratiques langagières socialement situées, notamment des interactions dans un contexte amical ou familial entre pairs – des adolescents ou des enfants (Léglise 2007b; 2012) et des entretiens. J'utilise à dessein l'expression « être confrontée » car l'expérience de l'altérité des terrains, des situations rencontrées et des pratiques langagières qui y prennent place est première. Avec l'altérité et le sentiment d'étrangeté sont toujours venues la curiosité intellectuelle et l'envie de comprendre comment 'ça' fonctionne.

1.1.3 Pratiques langagières et ordre du discours

Considérer les rapports de domination entre pratiques langagières m'a amenée à prendre au sérieux l'ordre du discours (Foucault 1971). De l'analyse de discours de tradition française, je retiens en particulier que des espaces du dicible constituent l'arrière-plan de toute prise de parole, et par là même, de toute pratique langagière. Ces espaces, ou formations discursives, déterminent « ce qui peut et doit être dit » (Haroche *et al.* 1971, 102) et permettent une « structuration de l'espace social par différenciation des discours » (Achard 1995a, 84).

Concevoir le discours comme construction de réalités sociales – et non comme simple reflet de ces réalités – est un point de vue que j'ai adopté dans un certain nombre de travaux pour lesquels je me suis penchée soit sur des pratiques langagières écrites soit sur des pratiques langagières que j'ai recueillies, voire en partie sollicitées, et qu'on peut qualifier d'attitudes, de discours épilinguistiques (Canut 2000) et plus généralement de représentations sociales (Py 2004). Dans un certain nombre de cas, ces pratiques langagières renvoyaient à l'idéologie linguistique (Irvine & Gal 2000), notion également travaillée en anthropologie linguistique.

Concevoir le discours comme mode d'organisation sociale est par ailleurs une hypothèse méthodologique que j'ai appliquée dans un certain nombre de travaux. En effet, une prise de parole singulière ou un écrit produit dans un certain contexte ne sont pas à proprement parler des « discours » (si ce n'est au sens commun du terme) : « un texte donné ne constitue jamais seul un discours, il prend sens par l'hypothèse qu'il fait bien partie de telle série, distincte de telle autre et qu'il y fait événement », le discours effectif est contraint par ses conditions de production, « menacé d'exclusion s'il déborde du cadre permis et interprété quant au contenu, à la discipline, à la validité de son énonciation» (Achard 1986, 16).

Aussi, nous avons fait l'hypothèse qu'il est possible d'articuler pratiques langagières et discours, ou, pour le dire autrement, d'articuler la linguistique sociale proposée par J. Boutet et la sociologie du langage proposée par P. Achard (Cambon & Léglise 2008). Cette articulation est notamment possible au niveau de la constitution des corpus que chacun de ces cadres suppose, comme nous le verrons en 1.2.2.

1.2 Construction des objets, des données, des corpus

1.2.1 Construction des objets d'étude et construction des données

Mon entrée[12] sur le terrain est donc celle de pratiques langagières enregistrées. Un raccourci serait de considérer que l'étude et la description de ces pratiques langagières – sous toutes leurs facettes – constitue mon objet d'étude. En fait, je me suis penchée au fil des années sur un ensemble de problématiques et d'objets d'études dont l'analyse du fonctionnement de pratiques langagières socialement situées fait partie. Ainsi, le référent de 'ça' dans l'expression « comprendre comment 'ça' fonctionne », est-il construit à chaque nouvelle question de recherche. Par exemple, à partir des mêmes enregistrements, différents objets d'études et problématiques peuvent être construits, et différents corpus élaborés. Ainsi, intéressée par les pratiques langagières des adolescents en Guyane, j'ai notamment enregistré des échanges entre pairs, au collège. J'ai traité ces enregistrements de différents points de vue. Avec comme objet d'étude l'alternance de langues et les cadres méthodologiques et théoriques qui s'y réfèrent, je cherchais à comprendre comment la communication (plurilingue) fonctionne au sein de ce groupe et quel rôle était joué par les différentes langues en présence. Avec comme objet d'étude la variation et le changement linguistique en Guyane, je cherchais à comprendre comment les pronoms objet fonctionnent. Il s'agit ici de deux exemples parmi de nombreuses autres problématiques et objets d'études possibles et également pertinents.

Je renvoie ici à la célèbre formule « le point de vue créée l'objet » – et plus particulièrement, en sciences du langage à Saussure (chap iii, 23) :

> D'autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue ; dans notre domaine, rien de semblable. Quelqu'un prononce le mot français nu : un observateur superficiel sera tenté d'y voir un objet linguistique concret : mais un examen plus attentif y fera trouver successivement trois ou quatre choses parfaitement différentes, selon la manière dont on le considère : comme son, comme expression d'une idée, comme correspondant du latin *nudum*, etc. Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres.

Je suis ici les deux leçons tirées par François-Geiger (1990, 71) :

> La première est que dans notre discipline (et dans les sciences humaines), l'objet n'est pas un donné mais est créé par un point de vue, de telle sorte que la discipline elle-même, son champ, étant défini par l'objet (ici, on est en pleine circularité) est, en dernière analyse, définie par… le point de vue. Cela signifie que si nous déplaçons notre « angle de vision » selon l'expression de Martinet, nous définissons autrement notre territoire. […]
>
> La seconde leçon, c'est que le choix d'un point de vue entraîne à agencer le traitement de l'objet. J'entends « agencement » au sens du VIIe siècle, ou si l'on préfère, du latin « dispositio ». Il y a mise en

[12] Non pas au sens d' « arrivée sur le terrain » mais bien plutôt d' « observatoire ». Je renvoie ici aux réflexions de Culioli sur la nécessité de théoriser observables et observation qui ont marqué ma formation linguistique, en particulier : « On ne peut poser le problème des observables sans se donner une théorie de l'observation, en particulier, sans se demander où l'on poste les observateurs » (Culioli 1968, 109).

> place de ce qui est central et de ce qui est périphérique parmi les composantes de l'objet appréhendé par tel ou tel regard, qu'il s'agisse d'acquis anciens ou récents.

Ainsi, le point de vue adopté amène-t-il d'une part la construction de différents objets d'étude (ainsi que différentes conceptions de notre discipline) et d'autre part la sélection de certaines composantes de l'objet comme plus intéressantes à étudier – localement, en fonction d'une problématique particulière. C'est ce que montre l'exemple des pratiques langagières des adolescents à la page précédente.

Le corolaire de cette position est que le passage des enregistrements vers les « données » est une construction. Ainsi, les « données » ne sont-elles pas données mais elles aussi sont construites[13] ou produites – au moins en partie – par le point de vue du chercheur et elles sont dépendantes de l'objet d'étude que l'on se fixe. Pour cette raison, on parle de construction ou de production des données (*cf.* Vigouroux (2003) qui parle de continuum dans l'activité de recueil-transcription) plutôt que de simple recueil des données même si l'activité de recueil, d'enregistrement et d'observation demeure. Ce positionnement, désormais classique en anthropologie ou dans le paradigme général de la recherche qualitative, n'est pas une évidence en linguistique de terrain telle qu'elle est généralement pratiquée par exemple dans la description ou la documentation des langues, ce qui m'amène à l'expliciter ici. Il serait en effet naïf de croire que l'on exploite des données brutes ou transcrites comme s'il s'agissait d'un objet du monde, sans intervention de la part du linguiste, selon une séquentialité tripartite : recueil – transcription – exploitation.

En fait, comme le rappelle l'anthropologue J. P. Olivier de Sardan (1995), les données ne sont ni totalement données ni totalement construites.

> Bien évidemment, les données, au sens où nous l'entendons ici, ne sont pas des "morceaux de réel" cueillis et conservés tels quels par le chercheur (illusion positiviste), pas plus qu'elles ne sont de pures constructions de son esprit ou de sa sensibilité (illusion subjectiviste). Les données sont la transformation en traces objectivées de "morceaux de réel" tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur*.
> [Note : *Goffman parle de strip (séquence) pour désigner les "morceaux de réel" auxquels s'intéresse l'analyste (Goffman, 1991). Mais leur intelligibilité suppose un langage conceptuel de description "déjà-là": c'est ce que souligne Passeron, qui rappelle Bachelard : le "vecteur épistémologique" va du rationnel au réel, et non l'inverse (Passeron, 1994: 73-74).

Je partage le postulat ontologique dualiste rappelé par Lessard-Hébert *et al.* (1997, 28)

> Reconnaître que l'esprit correspond à un niveau de réalité du monde et qu'il doit être pris en compte dans l'objet scientifique à construire relève ici d'un postulat ontologique appelé dualiste. Du point de vue philosophique, il existe trois positions ontologiques principales : une position matérialiste, qui ne reconnaît comme réalité que le monde matériel, une position dualiste, selon laquelle la réalité du monde est à la fois matérielle et spirituelle, et une position spiritualiste qui ne reconnaît qu'à l'esprit le statut de réalité du monde.[14]

[13] Le terme « construit » n'est plus ici à interpréter à l'aune du débat sur les « données attestées » *vs*. « données construites » par introspection.

[14] Les auteurs poursuivent : « Cette dernière position ontologique ne peut s'accorder bien sûr avec une démarche scientifique qui suppose, quels qu'en soient la forme et le degré de précision, une observation de phénomènes empiriques. Alors que la recherche scientifique positiviste relève d'un postulat ontologique matérialiste, la

1.2.2 Construction des corpus

Dernière construction, celle des corpus. En fonction de nos questionnements et des objets d'études que nous nous donnons, on construit des corpus – ces ensembles de données à interroger ou dont il faut rendre compte[15] – et on pourrait concevoir autant de corpus ou de sous-corpus que de questionnements ou de façons d'envisager le problème. Et finalement autant de traitements du corpus différents, incluant des finesses de transcription et d'annotation différentes. Pour reprendre l'exemple des pratiques langagières des adolescents en Guyane, à partir des mêmes enregistrements, j'ai construit des corpus très différents. Intéressée par les échanges plurilingues de ces adolescents, j'ai construit un corpus constitué d'un ensemble d'extraits dans différentes situations en adoptant un système d'annotation permettant d'identifier les locuteurs et les alternances de langues (comme nous le verrons dans le chapitre 5). Intéressée par les variations notables dans leur façon de parler français, j'ai construit un corpus constitué de l'ensemble des énoncés pertinents (comprenant des formes pronominales en variation ou illustrant une absence de forme, comme nous le verrons dans le chapitre 3) accompagnés d'un cotexte en permettant l'interprétation – ainsi que des énoncés issus de manipulations[16] (Léglise 2013a).

Certains courants de recherche contraignent la constitution du corpus par des variables sociales ou géographiques. Le chercheur est alors maître des échantillons qu'il recherche. C'est ce que propose le courant variationniste, par exemple, qui sélectionne des locuteurs et enregistre leurs productions en fonction d'un ensemble de catégories sociales, démographiques ou géographiques telles que leur région d'origine ou de vie, leur sexe, leur âge ou génération, leur classe sociale etc. Ce type de démarche hypothético-déductive contraint la constitution du corpus qui est réalisée en fonction de facteurs ou de catégories pré-établies. Le but du corpus est alors la représentativité (Milroy & Gordon 2003, 23–48).

En ce qui concerne ma propre pratique des corpus, je ne me situe pas dans une maîtrise des échantillons mais suis dans une logique « guidée par le terrain » (*cf.* ci-dessous)… en revanche, à partir de mes différents enregistrements ou documents, je construis des corpus a posteriori en fonction des objets ou problématiques qui me guident. Par ailleurs, je ne me laisse pas guider par des catégories externes qui viendraient contraindre leur constitution. Mais je suis souvent amenée, une fois que j'ai réalisé des enregistrements, à formaliser ou objectiver certaines de mes connaissances issues du terrain dans l'espoir de les voir resurgir dans différentes phases de l'analyse – et de pouvoir les interroger grâce à des outils informatiques[17] comme nous le verrons dans le chapitre 5.

---

recherche interprétative se fonde sur un postulat dualiste, accordant une place aux comportements observables, mais seulement en relation avec des significations créées et modifiables par l'esprit ».

[15] Distinction entre approches *corpus-based* et *corpus-driven* présentée plus loin.

[16] Le corpus comprend les énoncés réellement proférés (donc attestés) que je note en italiques. Les énoncés en times normal correspondent à des jeux de reformulation pour contraster avec la ou les autres formes possibles (ou attendues) mais non réalisées.

[17] C'est en partie la voie proposée par certaines démarches contrastives en analyse de discours qui sous-catégorisent des corpus en autant de variables que nécessaire (*cf.* plus loin la partie sur les fréquences), comme autant d'hypothèses à tester.

Pour constituer des corpus à étudier – du point de vue de leur fonctionnement linguistique et discursif – et confrontée à l'hétérogénéité des pratiques langagières, je retiens les propositions méthodologiques de P. Achard : un corpus est l'accumulation de textes dans un même voisinage construit par un point de vue d'analyse. Position on ne peut plus claire sur le rôle du point de vue qui crée le corpus… En analyse de discours, il faut par ailleurs faire l'hypothèse d'un registre discursif. Un registre discursif est une accumulation de textes dans un même voisinage (Achard 1995a, 84) socialement construit par une catégorisation stable (Achard 1995b, 8), qui suppose également un point de vue, et qu'on peut repérer par une dénomination telle que le discours de X, ou l'école, ou la politique…. Après avoir posé une hypothèse de registre discursif, on peut décrire les pratiques langagières hétérogènes qui s'y font jour, et les processus de production de sens qui s'en dégagent. En ce sens, un registre discursif peut avoir pour fonction de cadrer les pratiques langagières, de les homogénéiser.

Comme le mentionne M. Sassier (2008, 44–45) :

> La constitution de corpus en vue de l'étude de fonctionnements sociaux repose sur l'existence de registres sans que, le plus souvent, ces notions soient clairement distinguées alors même que c'est l'existence indépendante du registre qui est garante de la pertinence du corpus ; qu'une hypothèse de registre s'avère erronée et la pertinence du corpus associé peut être mise à mal, mais pas son existence matérielle. Par ailleurs, je peux décider d'étudier l'ensemble des textes écrits par des personnes mesurant entre 1,75 m et 1,80 m. Ce point de vue permet la construction d'un corpus, même si sa pertinence est très discutable. Tous ces textes sont dans un même voisinage du point de vue de la taille de leur auteur ; il est cependant difficile de prétendre que ce point de vue repose sur un type d'acte dans le système régulé des rapports sociaux, ni qu'il existe « une zone de *pratiques* suffisamment voisines et cohérentes pour partager une même indexicalité régulée par une répartition institutionnelle des rôles sociaux » : il ne s'agit pas d'un registre.

D'où l'importance de ces connaissances sociales issues de la fréquentation du terrain que j'évoquais précédemment. A défaut de connaissances issues de travaux sociologiques ou anthropologiques sur les rapports sociaux des sociétés concernées, ce sont elles qui nous guident dans l'hypothèse de registre discursif. Par exemple, nous nous sommes penchées sur le discours de l'expertise en posant l'hypothèse qu'un certain nombre de pratiques ont un fonctionnement social d'expertise. Alors que les pratiques d'expertises sont hétérogènes, nous avons mis au jour un certain nombre de caractéristiques formelles et de fonctionnements communs. Ainsi, nous écrivions :

> Analyser l'expertise comme activité discursive consiste à s'intéresser à sa manifestation langagière en interrogeant tout d'abord ses conditions de production. On peut l'aborder en termes de genre discursif – cet ensemble de contraintes non arbitraires sur les marques linguistiques (Achard 1995 ; Cambon et Léglise 2008) qui produisent justement les régularités formelles observées plus haut – même si, comme nous l'avons évoqué, la difficulté inhérente à l'expertise réside entre autres dans la pluralité des espaces génériques auxquels elle semble appartenir. Elle peut en effet intervenir dans des discours relevant du genre scientifique, du genre médiatique, du genre politique ou du genre juridique, notamment.
> […] En conséquence, si le discours d'expertise convoque la notion de *genre*, ce qui suppose une certaine stabilité et régularité de ses manifestations discursives, le genre en question ne peut être conçu que de manière transversale à différents dispositifs communicationnels. (Garric & Léglise 2012, 5–6)

1.3 Une linguistique de terrain impliquée

1.3.1 Une linguistique de terrain

A la suite de J. Boutet, je considère l'étude des pratiques langagières comme une linguistique de terrain.

> Le terme de 'linguistique de terrain' fait le plus souvent écho aux travaux des ethnolinguistes, des américanistes ou africanistes ; je crois utile de ne pas le réserver à des pratiques d'enquête et de linguiste liées à des langues peu ou pas décrites, et de l'étendre à toute pratique de linguiste qui prend en compte, méthodologiquement et théoriquement, les situations sociales dans lesquelles sont produits les matériaux de langage soumis à l'analyse (Boutet 1994, 2–3)

Mon approche s'ancre d'abord sur une linguistique de terrain dont l'objectif premier est d'être confrontée à des pratiques langagières hétérogènes potentiellement étonnantes / intéressantes (*cf.* la notion de « remarquable » que je propose au chapitre 5). Comme le rappelle Mahmoudian,

> En se rendant sur le terrain, le chercheur espère obtenir des données de première main grâce à l'observation de la langue dans son usage réel, dans son milieu – pour ainsi dire – naturel. (Mahmoudian 1998, 16)

Bien évidemment, cette posture n'est envisageable qu'à partir du moment où « l'on admet que l'introspection du descripteur n'épuise pas les faits linguistiques, et qu'elle ne peut fournir que des données partielles et des lacunes non négligeables » ; à ce moment-là, le terrain prend toute son importance et acquiert le statut d'un problème théorique (Mahmoudian 1998, 8).

Il y a une certaine naïveté à aller recueillir des « données » sur le terrain comme on cueillerait des fleurs dans un pré. Comme le rappelle L. Mondada (1998, 47), le terrain n'est pas un espace neutre où l'on va simplement recueillir des objets, il est configuré avant même l'arrivée du chercheur dans les phases de préparation de l'enquête. Quant à l'enregistrement des données,

> Il ne constitue pas pour autant un reflet fidèle d'un événement réel – conception qui naturaliserait les données en objectivant les technologies qui ont permis de les saisir. Car ces données sont aussi configurées par la technologie à laquelle recourt le chercheur. Ces données aussi sont élaborées progressivement à travers une chaîne d'inscriptions, qui permet à un ordre d'apparaître, d'être visible, de s'imposer à l'analyse.

Ce passage, de l'anthropologue Olivier de Sardan (1995) sur la production des données en anthropologie m'intéresse pour la vision qu'il véhicule de l'observation sur le terrain : il insiste d'une part sur la curiosité préprogrammée du chercheur de terrain et d'autre part sur sa capacité à voir ce qu'il ne connaît pas déjà.

> Bien sûr l'observation pure et "naïve" n'existe pas et depuis longtemps le positivisme scientiste a perdu la partie dans les sciences sociales. On sait que les observations du chercheur sont structurées par ce qu'il cherche, par son langage, sa problématique, sa formation, sa personnalité. Mais on ne doit pas sous-estimer pour autant la "visée empirique" de l'anthropologie. Le désir de connaissance du chercheur et sa formation à la recherche peuvent l'emporter au moins partiellement sur ses préjugés et ses affects (sinon

> aucune science sociale empirique ne serait possible)**. Une problématique initiale peut, grâce à l'observation, se modifier, se déplacer, s'élargir. L'observation n'est pas le coloriage d'un dessin préalablement tracé: c'est l'épreuve du réel auquel une curiosité préprogrammée est soumise. Toute la compétence du chercheur de terrain est de pouvoir observer ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien forte est la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres hypothèses. L'enquête de terrain doit se donner pour tâche de faire mentir le proverbe bambara "l'étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà"***.
>
> [Notes :**If there are indeed problems in ethnographic description, they will not be solved by less detailed fieldwork and writing" (Parkin, 1990: 182). ***cité par Fassin, 1990: 97.]

Etre capable d'observer ce à quoi on n'était pas préparé me semble un beau défi pour les linguistes de terrain. L'expérience relatée par A. Duranti (1994) a été pour moi révélatrice de la nécessaire capacité à se laisser guider par le terrain. Duranti, qui raconte ses débuts en 1978 à Samoa, ne trouve pas les structures ergatives qu'il cherchait dans les conversations spontanées. Il se penche par hasard, et parce que le statut que la communauté lui accorde y est lié, sur l'art oratoire, puis sur le *fono* et s'intéresse aux histoires et drames politiques, ce qui l'entraîne loin de la linguistique de terrain traditionnelle, à comprendre l'organisation sociale et politique de Samoa et travailler, dix ans plus tard, sur les liens entre grammaire et politique – au travers notamment de l'expression de l'agentivité. Car le terrain prend du temps et emmène sur des chemins parfois détournés, souvent inconnus et non balisés.

Comme je le mentionnais plus haut, l'expérience de l'altérité des terrains, des situations et des pratiques, le sentiment d'étrangeté, la curiosité et l'envie de comprendre comment 'ça' fonctionne sont des moments indispensables au travail de terrain. L'apprivoisement de cette altérité passe par la reproduction de méthodes linguistiques de recueil, de transcription et d'analyse. Il débute pour moi avec l'enregistrement des pratiques langagières en audio[18] suivi d'un long travail de transcription.

L'activité de transcription, en fonction des objectifs poursuivis, et du point de vue construit, comme le rappelle L. Mondada est loin d'être une pratique subalterne de préparations des données pour l'analyse,

> [c'] est un processus qui matérialise les présupposés théoriques de son auteur et qui effectue de nombreux choix interprétatifs ayant un effet configurant sur les possibilités d'analyse et sur ses résultats.
> […] elle vise à produire une « fixation dynamique », c'est-à-dire une entité qui cherche à documenter par et dans une « inscription » la Flüchtigkeit des actions sociales (Bergman, 1985). Autrement dit elle essaie de rendre saisissable et reproductible un moment labile disparu après son occurrence. Elle partage ainsi avec l'enregistrement la propriété d'être une rekonstruirende Konservierung (Bergman 1985, 305) – une reconstruction par le biais d'une bande ou d'un texte des caractéristiques formelles et temporelles d'un événement labile, disparu à jamais. Cette dimension reconstructive nous invite à la considérer d'ailleurs à l'aide d'autres images conceptuelles que celles de l' « enregistrement » ou du « recueil » de « données » (termes qui tous laissent entendre un déjà-là de l'événement qu'il s'agit simplement de « capturer »), par exemple en termes de « fabrication », « production », « construction » d'évidences, de traces, de documents. (Mondada 2008, 78–79)

[18] Je suis bien consciente du saut qualitatif qui consisterait à passer d'enregistrements audio à des enregistrements vidéo et à leur transcription multimodale (*cf.* par exemple Mondada (2007; 2009).

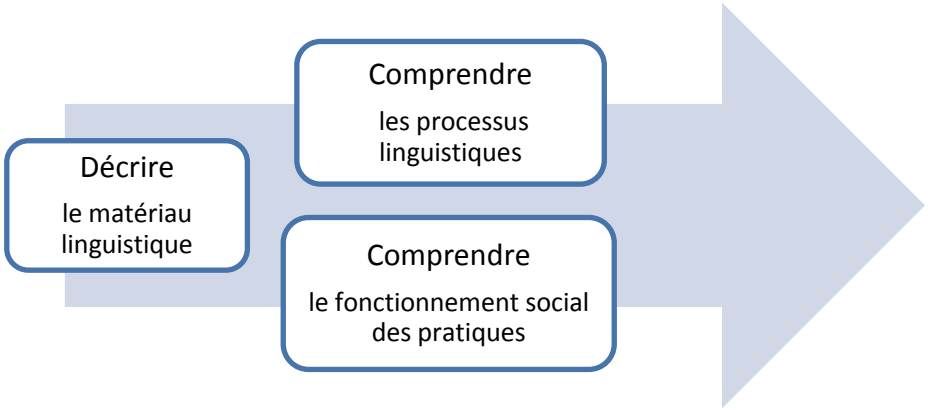
C'est par ailleurs un processus itératif, où l'on se remet maintes fois à l'ouvrage – avec potentiellement à chaque reprise des objectifs différents – et sur lequel on peut revenir bien longtemps après avoir quitté le terrain, habité encore par les souvenirs de terrain et les interprétations et inférences locales qu'on y avait faites. Il s'agit alors de rendre observables, dans la transcription, un ensemble de phénomènes qui nous semblent importants ou négligeables en fonction de nos objectifs et le transcripteur sera confronté à de multiples choix (on pourrait établir une longue liste d'exemples mais que l'on pense à la pertinence – ou non – de noter des phénomènes comme les allongements vocaliques, les chevauchements, le temps de pause entre deux interventions, la qualité de la voix etc.).

Concrètement, je rapporte du terrain des heures d'enregistrements, des photos, des notes, des schémas, divers documents écrits glanés çà et là qui peuvent constituer autant de « données » que j'organiserai par la suite en divers corpus (ou que je ne retiendrai pas). Mais je rapporte également des expériences, souvenirs, impressions, connaissances (à la fois des savoirs, savoir-faire et savoir-être locaux propres à mon expérience du terrain) ainsi que toutes sortes d'informations éparses et non hiérarchisées. Analyser les éléments recueillis consistera ensuite à les revisiter, avec des questionnements précis, forte de mes expériences à la fois antérieures et vécues sur le terrain. Ces connaissances et expériences (formalisées ou moins formalisées, théoriques et issues du terrain) agissent ensuite comme une toile de fond lors des analyses. Parfois, il est possible de formaliser ces connaissances issues de notre pratique du terrain – nous en verrons des exemples plus loin, avec la linguistique de corpus en 1.4. et la linguistique de corpus appliquée aux corpus hétérogènes dans le chapitre 5).

Cette démarche est d'abord descriptive et compréhensive – caractéristiques qu'elle partage avec le paradigme qualitatif.

1.3.2 Décrire pour comprendre

A partir des pratiques langagières construites comme des données, je décris le matériau linguistique – ces traces de l'activité de langage – pour d'une part comprendre le fonctionnement social des pratiques langagières et d'autre part mettre au jour et comprendre des phénomènes ou processus linguistiques. On peut ainsi schématiser sommairement ce processus :



1 : Décrire et comprendre

Cette approche est ici généralement qualitative, l'objectif est de « faire du sens face à un monde qu'[on] souhaite comprendre et interpréter, voire transformer » (Paillé & Mucchielli 2012, 3). C'est cette approche que j'ai suivie en particulier dans plusieurs ouvrages que j'ai coordonnés. Ils contribuent à faire progresser nos connaissances dans différents domaines : les pratiques langagières dans le travail social, peu connues et mal vécues par les acteurs sur le terrain (Léglise 2004a); les pratiques langagières en Guyane dont la connaissance faisait défaut aux différents acteurs impliqués dans des décisions de politique linguistique (Léglise & Migge 2007a) ou encore les discours d'experts si omniprésents mais dont on a souhaité décrire le fonctionnement en termes linguistiques, discursifs et socio-politiques (Léglise & Garric 2012).

Il s'agit globalement ici de décrire les pratiques langagières pour comprendre le fonctionnement social de ces pratiques au travers en particulier de processus ou procédés linguistiques qui sont en jeu. M. Heller (2007, 40) rappelle que dans le contexte actuel de mobilité et de fluidité et de remise en question des frontières, nous devons composer avec la multiplicité et considérer que l'organisation sociale n'est plus stable et fixe. Ce virage actuel appelle, selon elle, le monde de la recherche à

> décrire, comprendre, expliquer et prendre position. Il correspond à une remise en question du rôle de la recherche en anthropologie linguistique dans les débats publics sur la langue. Les anciennes prémisses de scientificité objective rendaient ce travail disponible comme discours expert, mais actuellement on conceptualise la chercheuse davantage comme une agente sociale. Cette transformation correspond à ce que Giddens (1991) appellerait une réflexivité issue de la haute modernité

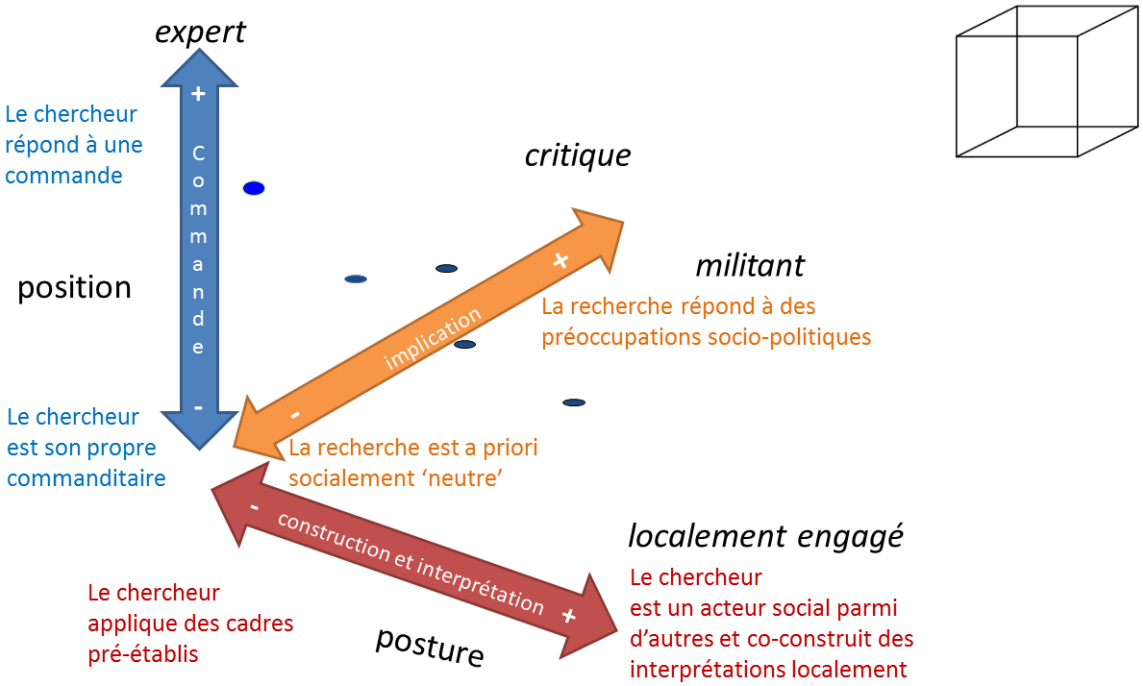
1.3.3 Décrire pour agir

Ne serait-ce que pour des raisons éthiques, il me paraît impossible de s'inscrire dans une linguistique de terrain sans envisager – si ce n'est « les » du moins – « des » conséquences de/à ses propres travaux sur « son » terrain. Sur la plupart des terrains dits exotiques, et la Guyane française n'y fait pas exception, les communautés linguistiques concernées se chargent d'ailleurs de rappeler au chercheur qu'il ne peut venir impunément prélever des échantillons sans contrepartie : une diffusion locale des résultats des recherches, un intérêt pour les revendications des populations concernées, voire une intervention dans les débats publics locaux ou nationaux. Il faut partir de ce même postulat lorsqu'on se plonge sur des terrains moins exotiques mais tout aussi sensibles comme les situations de travail (Léglise 1997a) pour lesquelles A. Borzeix et B. Fraenkel (2001) mentionnent notamment des contraintes importantes de « retour nécessaire vers les acteurs concernés ».

La question de l'éventuelle « demande » faite aux linguistes, du « retour aux acteurs de terrain », de l' « implication » du chercheur sur son terrain, m'a en fait intéressée dès mes premières expériences du terrain et renvoie à des préoccupations en partie épistémologiques (*cf.* notamment Mondada (1998), Blanchet (2000), Léglise (1997a; 2000a)). Mon travail en Guyane et ma participation au réseau *Applications et Implications en Sciences du Langage* m'ont permis de poursuivre la réflexion sur ces questions. J'ai commencé à avancer une typologie des positionnements possibles face à l'objet de

recherche, au commanditaire des travaux, à l'implication du chercheur sur le terrain, à l'application de cadres pré-établis ou encore à la co-construction de solutions locales, en proposant notamment de distinguer la « position » du chercheur et sa « posture » (Léglise & Canut 2009) souvent mélangées. Cette typologie mérite encore d'être affinée et ma participation au colloque international « Analyse de discours et demande sociale » m'a permis de complexifier un schéma des positions instanciables et des effets de la recherche induits / produits. Ce schéma isole trois dimensions, comme trois axes : la question de la commande (ou de la demande) adressée aux chercheurs (axe bleu), la question de l'implication sociale des recherches (axe orange) et la question de la construction des théories et des interprétations (axe rouge). Le schéma ci-dessous essaie – bien imparfaitement – de représenter ces trois dimensions, comme trois faces d'un cube sur lequel on peut tenter de positionner nos recherches.

Les trois axes sont des continuums. Par exemple, le bas de l'axe bleu (symbolisé par un «-» correspond à des recherches sans commanditaire externe et le haut de l'axe (symbolisé par un «+», à des recherches où le chercheur répond à une commande. Comme celle-ci peut-être plus ou moins explicite et que les chercheurs peuvent plus ou moins être eux-mêmes à l'origine de commandes (ou de « demandes sociales »), on comprend que cet axe est un continuum et que les recherches peuvent se positionner plus ou moins haut le long de ce dernier. A priori, la position du chercheur répondant à une commande correspond à une position d'expert[19]. De la même manière, l'axe rouge constitue un continuum de postures possibles par rapport à l'application de cadres pré-établis (à la gauche de l'axe, posture traditionnelle de la linguistique appliquée) ou à la construction d'interprétations locales avec d'autres acteurs (à la droite de l'axe).



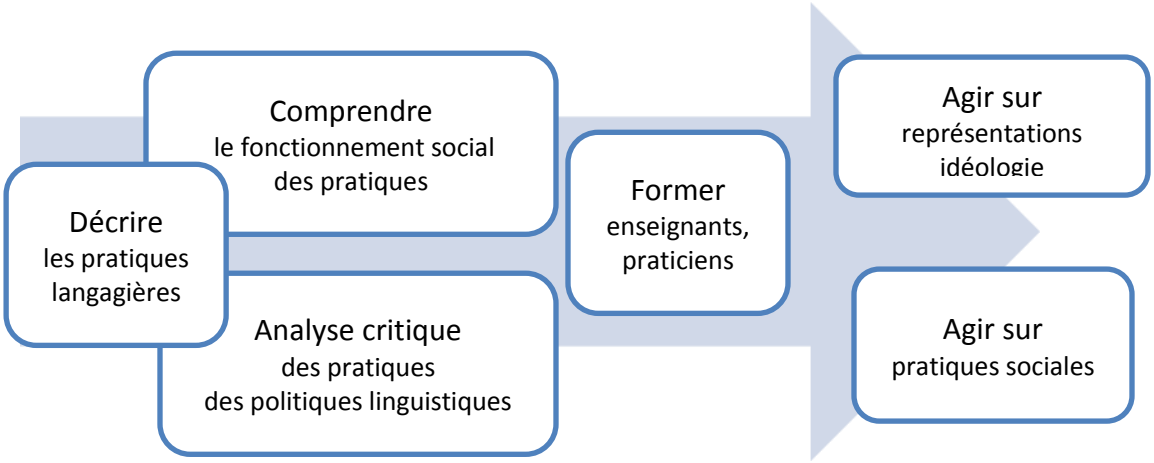
2 : Positions et postures instanciables

[19] Ainsi, mes travaux en Guyane, présentés dans le chapitre 2, répondant à une commande, peuvent être positionnés en haut de l'axe bleu ; mes travaux sur le discours d'expert, à l'inverse, peuvent être positionnés vers le bas de l'axe bleu et vers le milieu de l'axe orange car ils répondent à des préoccupations critiques.

Sur ce schéma, plus on s'éloigne d'un degré zéro de l'implication – ce point zéro symbolisé par la rencontre des trois axes, à gauche du schéma – (la recherche n'a a priori pas de conséquences sociales et le chercheur applique des cadres et théories pré-établis avant d'aller sur le terrain), plus il y a de chance d'observer des effets produits par la recherche[20]. L'activité scientifique est alors orientée vers l'action – vers et sur le social ou le politique.

Un certain nombre de mes travaux relève de cette catégorie : décrire pour agir. L'approche choisie m'amène non seulement à décrire des pratiques langagières mais à souhaiter transformer certaines pratiques sociales ou certaines décisions politiques qui peuvent paraître inadaptées au vu des contextes que je décris. Par exemple, comme nous le verrons en 2.4, les travaux que j'ai menés en Guyane ces dernières années me permettent d'envisager un retour réflexif sur le système scolaire guyanais et d'avancer un certain nombre de propositions en termes de politique linguistique éducative pour la prise en compte par l'école du plurilinguisme des élèves, de leurs langues maternelles mais également des autres langues de leur répertoire linguistique par exemple. Cet effet de « retour sur le terrain » a été rendu possible en particulier par ma participation à l'Equipe de Recherche en Technologie de l'Education (ERTE, en collaboration avec l'IUFM Cayenne et dont le CELIA a constitué l'UMR support), et à ses séminaires où linguistes et didacticiens élaboraient du matériel didactique et une réflexion en matière de politique éducative.

On le conçoit, la démarche scientifique a alors d'autres visées que seulement « comprendre » comme présenté en 1.3.2, démarche que je peux schématiser ainsi :



3 : Décrire pour agir

[20] Je pense notamment à la question de l'impact des recherches qui a été abordée dernièrement au colloque « Les sciences sociales et la diffusion des savoirs dans l'espace public – IRD – Marseille » (Léglise 2013b).

1.4 Une linguistique de corpus outillée

1.4.1 Une approche orientée corpus

Ma démarche s'ancre également dans une linguistique de corpus. Le corpus constitue un mode particulier d'appréhension et d'organisation des données, un mode de l'ordre de l'évidence (Sinclair 1991)[21]. L'être-là du corpus à observer et décrire rend les données « données » et ne peut que pousser l'analyste à oublier l'effort de construction préalable (du corpus et des données) – d'où l'importance de les avoir présentées comme « construites » précédemment. Adopter une démarche de linguistique de corpus sous-entend en effet que l'analyse est au moins en partie orientée, guidée par le corpus, et non uniquement basée sur le corpus. Je renvoie ici à l'opposition entre approches *corpus-based* et *corpus-driven* (Tognini-Bonelli 2001, 65) :

> the term *corpus-based* is used to refer to a methodology that avails itself of the corpus mainly to expound, test or exemplify theories and descriptions that were formulated before large corpora became available to inform language study

A l'inverse, dans une approche *corpus-driven* en linguistique de corpus, les linguistes n'utilisent pas les corpus pour argumenter ou valider des propositions théoriques. Il s'agit de rendre compte de l'intégralité du corpus (Tognini-Bonelli 2001, 84) :

> In a corpus-driven approach, the commitment of the linguist is to the integrity of the data as a whole, and descriptions aim to be comprehensive with respect to corpus evidence. The corpus, therefore, is seen as a more than a repository of examples to back pre-existing theories or a probabilistic extension to an already well defined system. The theoretical statements are fully consistent with, and reflect directly, the evidence provided by the corpus.
> Recurrent patterns and frequency distributions are expected to form the basic evidence for linguistic categories; the absence of a pattern is considered potentially meaningful.
> […] although it still is largely unexplored in terms of the qualitative revolution it brings about, every step taken in this direction seems to lead the scholar to uncover new grounds, posit new hypotheses and not always support old ones. This is where the change of attitude indirectly brought about by the computer becomes most threatening for the linguistic status quo: the evidence that comes to light has to be either rejected by argument or respected – it cannot be ignored.

1.4.2 Fréquences en linguistique de corpus

J'ai été pour la première fois confrontée à la linguistique de corpus lorsque j'ai voulu caractériser les pratiques langagières en situation de travail que j'observais lors de mon terrain dans les avions de la Patrouille Maritime, pour mon doctorat. Alors que la situation dans laquelle ces pratiques prenaient place était très particulière – il s'agissait d'échanges à bord d'avion, dans un contexte militaire, permettant de co-construire des diagnostics pour l'action – ces échanges me semblaient étonnamment « ordinaires » (Gadet 1996) et ne semblaient pas adopter les caractéristiques du langage opératif

[21] Accept the evidence: First and foremore, the ability to examine large text corpora in a systematic manner allows access to a quality of evidence that has not been available before. The regularities of pattern are sometimes spectacular and, to balance the variation seems endless (Sinclair, 1991:4).

orienté-tâche tel que celui décrit par P. Falzon (1989; 1995). D'autre part, j'avais l'intuition qu'en fonction des phases de l'activité de travail, les pratiques langagières différaient et que cela se marquait (ou se remarquait) par des fréquences d'apparition des unités linguistiques différentes. Il s'agissait là d'intuitions – et notamment de fréquences intuitives – que j'ai pu vérifier en adoptant une perspective issue de la linguistique de corpus et de la statistique textuelle (Muller 1973; 1977; Habert *et al.* 1997) et d'une typologie des discours (Biber 1991; Adam 1997). Bien qu'ayant réalisé, lors de mon doctorat, les premiers comptages à la main, j'ai découvert alors certains outils automatiques, en particulier le logiciel Lexico[22] (Lebart & Salem 1994) que j'ai utilisé ensuite à plusieurs reprises.

Ma démarche s'appuie d'une part sur la constatation que les situations de communications, genres ou types de discours influent sur les façons de parler (*cf.* plus haut ce qu'il est dit des contraintes). Elle s'appuie d'autre part sur un postulat de la statistique textuelle, à savoir qu'il n'y a pas de fréquence en langue, qu'il n'y a que des fréquences en discours. Une conséquence est que la (plus ou moins grande) présence ou absence de formes linguistiques dans nos corpus (ou sous-corpus) est signifiante. A l'analyste, ensuite, de l'expliquer. On le voit, la prise en compte de la fréquence d'apparition des formes ou unités linguistiques est donc un élément central, alors que, comme le rappelle S. Loiseau (2010, 21) :

> Peu de cadres de travail donnent un statut important à cette propriété des faits de langue d'être répétés ou la considèrent comme une dimension centrale et constitutive des faits de langue. Pourtant, la considération des propriétés empiriques les plus primaires de l'activité de parler oblige à reconnaître la dimension omniprésente, constitutive de la répétition ; ce qui caractérise particulièrement les faits de langue à tous les niveaux de description c'est qu'ils sont l'objet d'une intense répétition, aussi caractéristique et spécifique que leurs propriétés structurales.

La mise en contraste est également un élément essentiel de ma démarche. Comme le rappelle P. Charaudeau (2009, 53), cette mise en contraste constitue un jeu de déconstruction / reconstruction des corpus – il se double de l'identification de variables permettant la mise en contraste :

> Ainsi les corpus doivent-ils être construits selon certaines variables permettant de les comparer, des variables externes ou internes.

La démarche proposée par exemple par le logiciel Lexico est hypothético-déductive : étant donné un corpus constitué d'un ensemble de textes (écrits ou transcription d'oral) homogènes d'un certain point de vue mais hétérogènes selon d'autres critères, on établit certaines partitions parmi ces textes en identifiant autant de sous-corpus que nécessaire aux buts des analyses, ce qui permet de tester les différentes variables identifiées. Si l'une des variables est la diachronie par exemple, et si on identifie des périodes, on va pouvoir tester/vérifier ce que cette partition produit comme résultat. L'application de méthodes statistiques sur le corpus et les sous-corpus associés à des variables permet de fait d'observer des répartitions inégales de formes linguistiques, c'est-à-dire des différences statistiques liées à la récurrence des formes, avec des formes plus ou moins représentées dans tel ou tel « sous-corpus ». Ceci permet de caractériser des sous-corpus, caractériser des façons de parler, voire des variétés de langues. On travaille en particulier sur des fréquences relatives, c'est-à dire sur la fréquence d'une unité dans le corpus (ou dans l'une de ses parties), rapportée à la taille du corpus (ou de cette partie). D'autres outils

[22] Développé à l'ILPGA (Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle) par André Salem

sont également proposés comme l'étude des segments répétés ou collocations etc. Ce type d'outil informatique permet un repérage exhaustif des formes dans le corpus et de leur distribution à la fois en fonction de partitions ou de leur distribution syntaxique, par l'utilisation de concordanciers.

Différentes utilisations de ce type d'outil sont possibles. En ce qui me concerne, j'ai recours à la statistique textuelle de deux manières : d'une part pour vérifier ponctuellement que les fréquences intuitives dont j'ai conscience ont une certaine pertinence, ou que le phénomène que j'identifie a une certaine récurrence et d'autre part pour m'amener à voir des phénomènes dont je ne serais pas consciente en observant les corpus à l'œil nu.

1.4.3 Démarches inductive et hypothético-déductive

Dans un article sur la place de l'analyste et du logiciel (Garric & Léglise 2005a), nous avons explicité la méthode de traitement des corpus que nous avons mise en place et utilisée dans divers travaux en commun : comment, à partir de listing de fréquences, de segments répétés ou de l'observation de collocation, nous procédons par un constant va et vient entre les sorties informatiques et les textes, à la recherche de marques linguistiques nous apparaissant comme intéressantes. Ces outils servent de filtre et à partir d'unités repérées comme saillantes du point de vue de leur fréquence d'apparition, il s'agit de construire des réseaux de cohérence. Nous écrivons par exemple :

> L'observation de segments répétés nous permet également, en remettant les unités en contexte, de faire parfois d'intéressantes découvertes : hypothèses qu'il s'agit ensuite de tester sur le corpus entier et que l'oeil nu, même avisé du linguiste n'aurait sans doute pas permis de détecter, ce qui témoigne bien de la complémentarité des traitements qualitatif et quantitatif. C'est ainsi qu'observant les contextes du connecteur *mais*, on a pu découvrir son association quasi systématique au terme *nucléaire* dans le discours […]
>
> Nous travaillons donc dans un éternel va et vient entre sorties informatiques, quantitatives, et observations qualitatives des textes. Il apparaît que si le logiciel oriente l'analyste, et ce de façon indispensable au regard notamment du poids du corpus, il ne saurait le contraindre puisque des fréquences même spécifiques ne participent pas systématiquement à l'analyse alors que des données faiblement représentées peuvent être prises en compte. Retenir ces données relève de choix largement déterminés par la connaissance du corpus lui-même et de ses conditions de production et d'interprétation.

La démarche adoptée est alors inductive puisque les résultats informatiques consultés permettent de retourner au corpus pour des analyses qualitatives des formes mises en évidence ; elle est aussi inductive en ce sens que les résultats du traitement informatique sont autant de pistes, d'hypothèses, invitant à ouvrir le corpus à d'autres données. En cela, elle suit l'une des conséquences de l'adoption d'une démarche de linguistique de corpus, comme le souligne Tognini-Bonelli (2001, 84) :

> [..] The position that we shall examine here, therefore, starts by accepting the evidence and sees that theoretical and descriptive statements "reflect the evidence" (Sinclair 1991: 4). The theory has no independent existence from the evidence and the general methodological path is clear: observation leads to hypothesis leads to generalisation leads to unification in theoretical statiement. It is important to

> understand here that this methodology is not mechanical, but mediated constantly by the linguist, who is still behaving as a linguist and applying his or her knowledge and experience and intelligence at every stage during this process. There is no such a thing as pure induction; we should always bear in mind Firth's statement pointing out that: Each scholar makes his own selection and grouping of facts determined by his attitudes and theories and by the nature of his experience of reality of which he himself is part (J.R. Firth, in Palmer 1968: 29). Firth had concluded that "there are no scientific facts until they are stated" (*ibid*: 30) and the immediate feedback that can be provided from the corpus or an emerging hypothesis makes it easy to detect inaccuracies and incompatibilities.

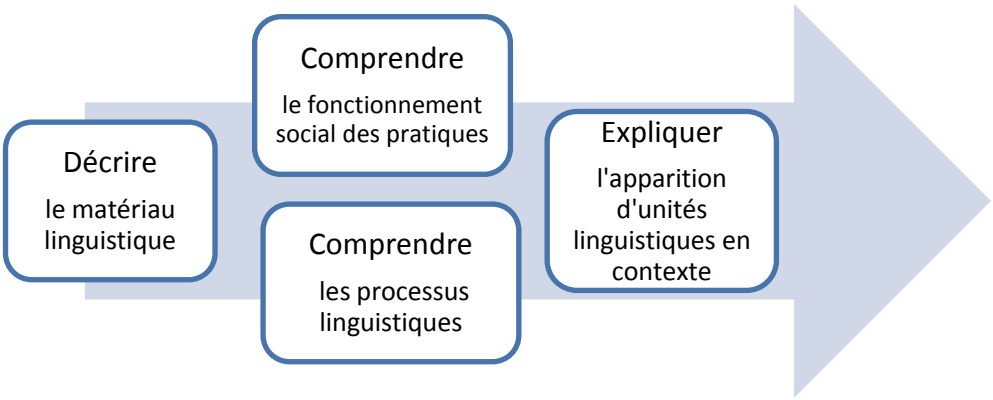
Certains ont ainsi pu affirmer que parfois « c'est finalement le corpus qui fait la théorie » (Dalbera 2002), assertion que je partage en partie pour la dimension inductive qu'elle suppose d'élaboration d'explications et de théories localisées à partir des corpus, mais que je ne peux suivre entièrement d'une part parce qu'elle semble présupposer une position a-théorique dans la construction du corpus alors qu'on a vu précédemment l'importance de cette phase et d'autre part parce qu'elle nie le double mouvement déductivo-inductif de nos travaux de recherche rappelé en ces termes par P. Charaudeau (2009, 55)

> On n'ira pas jusqu'à dire que « C'est finalement le corpus qui fait la théorie », car ce serait nier le double mouvement déductivo-inductif de la recherche en sciences humaines et sociales, mais on dira : « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique /dis-moi quelle est ta problématique, je te dirai quel est ton corpus ».

1.4.4 Décrire pour expliquer

Cette linguistique de corpus – en particulier grâce à son aspect contrastif et à son outillage informatique – permet d'avoir une visée explicative. Il s'agit d'expliquer les formes ou fréquences observées. Il ne s'agit pas ici, de décrire les pratiques langagières pour accroitre nos connaissances et notre compréhension du monde, mais d'expliquer l'apparition de certaines unités linguistiques en contexte. Expliquer, lors d'analyses de discours, l'apparition ou la fréquence d'apparition de tel ou tel terme. C'est ce que j'ai réalisé à de nombreuses reprises, *cf.* notament Garric & Léglise (2003; 2005a; 2005b; 2008). Expliquer, lors de descriptions morphosyntaxiques, l'apparition de certaines variations. Bref, expliquer des régularités et des irrégularités. Expliquer en particulier ce qui accroche l'œil du linguiste (Blanche-Benveniste 1993; Léglise 2012), ces phénomènes que j'ai progressivement appelés « phénomènes remarquables » (Léglise & Alby 2013).

Il s'agit alors d'une démarche descriptivo-analytico-explicative que l'on peut schématiser ainsi.



4 : Décrire pour expliquer

Nous verrons dans les chapitres 3 et 5 comment cette démarche est mise en oeuvre sur des objets différents.

1.5 Conclusion : des méthodes pour rendre compte de la complexité

Ce double ancrage, en linguistique de terrain et en linguistique de corpus, et cette démarche triple : décrire pour comprendre, décrire pour agir, décrire pour expliquer, ne m'ont pas simplifié la vie. J'aurais sans doute pu me contenter de moins. Mais la complexité des phénomènes observés nécessite je crois le recours à des méthodes multiples et l'éclairage de différents points de vue. Cette croyance ne m'a pas non plus simplifié la tâche. Et je dois reconnaître qu'adopter, à chaque fois que je me remettais à l'ouvrage, des points de vue multiples pour mieux saisir la complexité des phénomènes en jeu, et ainsi avoir l'impression de ne pas trop réifier le vivant, le fluide, le processuel ni ainsi simplifier à outrance le complexe, a parfois été une dure –mais stimulante – réalité.

A chaque nouvelle étude (le multilinguisme en Guyane, les variations en français parlé, les contacts entre variétés de créoles à base anglaise – parmi d'autres mais que j'ai choisis comme domaines à développer dans les chapitres suivants), j'ai connu la construction d'un objet d'étude – au moins partiellement – nouveau, la construction/constitution de nouvelles données, l'élaboration de nouvelles problématiques. Le corrélat en est qu'une part importante de mon activité de recherche de ces dernières années a consisté à mettre au point des méthodes. Il ne s'est pas agi d'appliquer un savoir-faire issu d'une tradition de recherche bien instituée mais d'essayer de répondre au mieux aux questions que je posais en testant différentes méthodes, savoir-faire et compétences.

Ceci m'a d'abord amenée à adopter plusieurs points de vue successifs dans mes analyses et ainsi à confronter notamment pratiques déclarées et pratiques réelles (Léglise 2007b) c'est-à-dire plus globalement des pratiques langagières et des discours *sur* ces pratiques ; approches qualitatives et quantitatives (Garric & Léglise 2005a; Léglise 2007b; Léglise & Migge 2011a) ; démarches inductives et

hypothético-déductives (Léglise & Alby 2013), ce que nous verrons plus en détail dans les quatre prochains chapitres.

Alors que les pratiques langagières sont justement à l'articulation du linguistique et du social, j'ai en particulier travaillé à articuler les points de vue et les avancées de différentes sous-disciplines des sciences du langage : linguistique descriptive / linguistique de terrain d'une part et analyse du discours / sociolinguistique / anthropologie du langage de l'autre. Un bon exemple est la méthodologie mise en place pour tenter de décrire et documenter ce qu'on appelle *taki-taki* en Guyane, présentée sous la forme du tableau récapitulatif suivant dans Migge & Léglise (2013, 335) :

Type of data	**Issues phenomena**	**Method / approach**	**Framework**
Spontaneous speech	Structural variation	Variation and change	Sociolinguistics & descriptive linguistics.
Bilingual speech	Code-switching and mixing	Qualitative / quantitative approaches to synchronic language contact	Contact & corpus linguistics
Interactions	Social meaning (Identity and performance)	Qualitative approach to interaction	Anthropological linguistics
Discourse	Language Naming issues	Qualitative approach to discourse	Discourse Analysis
Declaration of practices	Sociolinguistic context	Quantitative approach to questionnaires & interviews	Sociology of language & Sociolinguistics

5 : Articulation de différentes données, approches et méthodologies

Nous avons convoqué différents cadres et méthodologies correspondant à sept sous-disciplines des sciences du langage qui impliquent des approches, des données et la conceptualisation de phénomènes différents. Pour rendre compte de ce qu'on appelle *taki-taki* en Guyane, nous avons eu besoin de ces différentes approches. Le chapitre 4 présente plus en détail ce champ de mon travail.

De la même manière, dans le domaine de la linguistique de contact, je tente de faire se croiser un certain nombre d'approches : approches plurielles des effets des contacts de langues ou *contact-induced language change* (Chamoreau & Léglise 2012), rôle de la variation linguistique dans le contact (Léglise & Chamoreau 2013), linguistique de corpus et linguistique de contact (Léglise & Alby 2013).

En fait, j'essaie non seulement d'adopter plusieurs points de vue successifs et de faire dialoguer les approches, mais de les articuler ensemble. Dans l'analyse des corpus hétérogènes, qui sera présentée dans le chapitre 5, je tente de prendre en compte différents niveaux d'analyse (morphosyntaxique, discursif, interactionnel) et différentes approches (descriptive, pragmatique, sociolinguistique,

typologique) pour mieux décrire et expliquer les phénomènes observés. Beaucoup d'explications proposées dans la littérature reposent sur des schémas de causalité linéaire s'appuyant sur au mieux quelques, au pire un seul facteur(s) explicatif(s). J'ai montré dans le domaine de la variation en situation de contact (Léglise 2012; 2013a) que ces explications me paraissent réductrices et simplistes. J'essaie de substituer à ce type de causalité, des faisceaux de causalités qui conspirent (pour reprendre le terme de Lass (1997) et j'explore actuellement la possibilité de causalités circulaires (Bateson *et al.* 1956; Bateson 1972; Wittezaele 2008).

Parce que prendre en compte simultanément différents niveaux d'analyse et différentes approches fait beaucoup pour une seule femme, et que la limite de mes compétences est atteinte malgré ma curiosité intellectuelle, je crois particulièrement aux possibilités offertes par les collectifs de travail – qui m'apparaissent d'ailleurs comme lieux stimulants de réalisations collectives. C'est l'un des défis du projet ANR CLAPOTY[23] que je coordonne et qui regroupe 11 chercheurs ayant différents arrière-plans disciplinaires (linguistique informatique et modélisation, linguistique descriptive et typologique, sociolinguistique et anthropologie linguistique, linguistique pragmatique et interactionnelle), différentes compétences et domaines de spécialité.

Je termine ce chapitre par un passage de Duranti sur l'élaboration de méthodes, qui m'a particulièrement touchée :

> methods are not always (or perhaps never) completely predetermined. They are not only brought in the field, they are also found. More often, they are the product of a dialogue between radically different traditions. It is of such a product, in its developmental dimension, that we should be ready to tell our colleagues so that they might judge not only the results of our research but the path through which such results were made possible. (Duranti 1994, 20)

Il illustre la nécessaire réflexivité que je mentionnais en introduction et montre que le chemin méthodologique par lequel on passe pour arriver à des résultats n'est pas donné, il est construit à chaque nouveau terrain, à chaque nouvelle interrogation et chaque nouvel objet, il est, et a été pour moi, à chaque fois, à imaginer.

[23] Contacts de Langues : Analyses Plurifactorielles assistées par Ordinateur et conséquences Typologiques.

2 Multilinguisme en Guyane

Ce deuxième chapitre traite de deux domaines de recherche, l'étude du multilinguisme sociétal et du plurilinguisme des acteurs sociaux, que j'ai investis en arrivant sur le terrain guyanais en 2000. J'y ai apporté mon entrée, par les pratiques langagières, et ma pratique d'une linguistique de terrain ethnographique/anthropologique et impliquée (*cf.* chapitre 1). Mais, habituée à étudier des pratiques langagières monolingues (bien qu'hétérogènes), j'ai été confrontée au multilinguisme et à des pratiques langagières plurilingues pour lesquelles j'ai dû me familiariser avec un champ et avec des méthodes qui n'étaient pas celles de mes travaux antérieurs. Ce chapitre fait état de celles que j'ai mobilisées ces dernières années et de ce qu'elles ont permis pour la connaissance du multilinguisme en Guyane.

Pour des questions de clarté de l'exposé, j'utilise la distinction entre multilinguisme et plurilinguisme reprise par le conseil de l'Europe en ces termes[24] :

> – le «***multilinguisme***» renvoie à la présence, dans une zone géographique déterminée – quelle que soit sa taille – à plus d'une «variété de langues», c'est-à-dire de façons de parler d'un groupe social, que celles-ci soient officiellement reconnues en tant que langues ou non. À l'intérieur d'une telle zone géographique, chaque individu peut être monolingue et ne parler que sa propre variété de langue ;
> – le «***plurilinguisme***» se rapporte au répertoire de langues utilisées par un individu ; il est donc, en un sens, le contraire du multilinguisme. Ce répertoire englobe la variété de langue considérée comme «langue maternelle» ou «première langue», ainsi que toute autre langue ou variété de langue, dont le nombre peut être illimité. Ainsi, certaines zones géographiques multilingues peuvent être peuplées à la fois de personnes monolingues et de personnes plurilingues.

On le comprend, la conception du multi- ou du plurilinguisme que j'adopte s'appuie, à la suite d'une longue tradition qui remonte notamment à Weinreich (1953), rappelée par Appel et Muysken (1987; 2005), sur une définition plus sociale que psychologique de ce que Lüdi et Py (1986) nomment *l'être bilingue*.

Si les terrains « exotiques » – par exemple africains – ont vu depuis longtemps des descriptions du multilinguisme ou du plurilinguisme, les terrains et territoires français ont été peu étudiés du point de vue du contact entre les langues. Ceci est sans toute dû à deux raisons : le choix privilégié de terrains lointains pour avoir un « regard éloigné » (Lévi-Strauss 1983), en anthropologie comme en linguistique ou sociolinguistique, et d'autre part l'idéologie monolingue française qui, en accordant un primat au français dans la construction nationale et l'intégration nationale des migrants, nie l'intérêt à se pencher sur des différences sur son sol ; et cette idéologie semble jouer jusqu'aux objets d'étude scientifiques : la

[24] http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/division_fr.asp (dernier accès 19.04.2013)

plupart des travaux de terrain[25] en France et sur les territoires français, des années 1960 aux années 2000, se sont centrés sur l'étude du français.

La publication des ouvrages *France, pays multilingue* (Vermes & Boutet 1987a; 1987b) constitue une première notable – et correspond à un changement dans les objets de recherche, avec, en particulier un intérêt nouveau pour le bilinguisme des enfants de migrants par exemple ; comme le fait remarquer Billiez (2012) « on se dégage peu à peu de l'emprise de « l'idéal monolingue » (Lüdi & Py 1986) ». Les départements d'Outre-Mer pour leur part ont, à partir de la même époque, été largement investigués dans le cadre de la créolistique de langue française. La diglossie français-créole aux Antilles et à la Réunion est relativement bien documentée dès les années 1980 (Hazael-Massieux 1978; Carayol & Chaudenson 1978; Prudent 1982). L'espace guyanais toutefois est resté en dehors de ce type d'études.

En Guyane, deux types de travaux ont été réalisés en sciences humaines et sociales ces quarante dernières années : des approches anthropologiques ou socio-anthropologiques qui étudient des sociétés plus ou moins « traditionnelles » – peuples ou communautés – et des approches linguistiques ou ethnolinguistiques consacrées à l'étude de langues maternelles de communautés autochtones ou indigènes.

2.1 Eléments de contexte

Enclave française en Amérique du Sud, région ultra-périphérique de l'Union européenne, la Guyane est, géographiquement, un fragment de l'immense ensemble amazonien et plus particulièrement du massif ancien des Guyanes. 90% de ses 84 000 km^2 sont constitués de forêt dense, le reste de mangroves, savanes, forêts secondaires et cultures situées essentiellement sur la zone côtière, entre le Surinam (ex-Guyane hollandaise, indépendant depuis 1975), dont la sépare le fleuve Maroni, à l'ouest et le Brésil, de l'autre côté du fleuve Oyapock, à l'est, et au sud. Comparée à la taille de ce territoire, sa population est faible : actuellement environ 250 000 habitants. Macapá, la capitale de l'Amapá, l'État brésilien voisin, compte plus d'habitants à elle seule, quant à la capitale du Surinam, Paramaribo, elle compte environ la moitié de la population guyanaise. Cayenne, pour sa part, ne compte qu'environ 57 000 habitants[26].

Le département d'Outre-mer de la Guyane se distingue des autres DOM à la fois par sa continentalité et par la diversité des langues et des origines de la population qui la composent. Alors que 90% de la population guyanaise est concentrée sur une zone côtière baignée par l'Océan Atlantique, deux fleuves frontaliers longs de centaines de kilomètres rassemblent la majorité des populations non francophones minoritaires qui présentent des caractéristiques amazoniennes d'éloignement et de dispersion (Renault-Lescure 2000). Cette population se caractérise enfin par une forte croissance, avec un taux annuel de près de 6% dans les années quatre-vingt ou de 3,6 % actuellement, en faisant l'un des taux parmi les plus élevés du monde. Il s'agit d'une population jeune : 50% a moins de 25 ans, un habitant sur 3 moins de 15 ans. Deux phénomènes en sont à l'origine : un taux d'accroissement naturel élevé (31 naissances pour

[25] Hormis, entre autres, les travaux dialectologiques et les travaux sur des langues régionales (Marcellesi 1975).
[26] http://www.insee.fr/fr/ppp/bases-de-donnees/recensement/populations-legales/pages2011/pdf/dep973.pdf (dernier accès 21.05.2013).

mille habitants) et un solde migratoire positif important. La Guyane connaît en effet une tradition d'immigration importante depuis le milieu des années 60. En 1999, moins de 50% étaient nés sur le territoire contre 78% lors de la départementalisation en 1946 (Mam Lam Fouck 1997). Actuellement le nombre d'étrangers en Guyane est compris entre 30 et 40% (Piantoni 2009) et le dernier recensement comptabilise 100 nationalités différentes sur le sol guyanais dont 80% proviennent d'Haïti, du Surinam et du Brésil.

Dans le discours commun guyanais, dans les catégories employées par les pouvoir publics comme dans les travaux scientifiques, la population guyanaise est présentée comme une mosaïque de communautés ethnolinguistiques. Le tableau ci-après compare plusieurs estimations issues de diverses sources ((Queixalós 2000; F. Grenand 2004) ou encore site officiel du Ministère des DOM-TOM). Bien que cette vision de la population soit critiquable comme nous le verrons plus loin, il me semble important de la mentionner pour donner à voir ce qui semble structurer l'appréhension de la population – par elle-même comme par des regards extérieurs.

	French Guianese Creoles	Metropolitain French	French Antillans	Amerindians	Businenge or Maroons	Hmong	Haitians	Brazilians	Chinese	Guyanese	Surinamese	Saint-Lucians and Dominicans	Total
Queixalós (2000)[1]	50,000	15,000	7,000	8,000	10,000	1,400	30,000	18,000	6,000	5,000	4,000	Not mentioned	154,400
Percentages based on Queixalós[2]	32.4%	9.7%	4.5%	5.2%	6.5%	0.9%	19.4%	11.6%	3.9%	3.2%	2.6%		
Grenand (2004)[3]	58,000	17,000	9,000	6,240	15,000	2,000	19,000	13,500	3,000	3,000	4,000	1,200	153,213
Percentages based on Grenand[2]	37.8%	11%	5.9%	4%	9.8%	1.3%	12.4%	8.8%	3.9%	3.2%	2.6%	0.8%	
Official Internet site, Ministry for DOM TOM (2009/2011)[4]			Not mentioned	4,500	4,000	2,000	46,000						157,213 (Insee 1999)
	40%	12%		2%	1.9%	0.9%	40%						206,000 (Insee 2006)
													225,000

6 : Tableau comparatif de diverses estimations de la composition 'ethnolinguistique' guyanaise (Migge & Léglise 2013, 37)

Notes: [1] Basé sur des chiffres issus des *Etats généraux du développement économique réel et durable de la Guyane*, Chambre de Commerce et d'Industrie, 1998.

[2] Ces pourcentages ont été calculés en divisant les résultats donnés pour chaque groupe par le total de la population.

[3] Chiffres basés sur Barret (2001) qui se base sur les chiffres de l'INSEE 1999 et sur les enquêtes menées par F. Grenand et F. Ouhoud-Renoux.

[4] Chiffres proposés sur le site du Ministère des DOM-TOM, http://www.outre-mer.gouv.fr/?presentation-guyane.html, (29.09.2011)

Enfin, sur le plan linguistique, le terrain guyanais offre la particularité de voir se côtoyer et s'entremêler des langues génétiquement et typologiquement diverses[27] : des langues amérindiennes appartenant à trois familles linguistiques d'Amérique du Sud (le kali'na et le wayana appartiennent à la famille caribe, le lokono ou arawak et le pahikwene/pahikwaki/parikwaki ou palikur appartiennent à la famille arawak, et le wayampi et le teko ou émérillon à la famille tupi-guarani), des langues créoles de différentes bases lexicales (le créole guyanais, le créole haïtien, les créoles des Antilles françaises pour les créoles à base lexicale française ; trois variétés de nenge ou businenge (aluku, ndyuka et pamaka) et le sranan tongo pour les créoles à base lexicale anglaise ainsi que le saamaka, créole à base anglaise partiellement relexifié en portugais), plusieurs langues européennes (le français dans ses variétés locales, le portugais du Brésil, l'espagnol, le néerlandais, l'anglais), des langues asiatiques (le hmong de la famille yao-miao, le chinois hakka ou le cantonais et d'autres langues encore telles l'hindustani). Langues autochtones, langues issues des temps de l'esclavage, de la colonisation, langues provenant de migrations plus ou moins récentes, de très nombreuses langues sont ainsi parlées sur le territoire guyanais.

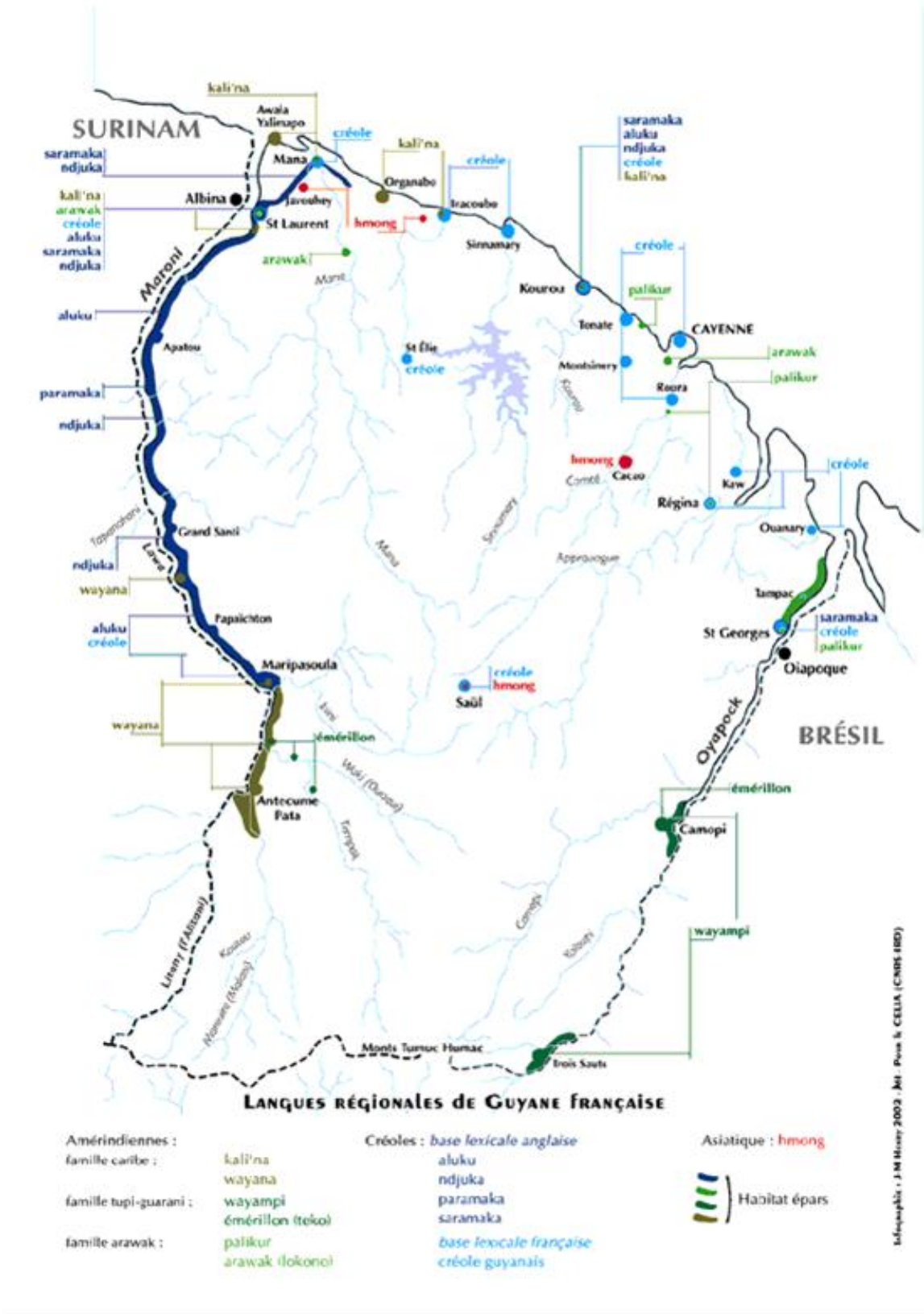
2.1.1 Des travaux linguistiques en Guyane

S'appuyant sur l'expérience de chercheurs travaillant sur la zone amazonienne et l'Amérique Latine depuis une vingtaine d'années dans le cadre du CELIA et sur le laboratoire de recherches en sciences humaines et sociales de l'IRD, à Cayenne, un programme *Langues de Guyane : recherche, éducation, formation* a été développé à partir du milieu des années 1990. Le programme *Langues de Guyane* affichait deux objectifs : « constituer un fonds de connaissances nouvelles et rigoureuses sur les langues moins bien connues du pays et étudier la dynamique des pratiques et des contacts linguistiques au sein de la société guyanaise. Le premier objectif concerne au premier chef les langues amérindiennes et businenge[28]. Le second porte sur l'ensemble des langues parlées en Guyane (langues régionales, étrangères, et français). »

Lorsque je suis arrivée sur le terrain guyanais, des descriptions linguistiques étaient en train d'être réalisées – elles concernaient prioritairement des langues minoritaires dont la description et la documentation était jusqu'alors insuffisante (*cf.* depuis les publications de F. Rose (2003; 2011) pour l'émérillon, M. Launey (2003) pour le palikur ou M.F. Patte (2003; 2008; 2012) pour l'arawak) ainsi que des langues en forte extension sur le territoire comme le nenge (Goury & Migge 2003).

Au moment de la ratification de la Charte Européenne des langues régionales et minoritaires, le CELIA et le centre IRD de Cayenne furent consultés pour établir la liste des langues en Guyane qui répondaient aux critères de langues régionales définis par la Charte Européenne. Leur rapport (Collectif 2000a)[29] signale dix langues susceptibles de remplir ces critères, dix « langues de Guyane » sur lesquelles désormais les publications scientifiques ont insisté (Launey 1999; Goury 2002), accompagnant un militantisme pour leur reconnaissance par l'État et leur prise en compte dans les cursus scolaires. La carte ci-dessous a été réalisée dans cet esprit.

[27] Pour le détail de ces langues, *cf.* illustration 1 (carte des langues de Guyane) et illustration 8 (tableau des langues parlées en Guyane) présentées ci-après.
[28] Ou créoles à base anglaise
[29] Par ordre alphabétique : Eliane Camargo, Laurence Goury, Françoise Grenand, Pierre Grenand, Michel Launey, Odile Lescure, Françoise Loe-Mie, Barbara Niederer, Marie-France Patte, Francisco Queixalós.



7 : Carte de l'implantation des langues régionales de Guyane (Goury 2002)

2.1.2 Un besoin de connaissances identifié

Dès le milieu des années 1990, ces linguistes identifiaient un besoin de connaissances non seulement sur les langues en présence mais également sur la dynamique plurilingue plus globale en Guyane. L'intervention des chercheurs devait servir à « produire des connaissances afin de les mettre au service des acteurs sociaux » :

> Le plurilinguisme guyanais devient un important enjeu social et politique. On assiste en effet à un double mouvement : d'une part, comme sur l'ensemble du continent, l'émergence des revendications à la dignité linguistique et culturelle des populations amérindiennes et businenge, qui s'ajoutent à celles plus anciennes des Créoles; d'autre part, au désarroi du corps enseignant confronté à une situation à laquelle il n'est pas préparé, et contraint d'appliquer des programmes notoirement inadaptés, avec comme conséquence un échec scolaire massif (le plus important semble-t-il de toutes les régions françaises). Il se crée ainsi une convergence d'intérêts pour réclamer une meilleure connaissance du milieu, et un investissement des chercheurs en sciences humaines, avec pour programme : produire des connaissances afin de les mettre au service des acteurs sociaux. Des recherches linguistiques peuvent être utiles à une théorie générale du langage, mais aussi aux collectivités indigènes, soucieuses de voir reconnaître l'intérêt de leurs langues et de joindre une connaissance explicite à leur compétence implicite, et au corps enseignant dont beaucoup de membres réclament un accès pour l'instant quasi-inexistant aux langues de leurs élèves […]. Il est clair que les linguistes ne peuvent pas se soustraire à ces nouvelles sollicitations, sauf à laisser le terrain libre au charlatanisme pseudo-scientifique et à la crispation identitaire. Ils doivent y apporter la part de réponse scientifique qui est la leur, et produire les connaissances qui manquent sur les langues. L'accroissement souhaité des connaissances concerne toutes les formes linguistiques parlées en Guyane (jusque et y compris le français régional) : elles sont toutes impliquées et imbriquées dans la dynamique plurilingue, qui par ailleurs est en elle-même un domaine de recherches d'ordre sociolinguistique. (Collectif 2000a)

On voit bien ici l'orientation résolument tournée vers l'action[30] des travaux initiés par cette équipe en Guyane. L. Puren (2005) résumait par ailleurs ainsi l' « urgence sociale » de ces recherches :

> La complexité sociolinguistique de ce DOM […] n'a, pendant longtemps, guère retenu l'attention des autorités éducatives qui se sont contentées d'appliquer dans les écoles guyanaises les programmes et les méthodes de métropole, sans chercher à les adapter aux élèves majoritairement alloglottes qui y sont scolarisés. Les résultats catastrophiques de l'école de la République dans ce DOM, dénoncés par plusieurs missions d'experts (Durand & Guyard 1999; Hébrard 2000), découlent directement de l'inadéquation de la politique linguistique éducative qui a, jusqu'à une date récente, prévalu en Guyane. Importance inquiétante des taux de redoublements, de sorties du système éducatif et d'analphabétisme, insuffisance notoire du niveau de qualification des jeunes Guyanais : les indicateurs de la santé éducative de cette académie pointent tous dans le rouge, plaçant la Guyane à la tête des régions françaises, autres DOM compris, où l'échec scolaire est le plus important.

C'est dans ce contexte qu'un « diagnostic sociolinguistique » a été souhaité par les chercheurs CELIA du centre IRD de Cayenne. Soumis au Ministère de la Culture qui proposait le financement de travaux de recherches, ce projet comprenait deux volets ainsi énoncés (Collectif 2000b, 6) :

> – les pratiques linguistiques à l'école (projet présenté sans succès à la Région Guyane en 1997). Afin de pouvoir compter sur le diagnostic[31] détaillé et différencié de la situation dans laquelle se trouvent

[30] Qui n'est pas sans rappeler la démarche « décrire pour agir » présentée en 1.3.3 et qui a fait partie de mes motivations à intégrer l'équipe.

> aujourd'hui les langues et l'école au sein des différentes communautés guyanaises, une enquête de type sociolinguistique sera conduite dans les écoles de l'ouest guyanais et de la côte. Ce travail aura à répondre au besoin d'informations sur la présence, la fonction et le statut des langues (langue propre, français, créole, autres langues locales) dans la vie sociale globale, dans la vie familiale, à l'école, en corrélant ces données aux paramètres de classes d'âge, sexe, niveaux d'implantation et d'assimilation de l'instruction officielle, intensité du contact avec la société guyanaise, et autres coupes sociologiques pertinentes. Sont de première importance également les relevés touchant à la vision que les personnes ont de l'école telle qu'elle existe et telle qu'elle devrait être pour répondre à leurs aspirations sociales, culturelles et politiques. Prenant appui sur la documentation qui existe déjà dans certaines institutions (Cefisem, Inspection académique), et en concertation avec ces dernières, le responsable de cette recherche élaborera un questionnaire qui, une fois discuté et avalisé collectivement par l'équipe du programme, sera soumis aux populations concernées et donnera lieu, après dépouillement des données, à la rédaction d'un rapport appelé à circuler largement auprès de toute personne ou institution concernée par la problématique.
> – les langues de communication en Guyane. Après quelques années d'activités en Guyane, nous constatons des glissements qui se font dans l'utilisation des véhiculaires, suivant les lieux géographiques et suivant les générations. A une certaine époque, les échanges entre différentes communautés linguistiques se faisaient en créole guyanais. Avec une présence administrative du français plus étendue et plus dense, avec des mouvements migratoires importants de populations utilisant le sranan tongo (ou une autre forme de véhiculaire), la situation a changé. Une description de la situation multilingue de la Guyane se doit de tenir compte de ces changements qu'il faudra étudier, en relation avec les créolistes du GEREC.

L'équipe guyanaise envisageait donc que ce « diagnostic » pourrait être réalisé au travers premièrement d'une enquête dans les écoles, deuxièmement d'un questionnaire à soumettre aux populations et enfin d'une description de la situation multilingue de la Guyane tenant compte des nouveaux véhiculaires entre différentes communautés linguistiques.

Le besoin de connaissances exprimé par l'équipe, alors à la recherche d'un collègue pouvant réaliser ce type d'études et à la recherche de financements pour les réaliser, a trouvé un catalyseur, si l'on peut dire, dans le lancement en 1999 de l'observatoire des pratiques linguistiques au sein de la DGLF (désormais DGLFLF) au Ministère de la Culture visant à « faire progresser la connaissance des situations linguistiques de l'ensemble du territoire national ». Le texte de leur appel à projets, en 2000, cadrait les demandes, qui devaient proposer « une analyse qualitative et quantitative de données provenant de l'observation de pratiques linguistiques diverses dans une situation donnée » dans le domaine de « l'observation du contact linguistique dans une situation géographique et sociale précise » :

> Les travaux devront proposer une analyse quantitative et qualitative des données provenant de l'observation de pratiques linguistiques d'un ou de plusieurs groupes de locuteurs dans une situation géographique et sociale délimitée de façon pertinente.
> Cette situation sera abordée sous l'angle du contact linguistique, ce contact pouvant être aussi bien celui du français et d'une autre langue que celui de variétés ou de variantes du français ou encore celui de l'écrit et de l'oral. Les situations de contacts linguistiques étudiées concerneront notamment des groupes constitués de locuteurs d'âge scolaire, particulièrement en milieu urbain.
> Les travaux porteront sur les pratiques linguistiques et sur les représentations qui leur sont liées. Ils seront nécessairement fondés sur un corpus attesté, provenant de locuteurs nettement et

[31] C'est moi qui souligne.

socialement identifiés sur la base des paramètres de description correspondant aux recommandations d'archivage des phonothèques.
Les études comprendront une observation et une analyse des usages linguistiques. Elles devront permettre de mieux comprendre les situations linguistiques hétérogènes, en aidant notamment à une meilleure connaissance des pratiques linguistiques réelles sur l'ensemble du territoire national, et apporteront ainsi des informations utiles à l'élaboration de politiques publiques, culturelles, sociales ou éducatives.[32]

2.1.3 Réponse à (et travail de) la demande

Je connaissais les travaux linguistiques menés en Guyane depuis plusieurs années, depuis que Michel Launey, qui fût l'un de mes enseignants (à l'INALCO puis à Paris 7) et Laurence Goury, qui avait comme moi suivi ses enseignements et réalisait une thèse sous sa direction, avaient rejoint ce territoire. Venue rendre visite à Laurence fin 1999, profondément touchée par les rencontres que j'y ai faites et par les enjeux sociaux d'un travail de recherche dans ces conditions (c'est-à-dire impliqué), je me suis portée volontaire pour répondre à la demande de « diagnostic sociolinguistique » exprimée par l'équipe. J'ai toutefois « travaillé la demande » de ceux qui sont devenus depuis mes plus proches collègues en la reformulant dans le cadre de recherches que je pouvais proposer.

L'analyse et le travail de la demande sont des étapes désormais classiques lors des interventions en analyse de l'activité. J'ai proposé d'appliquer ces notions à toute demande d'intervention en linguistique (Léglise 2000a). La phase 'd'instruction de la demande', située en début d'intervention, vise à définir l'objet, le positionnement, et les conditions (éthiques, sociales, institutionnelles…) de l'intervention (Guérin *et al.* 1997). Cette phase inclut une nécessaire négociation, il s'agit d'engager un processus dynamique d'analyse, de co-construction du sens avec les acteurs impliqués dans l'intervention, processus qui voit souvent évoluer la demande elle-même au cours de l'intervention. Dans le cas qui nous concerne ici un certain nombre de discussions avec l'équipe ont eu lieu – tout comme avec de nombreux acteurs sur le terrain, même si ma méconnaissance du terrain, au début, m'a rendue extrêmement prudente dans cette phase – mon positionnement s'est affiné et a évolué au fil de ma pratique du terrain, ainsi, bien évidemment que la demande des collègues.

Avoir pour entrée habituelle l'étude de pratiques langagières socialement situées (sur des terrains considérés comme non exotiques) et avoir pour demande de réaliser un questionnaire à soumettre à des populations sur un terrain supposé « lointain » (je caricature à dessein) peut soulever quelque interrogation et m'apparaît à présent comme relevant d'une double contradiction, épistémologique et liée à mon propre parcours. On peut la résumer ainsi : le recours à des méthodes du proche pour traiter du lointain ; et ceci, alors même que j'étais habituée à traiter du proche comme d'un lointain en m'appuyant sur une linguistique de terrain impliquée nourrie d'anthropologie.

Deux éléments de la demande m'apparaissent problématiques : comment le recours à un questionnaire peut-il permettre d'obtenir la vision de l'école ou les aspirations d'une population ? ; comment des « paramètres » habituellement utilisés pour les sociétés occidentales et « autres coupes sociologiques pertinentes » pouvaient-ils s'appliquer à la population considérée ? Une population, du reste, que je connaissais à l'époque fort peu mais dont certaines descriptions

[32] http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/politique-langue/appel2000.html; dernier accès 13.04.2013

insistaient sur les caractéristiques amazoniennes d'éloignement et d'isolement (Price 1983; F. Grenand & Lescure 1990). C'est probablement toute l'ambiguïté de la Guyane – comme un ailleurs, comme un « différent » mais en même temps comme théoriquement de l'ordre du « même » – puisque française – qui est en jeu ici. J'aurais été sociologue des indicateurs sociaux, je me serais peut-être embarrassée de moins de scrupules. Avec mon parcours, ma prudence à avancer en terrain non connu et mon univers de croyances (*cf.* chapitre 1), j'ai reformulé la demande en proposant d'étudier la « dynamique des langues en contact en Guyane » sous trois angles :

- [sous l'angle] des pratiques langagières que l'on peut observer dans différentes situations,
- deuxièmement, […] de la variation linguistique et des usages des variétés de langues,
- et enfin, [...] du sens que les locuteurs attribuent à leurs pratiques en particulier au travers de l'étude de leurs catégorisations (sur les langues en présence et sur leurs pratiques). (Léglise 2000b)

Ce projet, intégré au projet scientifique du CELIA dès 2001, a bénéficié du financement du Ministère de la Culture (DGLFLF) durant quatre ans pour réaliser un « diagnostic » dans l'Ouest guyanais[33]. La région de l'Ouest guyanais nous apparaissait en effet suffisamment hétérogène pour suffire à un premier travail :

> – sur le fleuve Maroni, frontière avec le Surinam, des enfants monolingues non francophones (amérindiens ou businenge) confrontés au bilinguisme, et pour la première fois au français, dans le contexte de l'école.
> – dans la région de St Laurent du Maroni, un plurilinguisme important, notamment auprès des populations businenge en croissance, avec le contact de différentes variétés businenge, du français, du créole guyanais et du sranan tongo.
> – sur la côte atlantique enfin, le contact entre des langues amérindiennes, le créole et le français depuis plusieurs générations et parfois aussi quelques créoles businenge. (Léglise 2003)

La collaboration avec deux collègues travaillant également dans l'Ouest guyanais s'est rapidement imposée à moi comme une évidence et a contribué à faire évoluer « la » demande et les attentes de l'équipe : Sophie Alby qui réalisait alors une étude du parler bilingue des jeunes amérindiens kali'na (Alby 2001) et Bettina Migge qui s'intéressait alors aux pratiques traditionnelles des Businenge (Migge 2004). J'ai pu d'autant plus facilement réaliser un travail global dans l'Ouest guyanais – à la fois dans les écoles et dans différents domaines – et refuser une entrée par communauté, comme nous le verrons plus loin, que deux collègues s'intéressaient précisément à deux groupes ou communautés linguistiques et que les collaborations que nous avons engagées allaient permettre d'une part mon immersion dans des terrains plus difficiles d'accès et d'autre part un va-et-vient entre les niveaux micro et macro en se posant la question de la pertinence du niveau constitué par les communautés.

En termes de terrain et d'enquêtes, je me suis donc d'abord penchée sur l'Ouest guyanais avant d'élargir mes recherches à la Guyane en général après mon recrutement au CNRS en 2005. En lien

[33] Du point de vue des conditions de l'intervention, on voit ici la complexité du positionnement institutionnel par exemple – qui est néanmoins désormais classique mais dont on doit tenir compte : la demande est issue de collègues, elle correspond en partie à une « demande sociale » dont on sait qu'elle est souvent suscitée, anticipée ou instrumentalisée par les chercheurs ; un sous-projet est financé (Ministère de la Culture) tandis que le projet de recherche général est destiné aux tutelles scientifiques du laboratoire (IRD et CNRS).

avec la demande qui m'était faite, je me suis focalisée d'une part sur la population scolarisée comme nous le verrons en 2.2, et d'autre part sur les pratiques langagières dans différents domaines (*cf*. 2.3).

2.2 Pratiques déclarées en milieu scolaire

Parce que cela n'allait pas de soi pour moi, avec ma formation et ma pratique de recherche antérieure, j'ai eu l'impression de me résoudre à adopter une approche en partie quantitative pour ce qui est des pratiques déclarées par la population en âge d'être scolarisée. La demande de disposer d'informations quantitatives sur la pratique des langues me paraît en effet légitime – et nécessaire – pour plusieurs raisons :

- en l'absence[34] de statistiques nationales officielles – qui donneraient des chiffres sur « l'origine », « l'identité » ou le « ressenti d'appartenance » des personnes (Héran 2010; Masclet 2012), un certain nombre de chiffres – qu'on pourrait qualifier de fantaisistes – circulent sur la composition de la population guyanaise. Si on prend par exemple l'estimation affichée par le Ministère de l'Outre-Mer en 2011 (*cf.* tableau 6 page 32), elle fournit les plus bas chiffres connus pour des populations amérindiennes et marrons (2%) – alors même que des chercheurs font état de chiffres parfois cinq fois supérieurs (*cf.* Price (2002) pour les Marrons par exemple) – et les plus hauts chiffres pour la population créole guyanaise (40%) laissant bien entrevoir que ces questions sont idéologiques ;
- les chiffres de pratique des langues (Queixalós 2000; Renault-Lescure 2009) sont généralement extrapolés à partir de cette image – la seule qui existe – de la population guyanaise, sans tenir compte de la transmission des langues et en associant le nombre de personnes pouvant se revendiquer d'un groupe (ou être qualifiées comme appartenant à un groupe) et le nombre de locuteurs « natifs » de ce groupe ;
- l'absence d'études préalables ou d'enquêtes à l'échelle de la population du département sur la pratique et la transmission familiale des langues, comme l'enquête famille réalisée par l'INSEE en France métropolitaine et dans certaines régions (Héran *et al.* 2002), prive la Guyane d'une image statistique – certes discutable – mais qui permettrait de fonder l'idée d'une « chose qui tient »[35] – par exemple le multilinguisme en Guyane, la non –francophonie du public scolaire etc. – et fournirait une base aux discussions ;
- la discussion avec les pouvoirs publics sur les politiques linguistiques mises en place (ou à mettre en place) nécessite – à un certain point – la communication de chiffres à l'appui des arguments avancés pour une école au plus près des besoins des élèves. Nos interlocuteurs veulent savoir combien de personnes sont concernées, où etc. Même si l'on sait que les

[34] Contrairement aux croyances en l'illégalité de statistiques sur les origines de la population, F. Héran (2005) rappelle qu'il est possible, comme dans la dernière enquête de l'INED *Trajectoire et Origines*, de « récolter non seulement des informations sur les pays d'origine et les langues parlées, mais aussi sur les appartenances ethniques déclarées ainsi que sur les principales qualités perceptibles qui peuvent servir de support aux discriminations dans notre société : couleur de la peau, coiffure, tenue vestimentaire, accent et autres signes corrélés de façon visible ou hypothétique à une appartenance religieuse ou ethnique (pratiques alimentaires, respect d'un calendrier festif non chrétien, pratiques funéraires, etc.) […] Le recueil de ces données est licite, à condition qu'elles soient pertinentes pour l'enquête, qu'elles obtiennent l'assentiment éclairé des enquêtés ce qui peut se faire en recueillant leur accord écrit et/ou en rendant l'enquête facultative. »

[35] « Alors que, pour un individu, ces décisions relèvent de la liberté, et sont donc imprévisibles et aléatoires, pour la société entière, en revanche, les taux de nuptialité, de criminalité ou de suicide sont remarquablement constants : l'*effrayante régularité du crime* a puissamment contribué à fonder l'idée d'*une chose qui tient*, ici la propension à tuer ». (Desrosières 1989, 230)

> chiffres de déclaration des pratiques ne montrent qu'une infime partie de la complexité des liens que les individus entretiennent avec leurs langues.

Je renvoie ici aux travaux de Desrosières (1989) qui montre l'importance de mettre au jour des régularités au niveau du groupe social « porteur de régularités par opposition au cas singulier ou à l'événement conjoncturel, contingents et imprévisibles ». Il rappelle que l'attitude des chercheurs vis-à-vis de la quantification a souvent été ambivalente :

> la quantification présente souvent une image complètement ambiguë dans les sciences sociales contemporaines : d'une part elle constitue un « point de passage obligé » (au sens de Latour 1984) et un argument d'un extrême poids social, mais elle est aussi d'autre part considérée implicitement comme passant à côté de l'essentiel, pauvre, simplificatrice et n'expliquant rien (Desrosières 1989, 238)

Il propose de dépasser « la juxtaposition quasi-magique de deux modes de pensée foncièrement opposés concernant la quantification » en traitant les formes statistiques comme des « choses qui tiennent » et en étant particulièrement attentif au codage et à la construction de classes d'équivalence, ce travail nécessaire qui rend les formes « solides » (Thévenot 1986).

2.2.1 Méthode

La population scolarisée, en raison des caractéristiques démographiques de la Guyane, constitue entre le tiers et la moitié de la population guyanaise. Souhaitant connaître les pratiques, répertoires linguistiques et attitudes de cette population scolarisée et sachant que « l'urgence sociale » était surtout localisée à l'école primaire ou même maternelle, lorsque les enfants sont potentiellement en contact avec le français pour la première fois (Launey 1999), j'ai choisi de visiter chaque ville et village et si possible chaque école afin d'avoir une vision globale de ces pratiques. Toutefois, je me suis concentrée sur une classe d'âge pour que l'enquête soit réalisable. Assez rapidement – c'est-à-dire lors des premiers « essais » sur le terrain, il m'est apparu que les enfants d'une dizaine d'années étaient capables de nommer les langues de leur environnement et de témoigner de leur vécu individuel ou familial à la différence d'enfants plus jeunes qui avaient souvent du mal à le faire, probablement parce que plus jeunes, ils n'étaient pas très à l'aise soit avec le français soit avec ce type d'interaction de face à face en questions-réponses. J'ai donc décidé de me concentrer sur les enfants du cycle 3 de l'école primaire – et ponctuellement j'ai aussi réalisé quelques enquêtes au collège.

Afin de pouvoir comparer mes résultats avec les rares données qu'on possédait déjà en Guyane lorsque mon enquête a débuté, j'ai utilisé le même type de questions que celles proposées lors d'une enquête réalisée par questionnaires écrits à l'école et au collège de Saint-Georges de l'Oyapock en 2001 (Leconte & Caitucoli 2003). Prenant en compte l'expérience de F. Leconte, plus probante au collège qu'à l'école primaire, j'ai proscrit la forme « questionnaire écrit » ; elle ne m'a en effet pas parue pertinente pour des enfants qui ne se sentent pas forcément à l'aise avec l'écrit et qui risquaient fort de voir dans un questionnaire passé à l'écrit, qui plus est dans leur salle de classe, une sorte de test scolaire. Je me suis donc inspirée du questionnaire pour établir une liste de questions posées à l'oral, lors d'entretiens individuels, semi-directifs, entre enfant et chercheur, à l'extérieur

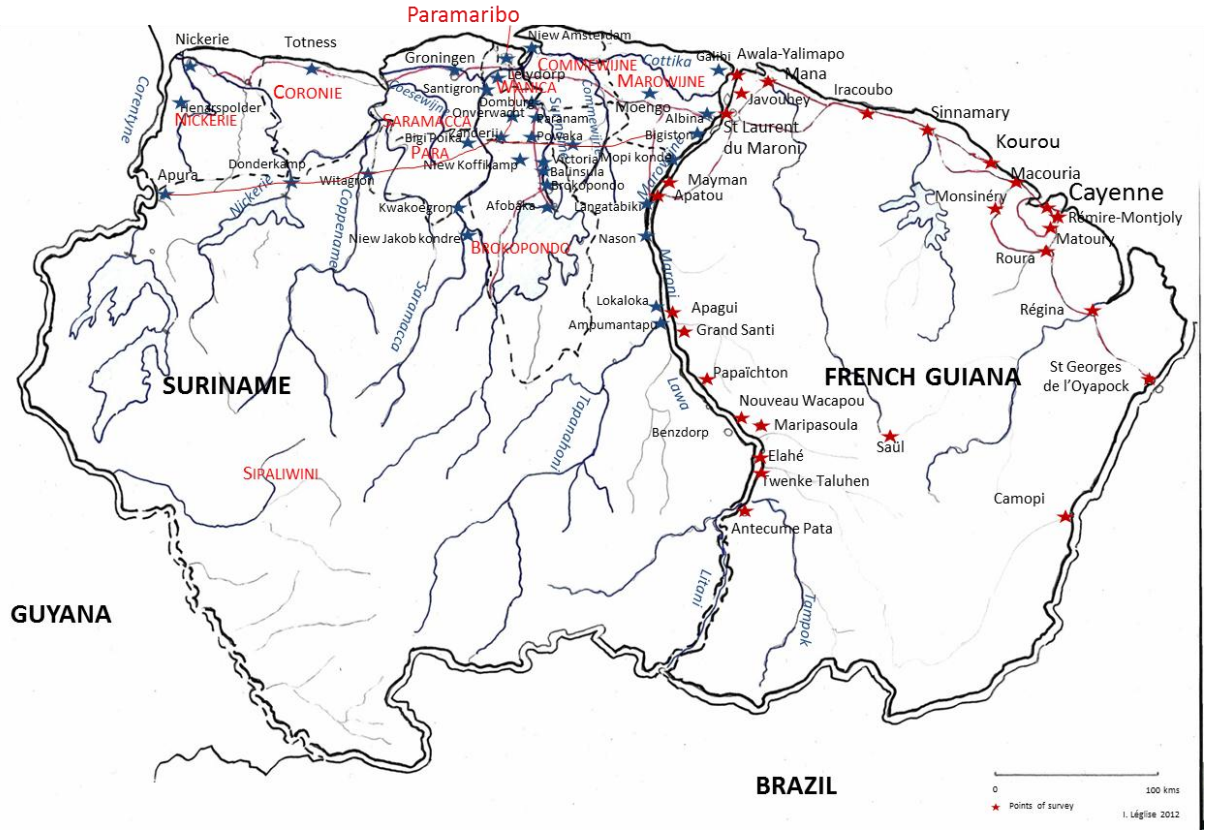
des salles de classe (couloir, escaliers, cour, bibliothèque etc.). Le type de questions posées – classiques dans le domaine (de Heredia-Deprez 1989; Deprez 1994; Leconte 1997) étaient :

> Quand tu étais petit, avant d'aller à l'école, quelles langues est-ce que tu parlais ?
> Dans quelle(s) langue(s) est-ce que tu parles à ta mère ? à tes sœurs et frères ? à ton père ? à tes amis ? … Tu vois tes grands parents ? Dans quelle langue(s) tu parles à la maman de ta maman ? etc.
> Dans quelle(s) langue(s) ta mère te parle ? tes frères et sœurs ? tes amis ?
> En dehors de l'école, quelle(s) langue(s) est-ce que tu parles le plus souvent ?
> Quelles langues sais-tu écrire ?
> Quelles langues aurais-tu envie d'apprendre à parler ? à écrire ?
> Le X (par exemple, le français, langue citée comme parlée avec les amis, à l'école et parfois entre les frères et sœurs), tu le parles bien / très bien / un peu ?
> Le Y (par exemple, le ndyuka, le kali'na, le créole, le portugais – langues citées comme langue parlée en famille), tu le parles bien / très bien / un peu ? etc.

A raison de deux séjours annuels dans l'Ouest guyanais[36] entre 2001 et 2005, plus de 1000 entretiens individuels ont été réalisés. Au fil des années, j'ai complété ces premiers travaux en me rendant dans de nombreuses écoles du département. Ma participation aux programmes d'une ERTé (Equipe de Recherche en Technologie de l'Education) adossée à l'IUFM de la Guyane et au CELIA m'en a facilité l'accès (2005-2009). Puis, la participation de Duna Troiani, ingénieur d'études au SeDyL-CELIA, et des séjours sur le terrain entre 2010 et 2012 ont permis de compléter les lieux d'enquête à l'est du département. Je dispose à présent de plus de 2300 entretiens en Guyane. La même méthodologie a été appliquée au Surinam voisin ce qui nous a offert des perspectives comparatives[37]. La carte ci-dessous positionne les points d'enquête.

[36] Dans l'Ouest côtier (Saint-Laurent du Maroni, Mana, Awala-Yalimapo), le long du fleuve Maroni (des localités de Mayman et Apatou jusqu'à Antecume Pata en passant par tous les villages où une école est implantée), et, comme point de comparaison sur le littoral, Cayenne.

[37] Dans le cadre d'un projet ANR sur le plateau des Guyanes, l'absence de données sociolinguistiques au Surinam nous a amenées à réaliser de la même manière une description globale du contexte plurilingue et pluriculturel surinamais. Nous avons donc réalisé une grande enquête quantitative au Surinam (3000 entretiens ont été menés auprès d'enfants scolarisés sur tout le territoire surinamais) sur la pratique des langues dans différentes situations. En suivant la même méthodologie que celle mise en place en Guyane ces 10 dernières années, cette enquête – menée en néerlandais - constitue une première étape permettant d'obtenir une vue globale du paysage linguistique surinamais. De premières présentations et publications en sont issues, notamment Léglise & Migge (2011a).



8 : Carte des points d'enquête en Guyane et au Surinam

Ces entretiens m'ont permis de recueillir des déclarations sur les langues parlées, et sur la pratique de ces langues qui, en raison de leur brièveté, ont pu être encodées sous Excel et analysées d'un point de vue quantitatif, selon des méthodes traditionnelles de la sociolinguistique œuvrant par questionnaires (Calvet 1990; Achard 1994; Juillard 1995; Porst 1996; Lasagabaster 2005). Ce traitement quantitatif a permis d'obtenir des résultats par école, par lieu géographique (village, ville, région) mais également par langue citée, par type d'échanges (à l'école *vs.* dans la famille ; et plus précisément : entre l'enfant et ses parents ou entre l'enfant et ses frères et sœurs par exemple, *cf.* illustration 3 ci-dessous), par génération (parents / grands-parents / enfants) etc.

2.2.2 Exemples de résultats pour l'Ouest guyanais

Ces enquêtes et leur discussion avec mes collègues du CELIA m'ont rapidement permis :

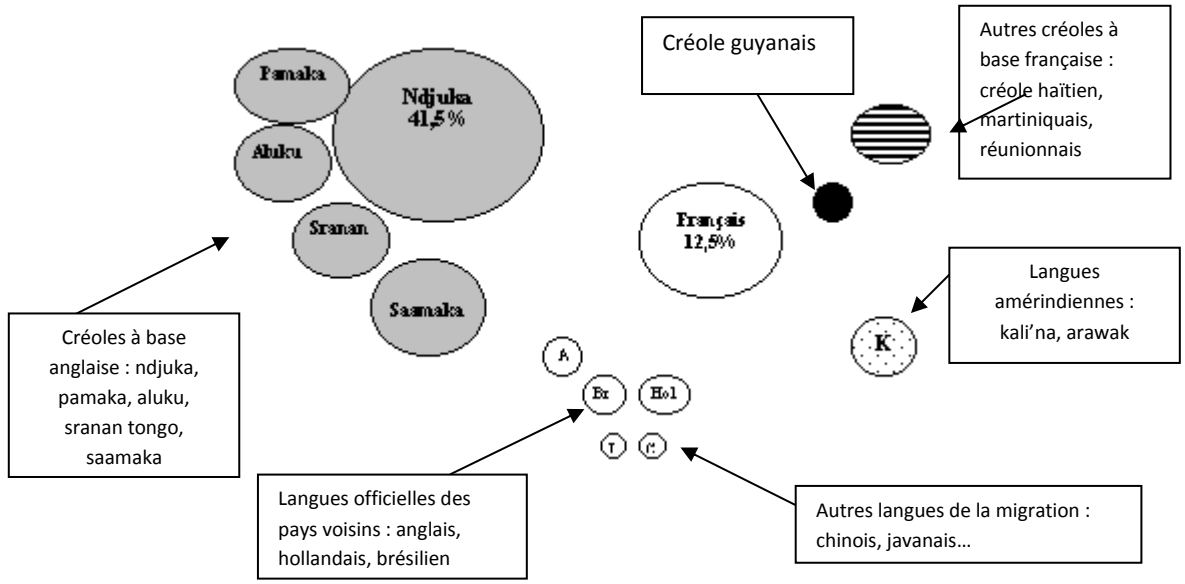
– de documenter l'extrême diversité à l'intérieur même de la situation ouest-guyanaise : dans le bourg de Mana (Léglise 2005), dans le village d'Awala-Yalimapo (Léglise & Alby 2006), dans la ville de St Laurent du Maroni (Léglise 2004b; Léglise & Migge 2005a),

– de quantifier certaines données comme le poids des langues dans le répertoire verbal des enfants scolarisés (le schéma 9 ci-dessous illustre par exemple les langues premières déclarées par un échantillon de 240 enfants scolarisés dans différentes écoles à St Laurent du Maroni) ou le taux de transmission ou de véhicularité des langues (Léglise 2004b),

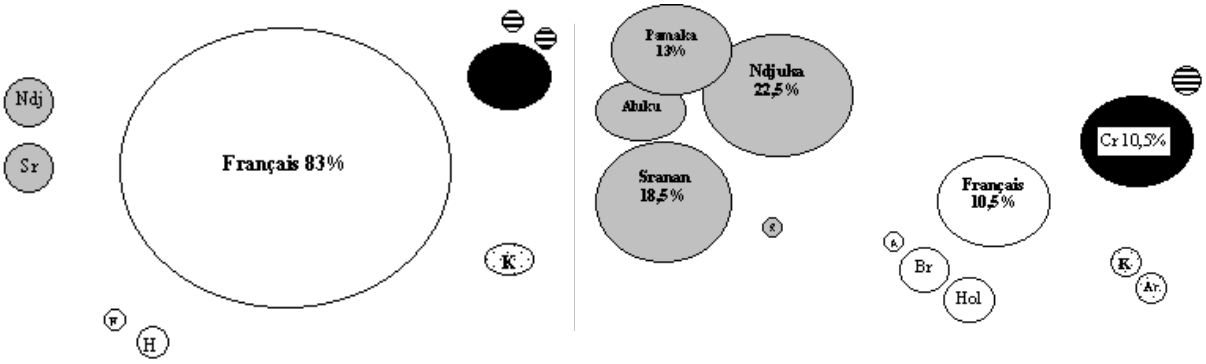
– de documenter précisément l'utilisation des différentes langues en fonction des interlocuteurs et des activités de la vie quotidienne. Le schéma 10 montre par exemple comment un enfant déclare jongler régulièrement avec cinq langues (*ndyuka*, langue première de sa mère, *sranan*, langue première de son père, *français*, langue de l'école et de la communication dans la fratrie, *créole* – qui s'ajoute au français et au ndyuka, lors des communications avec les copains et *hollandais*, langue de l'éducation au Surinam, dans laquelle son père s'adresse à lui régulièrement),

– de rendre compte des attitudes liées aux langues en présence ((Léglise 2004b) pour les langues frontalières et les langues de la migration par exemple),

– une conséquence a été de pouvoir discuter rapidement de certains choix en matière de politique linguistique éducative (nous y reviendrons en 2.4), ne serait-ce que parce que mes enquêtes montraient que les enfants scolarisés dans une école censée être en territoire aluku (et pour lesquels un dispositif basé sur l'aluku était en place) parlaient majoritairement d'autres langues (*cf.* tableau 11).

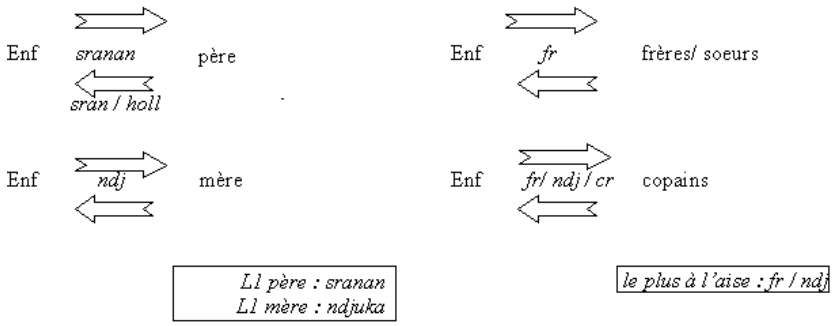


L1 déclarées par les enfants de St Laurent



L2 déclarées L3 déclarées

9 : Schéma – Poids des langues déclarées dans les répertoires linguistiques (St Laurent du Maroni)



10 : Schéma – Alternance des langues en fonction des interlocuteurs

2.2.3 Discussion

L'enquête a permis de mettre en évidence – et de construire – un ensemble de « choses qui tiennent » : l'allophonie ou la non-francophonie de trois quart des enfants avant d'aller à l'école ainsi que le multilinguisme et le plurilinguisme du public scolaire. Seuls 30% des enfants scolarisés – sur l'ensemble du territoire guyanais –déclarent parler le français avant d'aller à l'école (dans certaines zones, c'est même 100% des enfants qui ne le parlaient pas avant la scolarisation). À l'âge de 10 ans, 93% des enfants scolarisés interrogés déclarent parler au moins 2 langues, 41 % au moins 3 langues et 11% au moins 4 langues. J'ai ainsi pu montrer que la Guyane est non seulement un territoire multilingue mais que sa population est également largement plurilingue et que les enfants ont, très jeunes, des répertoires plurilingues qui ne font que s'accroitre au cours de leur vie. J'entends par répertoire linguistique, à la suite de Gumperz (1982), la totalité des ressources linguistiques à la disposition des locuteurs. Pour des raisons de facilité d'exposition, j'utilise les termes de L1, L2, L3 pour référer aux langues acquises ou apprises – dans l'ordre d'acquisition / apprentissage des langues et présentes dans les répertoires linguistiques des enfants. Ainsi, L1 renvoie généralement à des langues acquises durant la première socialisation, en famille et avant la scolarisation, et L2/L3 sont acquises après cette période de première socialisation (par exemple en milieu scolaire) ou sont moins fréquemment utilisées lors de l'enfance (interactions avec les grands-parents ou avec les amis d'école par exemple). Toutefois, je ne considère pas les répertoires linguistiques comme une collection de langues ou de compétences à communiquer différentes en fonction des langues. Comme l'écrivent Coste *et al.* (1997, 12) :

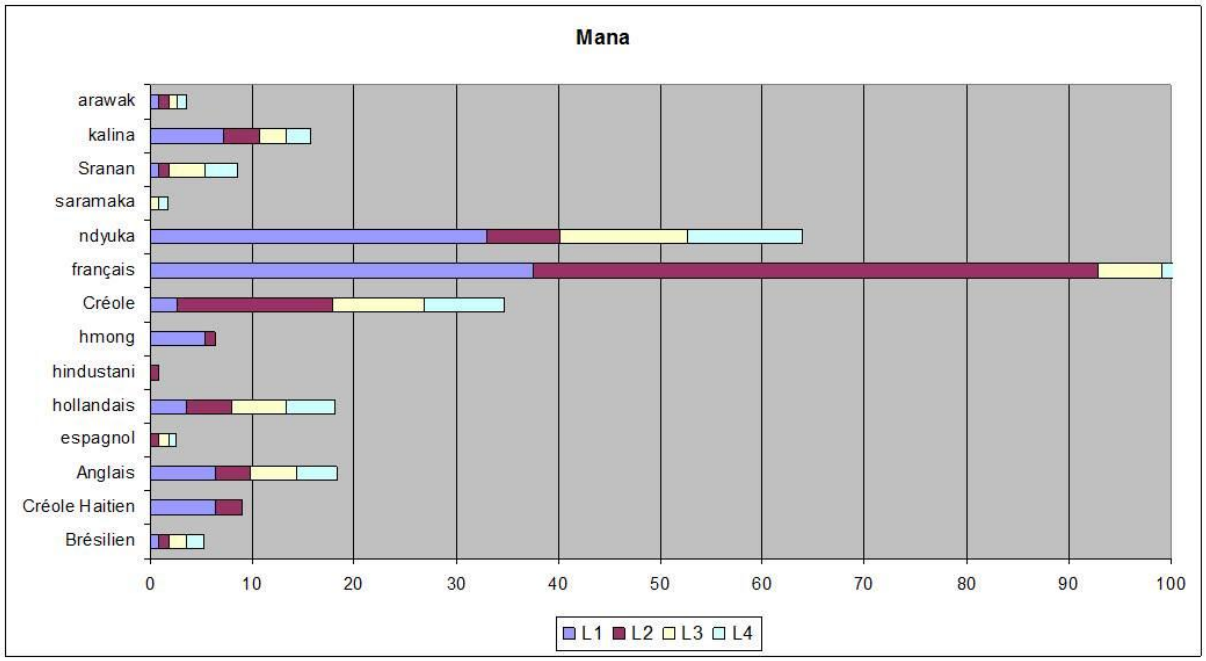
> il n'y a pas là superposition ou juxtaposition de compétences toujours distinctes, mais bien existence d'une compétence plurielle, complexe, voire composite et hétérogène, qui inclut des compétences singulières, voire partielles, mais qui est une en tant que répertoire disponible pour l'acteur social concerné

L'aspect dynamique de cette compétence plurilingue et pluriculturelle est visible dès que l'on se penche sur les pratiques langagières – ou sur les biographies des locuteurs – et il ne faut pas chercher de dynamique dans ces résultats quantitatifs. Je suis bien consciente que les étiquettes L1… réifient une réalité dynamique et que par ailleurs les catégories L2/L3 regroupent à la fois la langue de l'école et d'autres langues moins parlées en famille. Il s'agit donc de catégories hétérogènes. Toutefois, en séparant langues de première socialisation (notées L1 ici) et autres langues déclarées dans le répertoire, on voit apparaître le rôle que ces différentes langues peuvent jouer. Les langues occupent en effet des places et fonctions variées dans les répertoires comme en témoigne le tableau ci-dessous (enquête dans les écoles d'Apatou) : on voit que le français n'est déclaré comme langue parlée avant la scolarisation que par 2% des enfants et que le sranan tongo par exemple, qui n'est pas déclaré comme langue de première socialisation apparaît plus tard dans les répertoires des enfants (il est en fait acquis lors d'interaction avec leurs copains dans la rue, ou lors des voyages réguliers que les familles font au Surinam voisin). Ces deux langues – tout comme le ndyuka – jouent un rôle véhiculaire.

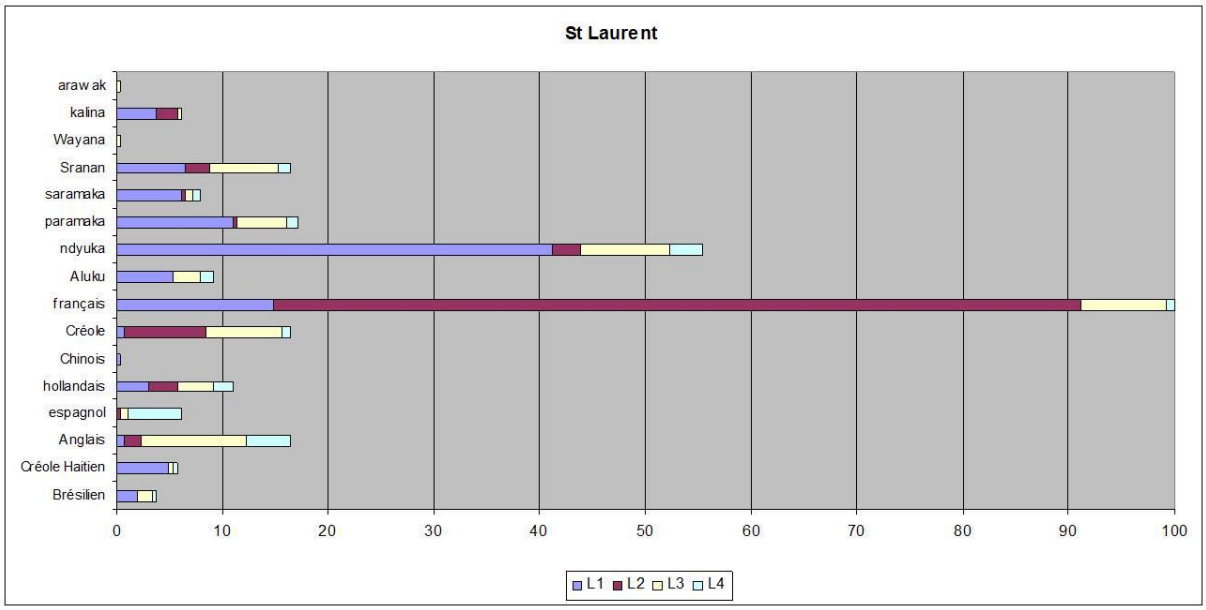
Langue	Déclarée comme L1	Déclarée dans le répertoire
aluku	10%	15%
français	2%	100%
ndyuka	65%	75%
pamaka	18%	17%
saamaka	4%	14%
sranan tongo	0%	16%
wayana	1%	1%

11 : Langue déclarée comme L1 *vs.* langue dans le répertoire, Apatou (Léglise 2007a)

Au fil du temps, j'ai utilisé différentes formes de visualisation et de représentation des résultats. Si mes premiers schémas (comme le schéma 9 ci-dessus), qui séparaient nettement L1/L2/L3 m'apparaissent à présent un peu naïfs, ils avaient toutefois la qualité d'illustrer le poids des langues dans les répertoires. D'autres permettent, par comparaison, de montrer la diversité des répertoires des publics scolarisés, c'est le cas notamment des schémas ci-dessous, qui comparent les répertoires déclarés des élèves dans les villes de Mana et St Laurent, distantes d'une trentaine de kilomètres.



12 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques – Mana

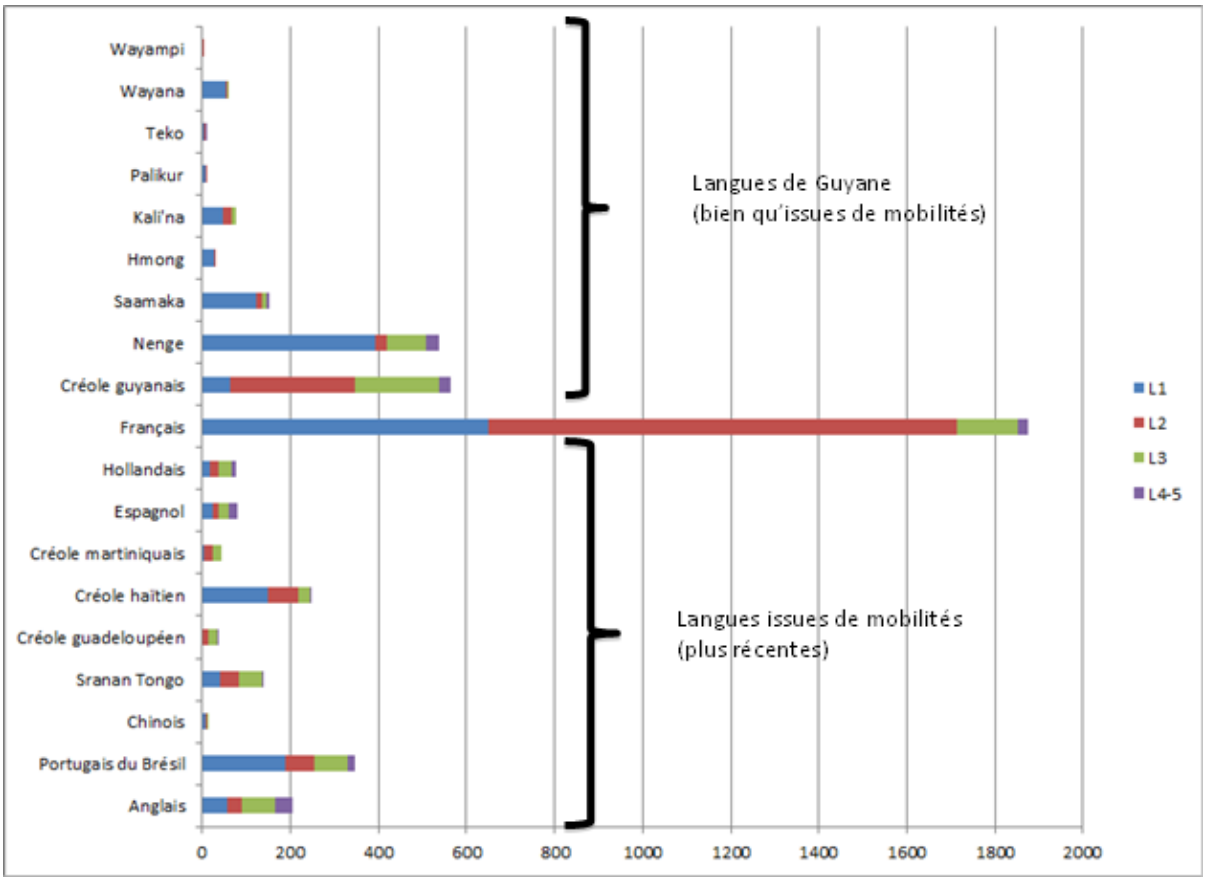


13 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques – St Laurent du Maroni

On voit notamment à Mana la présence bien plus importante du créole guyanais (déclaré par 35% des élèves, à la différence de St Laurent, 15%) qui s'accompagne de la tendance bien plus forte à déclarer le français comme langue première (les chiffres sont dans les mêmes proportions), chiffres dont j'ai proposé une interprétation en terme d'attachement à la Guyane et à la France et de distanciation par rapport aux migrants surinamais (Léglise 2005; Anouilh 1994). On note aussi l'importante véhicularité du ndyuka, à Mana, langue autant déclarée comme langue première que comme langue acquise ensuite, alors qu'à St Laurent, la présence de plusieurs langues proches (sranan tongo, pamaka, ndyuka et aluku qui totalisent près de 70% de la population scolarisée – auxquelles on peut ajouter le saamaka) induit d'autres équilibres, elle s'accompagne de l'apprentissage des variétés parlées par les copains (qui justifie la déclaration des langues apparaissant en L3/L4) mais également de l'emploi du sranan tongo comme véhiculaire (*cf.* notre travail sur le taki-taki présenté en détail au chapitre 4).

Cette enquête –avec ses catégories imparfaites – permet de donner à voir une image globale des langues parlées en Guyane par la population scolarisée même si l'analyse, plus fine, des résultats reste à faire et nécessite une connaissance du terrain et d'autres méthodes comme nous le verrons ci-après. Le schéma ci-dessous par exemple dégage des équilibres (entre langues ayant des statuts de reconnaissance différents par l'État, entre langues plus ou moins déclarées comme langue de première scolarisation, entre langues plus ou moins présentes dans les répertoires).

Comparer le poids des langues de première socialisation dans les répertoires et le poids des langues (déclarées) acquises ou apprises plus tard permet également de justifier l'importance de ne pas se focaliser uniquement sur les locuteurs « natifs » des langues. Dans de nombreux cas, les langues sont parlées par ce que des linguistes de terrain disqualifieraient pour leurs enquêtes ou jugeraient « non natifs » (*cf.* discussion sur le takitaki au chapitre 4).



14 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques de 2000 élèves guyanais

2.3 Pratique et usage des langues en Guyane

2.3.1 Méthodes

En parallèle du recueil de pratiques déclarées, j'ai mis en place dès mes premiers séjours sur le terrain un autre dispositif de recueil et d'observation pour avoir accès aux *pratiques réelles* de la population guyanaise. J'utilise ces termes en écho à la différence entre ce qui est déclaré par les acteurs sociaux, qui correspond généralement aux normes prescrites, et ce qui est réellement réalisé ou proféré et qui renvoie à l'activité réelle et observable des acteurs sociaux. Cette différence est largement utilisée dans différentes disciplines liées à l'analyse de l'activité de travail (Léglise & Soulard 1997)[38].

[38] L'utilisation de cette opposition « pratiques déclarées *vs.* pratiques réelles », provenant de l'analyse de l'activité que j'avais pratiquée durant mon doctorat, a été pour moi la façon de résoudre la contradiction entre ma propre pratique antérieure de recherche (pratiques langagières) et la demande (déclaration, questionnaire). Considérer que les pratiques déclarées renvoient aux normes (prescrites, intériorisées et donc agissantes) me semble éviter en partie « le problème non moins délicat soulevé par l'écart existant entre les pratiques linguistiques réelles des locuteurs et la perception qu'ils ont de ces pratiques » (Martin 1980, 143). D'autres chercheurs utilisent les termes de « pratiques déclarées » et « pratiques observées » (de Heredia-Deprez 1989).

Pour ces observations et enregistrements audio, je me suis intéressée à un certain nombre de domaines – au sens de Fishman (1964) – tels que l'école (interactions dans la salle de classe et dans la cour de récréation), la famille (interactions entre frères et sœurs ou avec différents membres de la famille), les situations d'échanges (marché, mairie, Poste) et diverses situations de travail (hôpital, rizières, chantiers du bâtiment). Il ne s'agissait pas de réaliser une enquête systématique mais de réaliser des observations complémentaires *in situ* et d'enregistrer des interactions situées – sortes « de prélèvement d'échantillons » permettant, certes, de comparer les pratiques réelles aux pratiques déclarées mais surtout, d'avoir accès à la diversité des pratiques et de pouvoir la décrire.

Les observations que j'ai menées les premières années ont suivi la méthode classique de l'observation participante (Labov 1972; Spradley 1980) et des enregistrements ont été réalisés à chaque fois que les conditions le permettaient. Dans un grand nombre de cas (échanges entre collégiens, dans la cour de récréation, dans le cadre de la famille etc.), les enregistrements ont été réalisés par l'un des participants à l'échange et sans la présence du chercheur, afin de ne pas perturber les cadres de la conversation (Mondada 2002). Au total, plusieurs dizaines d'heures d'échanges plurilingues ont été recueillies. Les données issues de ces interactions spontanées ont été analysées avec les outils de la sociolinguistique interactionnelle en contexte multilingue (Gumperz 1989; Juillard 1995; Deprez 1999) en portant une attention particulière aux catégorisations à l'œuvre dans les pratiques langagières.

Enfin, des entretiens libres – la plupart du temps en français, parfois dans d'autres langues que nous pratiquions en commun[39] – avec un certain nombre d'acteurs ont été enregistrés : histoires de vie (Linde 1993; Schüpbach 2008), conversations ayant trait à la pratique des langues, à l'expérience professionnelle, etc., autant de « données psycho-socio-biographiques » (Deprez 1996). Ces entretiens m'ont permis de mieux appréhender la complexité des situations, en me laissant guider par les pistes que les personnes interrogées mentionnaient. Par ailleurs, ils m'ont permis de constituer un gros corpus de données langagières – et en particulier de discours épilinguistiques (Canut 2000), discours sur les langues et les pratiques langagières – sur lesquelles j'ai pu mener une analyse de discours.

Mentionnons que la situation de communication que suppose la réalisation d'un entretien – interaction en face à face, moment de rupture avec les activités quotidiennes, qui nécessite des moments de questions de la part du chercheur et de réponses aux questions – exige un format de communication assez particulier, culturellement marqué, et pouvant se révéler contraire aux habitudes conversationnelles de certaines parties de la population guyanaise. Dans ces cas, pour disposer malgré tout de discours épilinguistiques – hors situations d'entretien – nous avons argumenté pour le recours à des méthodes inspirées de l'anthropologie linguistique : discussions informelle dans d'autres langues que le français, lors de la réalisation commune d'activités quotidiennes (cuisine, culture, etc.) (Léglise & Migge 2005a).

[39] En anglais, en allemand, en espagnol, puis progressivement et au fur et à mesure de ma pratique de la Guyane et des langues qui y sont parlées, une alternance de français et de créole, d'anglais, de sranan tongo et de nenge, de portugais et d'espagnol, de néerlandais et d'allemand.

2.3.2 Résultats

Toutes ces données ont permis une exploration de la réalité des usages des langues et de leurs représentations, et des mécanismes en jeu dans ce type de situations. Elles ont permis également :

– de commencer à émettre des hypothèses, à partir des attitudes relevées et des pratiques observées, sur les minorations et processus de minorisation / déminorisation à l'œuvre (*cf.* Léglise & Alby (2006) sur ces processus concernant la langue kali'na par exemple),

– d'affiner la connaissance des variétés linguistiques en présence. Ce point est notamment développé longuement dans le chapitre 3 à propos de variations en français parlé en Guyane ; il est également développé dans le chapitre 4 pour ce qui concerne les variations dans les créoles à base anglaise et a fait l'objet d'un certain nombre de publications sur le taki-taki (Léglise & Migge 2007b; Migge & Léglise 2011; 2013),

– de prendre conscience de l'étendue des mélanges de langues. Par exemple, dans le petit extrait ci-dessous, enregistré dans une famille traditionnelle parlant pamaka, on constate des alternances de langue de natures diverses (insertion en conservant l'ordre des mots de la langue matrice « maman chambre », emprunts isolés au lexique scolaire « bonhomme, plus », *codeswitching* lors d'une reformulation « ce que je… »). Il permet en outre de mesurer le degré de pénétration du français dans la famille, notamment auprès de M, une adulte, qui contrairement à ce qu'on aurait pu croire et bien qu'elle ne parle pas le français, le comprend (elle propose ici la traduction de « bonhomme » en « pikin man »).

(2) J : Ken san i e suku e fuufeli a ini maman chambre anda ?
« Ken qu'est ce que tu cherches ? tu es en train de déranger la chambre de maman »
M : A ná faansi i mu taki a djuka
« tu ne dois pas parler français mais ndyuka »
M : Ken san i meki a sikoo tide ?
« Ken qu'est ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ? »
K : ce que je faire à l'école ? […] tide mi meki bonhomme a sikoo anga plus
« aujourd'hui j'ai dessiné des bonhommes et j'ai aussi fait des additions »
M : pikin man i mu taki
« petits hommes tu dois dire »

– de commencer à documenter les interactions en situation de travail, notamment dans l'Ouest les domaines de la construction, du bâtiment ou de la riziculture, où j'ai pu mettre en évidence une structuration caractéristique des lieux et des activités en fonction de réseaux liés aux origines géographiques et aux appartenances « communautaires » affichées menant à l'émergence de variétés interlectales (Léglise 2005) d'après le concept proposé par Prudent (1981),

– de commencer à documenter la gestion et les choix de langues dans les interactions de service. L'usage des langues au travail est un indicateur important de leur vitalité (Saillard 1998) et, j'ajouterai, un bon indicateur de leur véhicularité en tout cas localement. Les situations de service sont typiquement des lieux qui mettent en contact une grande diversité d'acteurs sociaux aux répertoires linguistiques a priori diversifiés. J'ai pu montrer que dans un ensemble de situations de communication exolingue, une politique linguistique explicite est parfois promue par les instances locales (Léglise 2005) avec la formation et la mise à disposition d'agents plurilingues, alors que dans d'autres (la plupart des cas), comme à l'hôpital, la nécessité urgente de communiquer pour agir ou

pour comprendre, mène le personnel soignant à effectuer des choix dans l'urgence et apporte son lot de problèmes importants de compréhension (Léglise 2007a).

2.3.3 Discussion

Si une approche par « communauté linguistique », telle qu'elle a généralement cours en Guyane ou dans les discours à propos de la Guyane, peut donner l'image d'une coexistence de monolinguismes sur l'espace guyanais, mes travaux, comme ceux de mes collègues auprès des jeunes kali'na et businenge (Alby & Migge 2007), illustrent largement que ces contacts sont indéniables tant à l'échelle de la société tout entière qu'à l'échelle du locuteur.

Les premiers résultats de ce travail montrent que la gestion du plurilinguisme en Guyane est quotidienne tant au niveau individuel que global mais qu'elle prend différentes formes à l'intérieur d'un même espace : plurilinguisme « généralisé » pour certaines parties de la population, bilinguisme relativement « cloisonné » pour d'autres (de Heredia-Deprez 1989), existence de parlers bi/plurilingues pour d'autres encore. Ces premiers résultats encouragent à poursuivre le traitement des corpus avec un traitement linguistique des interactions si l'on veut observer finement les pratiques des locuteurs et leurs éventuelles conséquences sur les langues en contact. En effet, à l'échelle de générations, les pratiques langagières semblent différenciées et des changements semblent effectivement en cours dans les divers lieux enquêtés. Nous le verrons plus précisément dans les chapitres suivants qui reviennent successivement sur différents corpus ici présentés.

Je voudrais revenir ici sur l'adéquation des méthodes utilisées au terrain guyanais, ce terrain à la fois de l'ordre du « lointain », du « différent » et à la fois de l'ordre du « même ». J'ai suivi les méthodes de « recueil de données » aussi bien sur pratiques déclarées qu'enregistrements de pratiques réelles et de catégorisations sur les pratiques (déclarations de pratiques, enregistrements de pratiques, enregistrements de récits de vie). Suivre ces méthodes, rigoureusement au début de mes séjours sur le terrain, m'a permis de me familiariser avec ce terrain, d'apprivoiser « l'étrangeté » tout en donnant une justification à ma présence. Au début, l'école constituait un univers rassurant où ma place était facile à trouver, le marché, un univers anonyme. Le collège – dont il sera surtout question au chapitre 3 – fut une porte d'entrée vers certaines familles. J'étais alors bien trop prudente et respectueuse pour considérer la Guyane comme « mon » terrain.

J'ai eu la chance peu à peu de pouvoir faire de belles rencontres, et faire de beaux voyages – lointains et intérieurs – parfois dans des conditions matérielles plus difficiles que d'autres. Au fil des années, avec le développement de liens d'amitié, je suis passée d'une observation participante à une participation plus observante (Soulé 2007), amenant une connaissance moins conscientisée, plus intuitive, des normes et des relations sociales. Au début, une intuition reposant sur la prudence guidait mes pas. À présent, c'est une intuition qui repose sur l'expérience.

Je suis encore loin d'avoir une bonne connaissance des rapports de forces entre pratiques langagières en Guyane, je commence à pouvoir les identifier. En revanche, je peux tenir un discours sur les pratiques quotidiennes dans un certain nombre de situations et sur les équilibres macro-sociolinguistiques au niveau du territoire. Cette articulation entre le local et le global, qui m'est nécessaire, me semble fondamentale pour comprendre ce qui est en jeu. Néanmoins, c'est ma

proximité avec le terrain, et près de quinze ans à côtoyer des Guyanais plus ou moins accessibles, qui m'ont ouvert les yeux et appris à regarder ce que je voyais.

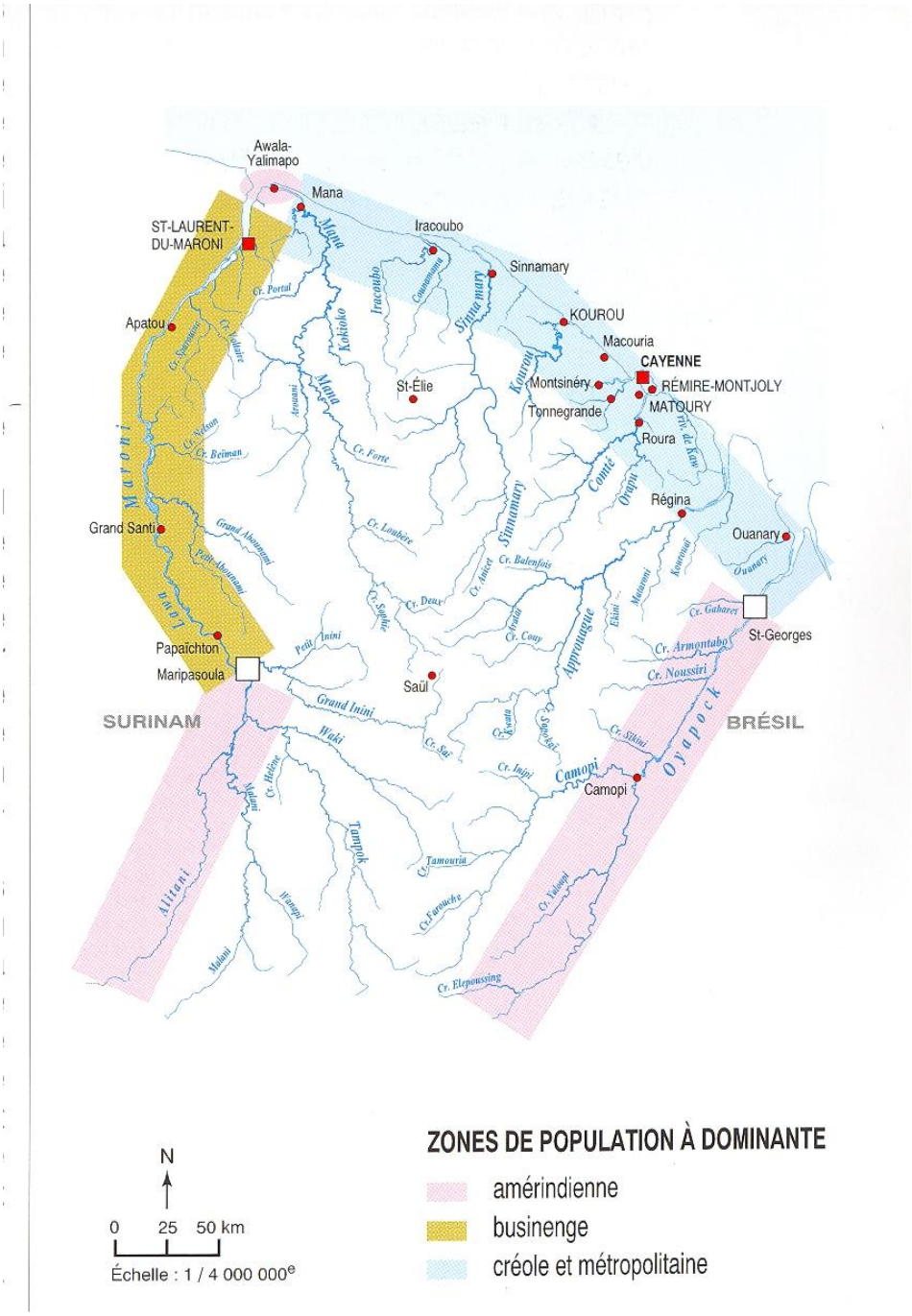
2.4 Implications

J'ai mentionné, en 1.3, ma conception d'un travail de terrain impliqué. Je voudrais à présent développer quatre domaines dans lesquels il me semble avoir eu une implication particulière par rapport au terrain guyanais : premièrement, une implication dans la mise en dialogue interdisciplinaire de nos observations et résultats de recherche et le souci que j'ai eu de diffuser ces derniers auprès d'un large public ; deuxièmement, la diffusion de connaissances issues de mes travaux et en particulier la diffusion de ma propre perception d'une Guyane multilingue et plurilingue ; troisièmement, la discussion de politiques linguistiques appliquées à ce territoire et mon implication dans différentes instances de discussion ; quatrièmement, une implication auprès des acteurs mêmes de l'éducation et à destination de la formation de formateurs.

2.4.1 Dialogue interdisciplinaire

Si les travaux de recherche prenant la Guyane comme terrain d'observation étaient nombreux lorsque j'ai commencé à m'y pencher, les conditions de leur dialogue semblaient faire défaut au sein de la communauté scientifique intervenant en Guyane. La Guyane connaît en effet deux grandes traditions de travaux en sciences humaines. D'une part, des approches anthropologiques ou socio-anthropologiques qui étudient des sociétés plus ou moins « traditionnelles » – depuis les travaux fondateurs (Hurault 1972; P. Grenand & Grenand 1972; Jolivet 1982) aux travaux actuels (Collomb 1997; Chapuis 1998) – de manière quasiment isolées les unes des autres. D'autre part, des approches linguistiques ou ethnolinguistiques consacrées à l'étude de langues peu décrites. Une entrée par les *peuples* ou les *communautés* d'un côté, une entrée par les *langues* – au sens de langues maternelles, de ces peuples – de l'autre, sans tradition de dialogue.

De plus – et peut-être en est-ce l'une des causes – la Guyane semble imposer au chercheur comme aux différents acteurs engagés sur le terrain, une approche au mieux anthropologique, au pire ethniciste, des relations sociales. Le discours commun guyanais découpe de fait la population présente sur le département en différents groupes aux définitions et frontières éminemment complexes – et mouvantes – mais qui s'imposent à tous comme une évidence. Amérindiens, Créoles, Métropolitains, Businenge, Haïtiens, Brésiliens, Antillais, Chinois etc. constituent, dans l'imaginaire collectif, autant de « communautés » ou de « groupes ethniques » distincts. Ces catégories sont particulièrement utilisées pour appréhender la société guyanaise, y compris dans les travaux en sciences humaines et sociales (Lézy 2000; Mam Lam Fouck 2002; Piantoni 2009). La carte 15 ci-dessous – en insistant sur trois types de « populations » constitutives de la Guyane illustre une telle juxtaposition. Cette grille de lecture, que j'ai à plusieurs reprises critiquée (Léglise 2007b), n'a pas été celle que j'ai adoptée dans mes propres travaux puisque mon entrée n'était pas communautaire mais *linguistique* – au sens où je m'intéresse aux langues parlées, que ces dernières soient parlées par des locuteurs « natifs » ou non. Elle était par ailleurs et plus précisément *langagière*, au sens où la pratique de ces langues, par des acteurs sociaux, est au centre de mes préoccupations socio-historiques.



15 : « zones de population » selon « trois dominantes » (Barret 2001)

Il m'a donc paru important de réunir les conditions d'une confrontation possible entre disciplines et j'ai, pour cela, organisé différents événements – de la présentation croisée de travaux lors de séminaires et workshop à un travail réellement en commun dans le cadre d'un projet de recherche ANR. J'ai ainsi organisé un premier séminaire réunissant des spécialistes du terrain guyanais (linguistes, sociologues, anthropologues, psychologues, didacticiens) en 2004 puis préparé l'édition d'un ouvrage collectif *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane. Regards croisés*, paru en 2007, qui regroupe 22 contributions, chacune éclairant les questions posées par l'ouvrage de son

point de vue disciplinaire. De premières communications ont été réalisées à plusieurs voix (notamment avec une anthropologue et un géographe (Léglise *et al.* 2007)) et j'ai œuvré pour la mise en place d'un projet ANR (2008-2011) regroupant linguistes, socio-anthropologues, géographes et politistes (*Dynamiques des circulations migratoires et des mobilités sur le plateau des Guyanes* – ANR *Les Suds aujourd'hui*). Ce projet nous a permis d'une part d'inclure la problématique migratoire guyanaise dans son environnement amazonien immédiat et d'autre part d'étendre mes propres terrains au Surinam et au Brésil, faisant ainsi naître de nouvelles collaborations et coopérations scientifiques, en gardant le souci de participer à des actions de diffusion des connaissances[40].

2.4.2 Une autre vision du multilinguisme guyanais

Faisant mienne la devise « produire des connaissances pour les mettre à disposition des acteurs sociaux », j'ai progressivement donné à voir ma propre perception d'une Guyane multilingue. J'ai ainsi réalisé puis diffusé le tableau 16 ci-après qui opère deux déplacements par rapport aux publications antérieures (Launey 1999; Queixalós 2000; Goury 2002) : il ne se focalise pas sur les « langues de Guyane » (une dizaine) mais embrasse la quarantaine de langues parlées en Guyane et en isole une vingtaine parlées par au moins 1% de la population ; il ne se focalise pas sur les « locuteurs natifs » mais donne des informations sur la pratique des langues (que ce soit comme langues maternelles ou comme véhiculaires).

J'ai par ailleurs critiqué à plusieurs reprises les représentations cartographiques de la diversité linguistique en Guyane. Des représentations aréales, telles que la carte 7 (page 34), bien que fort utiles, induisent une représentation statique des groupes humains et ne reflètent pas la complexité des situations sociolinguistiques locales (Léglise 2007d). Je n'ai eu de cesse de dissocier « langue traditionnellement parlée sur un territoire » et « langues effectivement pratiquées » ; identité revendiquée, identité montrée, et langues effectivement pratiquées. J'ai à de multiples reprises montré que même les villages dits (ou perçus comme) mono-ethniques étaient multilingues. Ces prises de position ont eu pour effet de modifier les cartes produites notamment par notre laboratoire. Sur la carte 17 ci-dessous par exemple, non seulement les villes mais tous les villages apparaissent comme multilingues.

[40] Via ma participation au conseil scientifique du Musée des Cultures Guyanaises, par exemple, sur les thèmes du multilinguisme ou des migrations.

Tableau 2
Principales langues parlées en Guyane (cf. I. Léglise pp. 35 et 40)

Type de langues	Nom de la (variété de) langue	Caractéristiques
Langues amérindiennes	arawak ou lokono émérillon ou teko kali'na palikur wayana wayampi	Langues autochtones appartenant à trois familles linguistiques (caribe, tupi-guarani et arawak). Listées dans le rapport Cerquiglini, elles sont parlées dans leur ensemble par moins de 5 % de la population[1]. Les deux premières, en raison de leur faible nombre de locuteurs ou de rupture de transmission vers les jeunes générations, peuvent être considérées comme « en danger »[2].
Langues créoles à base lexicale française	créole guyanais	Résultant de l'esclavage et de la colonisation française en Guyane. Mentionnée dans le rapport Cerquiglini, langue maternelle d'environ un tiers de la population, elle est véhiculaire dans certaines régions – en particulier sur le littoral.
	créole haïtien	Parlée par une population d'origine haïtienne représentant, selon les sources, entre 10 et 20 % de la population guyanaise.
	créole martiniquais, créole guadeloupéen	Langues parlées par des Français venant des Antilles, estimés à 5 % de la population guyanaise.
	créole de Sainte-Lucie	Langue issue de l'immigration en provenance de Sainte-Lucie aux siècles derniers, parlée actuellement par moins de 1 % de la population.
Langues créoles à base lexicale anglaise	aluku ndyuka pamaka	Variétés de langues[3] (Easter Maroon Creoles) parlées par des Noirs Marrons ayant fui les plantations surinamiennes au XVIIIe siècle, mentionnées dans le rapport Cerquiglini. Langues premières de Marrons faisant historiquement partie de la Guyane ou de migrants récemment arrivés du Surinam, elles sont parlées par plus d'un tiers de la population guyanaise. Elles jouent également un rôle véhiculaire dans l'Ouest guyanais.
	sranan tongo	Langue véhiculaire du Surinam voisin, elle est la langue maternelle d'une très faible partie de la population guyanaise, notamment dans l'Ouest, où elle joue cependant un rôle véhiculaire.
Langue créole à base anglaise (partiellement relexifiée en portugais)	saamaka	Parlée par des Noirs Marrons originaires du Surinam mais installés en Guyane depuis plus ou moins longtemps, mentionnée dans le rapport Cerquiglini. Les estimations chiffrées sont les plus fluctuantes à son égard. Selon PRICE et PRICE (2002), les Saramaka constitueraient le groupe de Marrons le plus important de Guyane (10 000 personnes), toutefois nos enquêtes montrent des taux de déclaration du saamaka souvent inférieurs aux autres créoles à base anglaise.
Variétés de langues européennes	français	Langue officielle, langue de l'école, langue maternelle des 10 % de la population venant de métropole ainsi que de certaines parties bilingues de la population (en particulier à Cayenne) et partiellement véhiculaire en Guyane.
	portugais du Brésil	Langue parlée par une immigration brésilienne estimée entre 5 et 10 % de la population guyanaise, jouant un rôle véhiculaire dans l'Est, le long du fleuve Oyapock.
	anglais du Guyana	Variété parlée par une immigration venant du Guyana voisin, estimée à 2 % de la population.
	néerlandais	Langue parlée par une partie de l'immigration surinamienne ayant été préalablement scolarisée dans cette langue.
	espagnol	Langue parlée par une infime partie de la population originaire de Saint-Domingue et de pays d'Amérique latine (Colombie, Pérou, notamment).
Langues asiatiques	hmong	Langue parlée par une population originaire du Laos, arrivée en Guyane dans les années 1970, représentant 1 % de la population, regroupée essentiellement dans deux villages, mentionnée dans le rapport Cerquiglini.
	chinois (hakka, cantonais)	Variétés de langue parlées par une immigration d'origine chinoise datant du début du siècle.

© I. Léglise 2007

16 : Tableau des principales langues parlées en Guyane (Léglise 2007b)



17 : Carte des langues de Guyane (Renault-Lescure & Goury 2009, 10)

2.4.3 Politiques linguistiques : une perspective critique

Être confrontée quotidiennement sur le terrain à la non francophonie d'une partie importante de la population et à l'impression que l'État ne la prend pas en compte dans un certain nombre de domaines (tels que l'école, la santé ou encore la justice) ne peut manquer d'interroger sur l'égalité des citoyens devant la loi. Être confrontée régulièrement à des pratiques – parfois d'une violence symbolique effroyable qui peut aussi se doubler d'une violence physique non moins saisissante – et avoir l'impression qu'elles sont justement permises par la politique linguistique de l'État, ne peut manquer d'alerter la linguiste impliquée que je suis, autant que tous les collègues partageant ce même terrain et qui, dans le domaine de l'école, l'ont dénoncée depuis longtemps (F. Grenand & Lescure 1990; Launey 1999). Aussi, lorsqu'on m'a proposé de participer à des comités consultatifs, des conseils scientifiques, des débats, des États Généraux du Multilinguisme, malgré mon pessimisme sur les volontés politiques réelles ou les possibilités réelles de changement, malgré le temps « perdu » pour la recherche, j'ai saisi ces occasions.

Il ne s'agit pour moi ni de parler à la place des Guyanais ni de souscrire à un modèle idéal, symétrique, illusoire et angélique des relations sociales et des interactions. Les interactions se caractérisent par une inégalité des positions, dans la communication exolingue comme dans la communication ordinaire (Vasseur 2000). Loin d'une « vision enchantée ou romantique de la diversité linguistique », j'adopte une position critique afin de « parvenir à une vision nécessairement plus contrastée, fondamentalement moins idéaliste mais probablement plus à même de poursuivre la réflexion sur les articulations complexes entre langues, pouvoir et inégalités sociales » (Canut & Duchêne 2011, 12).

Dans les situations de multilinguisme sociétal, les États sont confrontés à des choix : reconnaissance ou négation de la diversité linguistique à l'intérieur de leurs frontières, attribution d'un statut officiel ou non aux langues minoritaires, politique éducative favorisant une seule langue nationale ou un bilinguisme voire un multilinguisme avec les autres langues parlées sur le territoire etc. On sait que la France a eu beaucoup de mal à reconnaître la diversité linguistique sur son propre territoire – qui plus est à accorder des droits spécifiques à ces concitoyens[41]. Je ne vais aborder ici que quelques questions de politique linguistique éducative – relevées à mon contact du terrain scolaire guyanais – même si la politique linguistique de l'État est à interroger de manière plus large, comme j'ai commencé à le faire dans le domaine des interactions de service et de la santé (Léglise 2007a; 2011).

Les langues constituent des enjeux de pouvoir ; une façon de l'exercer est d'utiliser – par exemple pour enseigner – une langue qui exclut l'autre : « l'essentiel est qu'elle soit intimidante ; qu'elle exclue l'autre, lui fasse peur, l'empêche de manifester sa volonté ou d'exercer son sens critique. En bref qu'elle le soumette et fasse de lui un 'patient' » (Klinkenberg 2001, 29). Aussi, y a-t-il un véritable enjeu démocratique à reconnaître les langues de tous et en enseigner le plus grand nombre pour « distribuer le pouvoir des langues » (Candelier 2003, 24) : « Donner le pouvoir de la langue – des langues – au plus grand nombre, c'est lutter contre la marginalisaton, la fracture sociale, à la fois au niveau de la prise de parole, […], mais aussi à l'évidence au niveau de l'information, de la culture, ainsi qu'au niveau économique, par le biais de l'emploi. ».

[41] Je renvoie ici aux nombreux débats sur la reconnaissance constitutionnelle de la diversité linguistique en France et à la (non) ratification de la charte des langues régionales ou minoritaires (http://conventions.coe.int/treaty/fr/Treaties/Html/148.htm, dernier accès 15.04.2013).

Dans le domaine de la politique linguistique éducative, la France a eu du mal à envisager un enseignement de langues autres que le français qui ne soit pas de l'ordre du saupoudrage[42] (Puren 2004; Migge & Léglise 2013, 28–34). L'analyse du développement des politiques linguistiques éducatives de l'État français appliquées au territoire de la Guyane montre que l'Éducation nationale a appliqué, successivement ces dernières années, un traitement monolingue puis bilingue (Puren 2007) au travers du dispositif Médiateurs Culturels Bilingues (Goury *et al.* 2000; 2005) devenus Intervenants en Langue Maternelle (ILM), comme du dispositif Langues et Cultures Régionales promouvant l'enseignement du créole 3 heures par semaine (Migge & Léglise 2010). Depuis 2010, deux dispositifs bilingues différents co-existent en Guyane : le dispositif des ILM et le dispositif des classes bilingues français-créole guyanais à parité horaire.

Nous avons montré que le programme ILM s'inscrit dans un enseignement « dyadique d'un bilinguisme strict » (Coste 1991, 176) ayant pour objectif la mise en place de compétences en L1 et en L2 séparément (Alby & Léglise 2005; 2007) et non une réelle compétence plurilingue. Il se focalise sur des situations scolaires considérées comme monolingues, alors qu'elles sont, au plus « monoethniques » mais toujours multi- voire plurilingues. Afin de mieux tenir compte du contexte multilingue guyanais que mes travaux permettaient de dessiner, et en particulier des spécificités du public scolaire, nous avons au fil du temps avancé un certain nombre de propositions en termes de politique linguistique éducative. Nous avons ainsi milité (Léglise & Puren 2005; Alby & Léglise 2005; 2007) pour la prise en compte par l'école du plurilinguisme des élèves, de leurs langues maternelles mais également des autres langues de leur répertoire linguistique, pour l'enseignement des langues véhiculaires des pays voisins, pour l'enseignement des langues de migrants et pour la mise en place d'une véritable didactique du plurilinguisme inspirée de l'expérience de pratiques de classes en situation plurilingue (Moore 1996; Gajo & Mondada 2000; Creese & Martin 2003; García *et al.* 2006; García 2009a).

Nous avons montré que les politiques linguistiques éducatives ont eu pour conséquence l'« oubli » d'une partie non négligeable des élèves en âge d'être scolarisés, locuteurs de langues dites « de l'immigration ». À la fois les discours dominants en Guyane et un certain nombre de choix de politique linguistique éducative produisent des hiérarchies entre les langues des élèves et donc de l'inégalité entre ces derniers – laissant pour compte à certains endroits 1/3, à d'autres endroits une majorité d'élèves allophones face au français, langue de scolarisation de l'école en Guyane (Alby & Léglise 2011a). Ce constat rejoint celui réalisé par C. Hélot (2003, 13) qui met en évidence le paradoxe entre une « pression sociale pour que l'école fasse [des enfants] de futurs citoyens multilingues » tandis que cette dernière ne sait « que faire des enfants multilingues présents dans [les] classes. […] comme si le bilinguisme des minorités représentait une sorte de transgression du monolinguisme symbolique de l'intégration à la française. »

[42] Je renvoie ici aux 1 à 3 heures hebdomadaires proposées dans le cadre des LCR (langues et cultures régionales, *cf.* bulletin officiel 2007 : http://www.education.gouv.fr/bo/2007/hs9/default.htm pour l'enseignement au primaire) ou des ELCO (Enseignement de Langue et Culture d'Origine règlementé depuis la note de service du 13 avril 1983 ; *cf.* pour une présentation officielle : http://eduscol.education.fr/cid52131/enseignements-langue-culture-origine-elco.htm, dernier accès 15.04.2013), et enfin à l'enseignement ELVE (enseignement des langues vivantes étrangères) (http://www.education.gouv.fr/bo/2006/23/MENE0601048C.htm, bulletin officiel de l'éducation nationale du 8 juin 2006)

Parce que les élèves parlent des langues non reconnues par l'État ou parce qu'ils ne sont pas locuteurs « natifs » des langues traitées par les dispositifs en vigueur, ils en sont exclus. Or nous savons maintenant que 3/4 du public scolaire guyanais est constitué d'élèves allophones lorsqu'ils arrivent à l'école, qu'ils sont très rapidement plurilingues et qu'ils sont scolarisés dans des classes très majoritairement multilingues. Si l'allophonie de certains a été prise en compte par les dispositifs ILM – et de manière très timide – aucun dispositif n'a réellement été pensé à ce jour pour le multilinguisme des classes et le plurilinguisme des élèves, éléments que je vais à présent aborder.

2.4.4 Implications didactiques

Pour qui s'intéresse aux conséquences sociales des contacts de langues, l'éducation est un domaine de choix : il constitue non seulement un lieu d'observation privilégié des politiques linguistiques en œuvre mais également un lieu d'intervention immédiate (au travers de la formation de formateurs), et un lieu d'expérimentation d'outils innovants (au travers de collaborations avec les enseignants) dans le cadre toutefois de l'Éducation nationale qui, dans le contexte de l'outremer français, est une institution particulièrement résistante. Étant entrée sur le terrain guyanais via les écoles, et étant déjà sensibilisée à l'enseignement en milieu plurilingue et pluriculturel par mes propres formations et pratiques pédagogiques antérieures[43], j'ai été particulièrement touchée par ce contexte et par la détresse mais aussi par l'inventivité des enseignants que je rencontrais. Il n'était pour ma part pas question d'envisager l'école comme un terrain sans concevoir de retour à mes propres travaux. Aussi, j'ai développé un constant dialogue avec de nombreux interlocuteurs[44] sur le terrain et de longues collaborations avec l'IUFM de Cayenne – dans le cadre de l'ERTé, puis en marge du programme ANR ECOLPOM[45], avec l'UAG lors de la mise en place de formations de Master, et dans le cadre des programmes Contacts de langues que j'ai dirigés au CELIA.

Dans le domaine de la formation des enseignants, pour un territoire aussi multilingue que la Guyane, il va de soi que les enseignants doivent être préparés à gérer toutes les langues de la classe – même si cela n'était pas jusqu'à dernièrement une évidence – et je partage la vision de mes collègues (Alby & Launey 2007) lorsqu'ils proposent, d'une part, que la formation des enseignants en Guyane se construise sur la notion même de plurilinguisme et que, d'autre part, l'école elle-même, « reconnaisse la pluralité des langues, des pratiques, des compétences et des vécus langagiers [de ses] acteurs. » (Gajo & Mondada 2000, 215). Un certain nombre de travaux montrent cette nécessité mais, comme le notent Hélot et O Laoire (2011, xi–xii)

> the reality for many multilingual learners is that their languages are all too often silenced, unheard in the classroom or worse still envisaged as impeding the development of the language of schooling and of learning in general.

[43] Notamment via ma formation et l'enseignement que j'ai dispensé sur le Français Langue Etrangère, ainsi que ma propre pratique pédagogique durant plusieurs années.

[44] Je pense en particulier à Patricia Tabournel-Prost (CASNAV – ex CEFISEM) et à de nombreux enseignants.

[45] Le projet ECOLPOM (Ecole Plurilingue Outre-Mer), financé par l'ANR (2009-2012) visait à réaliser des évaluations psycholinguistique et sociolinguistique des dispositifs d'enseignement bilingues en contextes plurilingues ultra-marins. Pour une présentation générale du programme, *cf.* (Nocus *et al.* 2011). L'objet du volet de l'évaluation sociolinguistique en Guyane (sous la responsabilité de S. Alby) était d'établir un état des lieux a) des dispositifs d'enseignement bilingue existant sur ce territoire, b) des pratiques et des répertoires linguistiques des élèves en bénéficiant ainsi que c) des pratiques et des représentations des enseignants directement ou indirectement liés aux dispositifs.

En ce qui concerne la prise en compte du multilinguisme et du plurilinguisme des élèves par les enseignants, je me suis penchée sur les discours de ces derniers et sur leurs pratiques que j'ai pu relever au cours de mes propres séjours sur le terrain ou que des collègues ont relevés. Plusieurs collaborations ont eu lieu sur ce thème, avec Laurent Puren, qui s'intéressait aux politiques linguistiques éducatives en Guyane (Puren 2007) et Sophie Alby depuis qu'elle intervient – en tant que maître de conférences à l'UAG – dans la formation des futurs enseignants à l'IUFM de la Guyane. Un premier travail sur les discours d'enseignants qui disaient pratiquer la langue de leurs élèves sur le Maroni (Léglise & Puren 2005), nous avait permis d'isoler trois postures principales *« réticence », « pragmatisme »* et *« militantisme »* — comme un continuum allant dans le sens croissant de la prise en compte de l'altérité linguistique ; réticence (avec une utilisation liée à des fonctions répressives), pragmatisme (avec un usage prudent et limité, conforme au principe « une personne, une langue » prôné par les autorités éducatives, selon lequel les médiateurs[46] doivent rester la référence à la langue maternelle, et l'enseignant à la langue d'apprentissage), militantisme (pour des enseignants n'hésitant pas à se mettre en porte-à-faux avec leur hiérarchie en outrepassant les deux règles qui semblaient alors régir l'utilisation des langues premières dans les écoles guyanaises : 1) une personne, une langue, 2) usage des langues premières cantonné à l'oral.

Dans des travaux récents (Alby & Léglise 2011b; 2013), nous avons comparé les pratiques en œuvre dans les deux types de dispositifs bilingues existants en Guyane et analysé des outils pédagogiques, des séances d'enseignement ainsi que les discours des enseignants vis-à-vis de l'introduction des langues parlées par leurs élèves dans la classe. En effet, un des points de blocage essentiels des dispositifs bilingues en situation de multilinguisme – impliquant en particulier des élèves locuteurs de langues minoritaires ou de variétés de langues non prestigieuses – concerne les représentations négatives des enseignants vis-à-vis des langues des élèves et leur rapport à la langue à enseigner, ce qui est particulièrement le cas pour des langues créoles (Winford 1976; Siegel 2002; 2006; Migge *et al.* 2010).

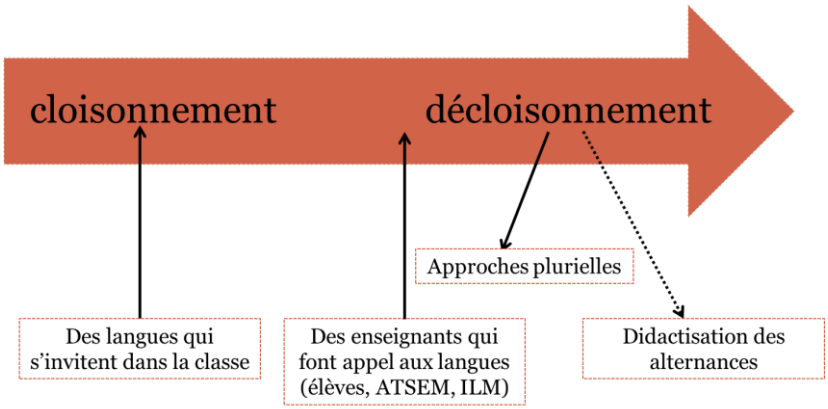
Dans un article sur les pratiques langagières à l'hôpital en Guyane, j'avais proposé d'étendre le concept initial d'environnement graphique[47] (Calvet 1994), à des institutions particulières telles que l'hôpital (Léglise 2007a). J'entends par environnement graphique le recours à un document écrit visible de tous, qu'il s'agisse d'un écrit officiel ou individuel – qui donne à voir une certaine image du plurilinguisme des institutions et permet de voir en œuvre à la fois la politique linguistique des institutions concernées et la gestion du plurilinguisme par les individus au sein de ces institutions., Nous nous sommes depuis penchées sur les affichages en salles de classe (Alby & Léglise 2011b; 2013) qui procèdent de l'environnement graphique des écoles. Ce sont de bons indicateurs de la séparation des langues. Les emplois du temps dans les classes bilingues français-créole, par exemple, utilisent des couleurs pour la démarcation des langues, chaque couleur correspondant à un temps de scolarisation. Il ressort de nos observations que les rapports entre les langues continuent d'être perçus sous l'angle du cloisonnement : « chaque langue occupe une aire spécifique et bien distincte des autres, […] le plurilinguisme semble construit par juxtaposition plutôt que par complémentarité » (Castellotti & Moore 2002, 14). On est là dans une logique de la séparation comme forme de pédagogie bilingue (Creese & Blackledge 2010). Nous avons mis en évidence le fait que même s'il y a

[46] Désormais Intervenants en Langue Maternelle

[47] Que l'on peut rapprocher du concept de *linguistic landscape* qui s'est désormais développé dans la littérature anglophone (Shohamy *et al.* 2010; Hélot *et al.* 2012).

eu des avancées dans le domaine de la prise en compte des langues premières des élèves dans le contexte guyanais, l'idéologie monolingue continue de perdurer dans l'organisation même de ces dispositifs ainsi que dans les pratiques et représentations des enseignants.

Pourtant, de nombreux enseignants, pratiquant quotidiennement en tant qu'acteurs du changement ce que Hélot et O Laoire (2011) nomment la *pédagogie du possible,* décloisonnent les langues dans leurs pratiques soit parce qu'ils sont conscients – dans de rares cas – que cela peut constituer un atout pour les apprentissages, soit parce que la situation semble l'imposer. Nous montrons un certain nombre de pratiques de classe où les langues s'invitent sous la forme d'alternances codiques afin de mettre en évidence la manière dont les enseignants réagissent à l'apparition des langues des élèves lors des échanges en classe, dont ils gèrent la co-présence des langues et dont ils s'appuient parfois sur elles pour construire les apprentissages. Le schéma ci-dessous illustre les différents cas que nous discutons.



18 : Schéma - Vers un décloisonnement des langues dans la classe (Alby & Léglise 2011b)

Dans une logique du cloisonnement des langues, le fait que des langues s'invitent dans la classe – au travers de l'environnement graphique des élèves ou au travers des interactions (entre élèves ou entre enseignant et élèves) constitue sans aucun doute un pas vers le décloisonnement des langues. Un pas de plus est clairement franchi lorsque les enseignants font appel aux langues parlées dans la classe par le biais de sollicitations. On peut y voir la pratique d'un bilinguisme (ou d'un plurilinguisme) que certains auteurs nomment « flexible » et qui relève d'une pédagogie « flexible » de passage fluide d'une langue à l'autre ou *translanguaging* (García 2009b; Creese & Blackledge 2010). Le recours par exemple aux approches didactiques plurielles (Candelier 2008; Alby *et al.* 2010) relève d'une conscientisation du décloisonnement. Quant à la didactisation des alternances, projet actuellement développé par S. Alby en collaboration avec l'IUFM de Guadeloupe (Alby *et al.* 2011), elle constitue à n'en pas douter un pas supplémentaire vers le décloisonnement des langues, mais elle n'en est qu'à ses débuts.

2.5 Conclusion

Je ne suis pas sûre que mes collègues linguistes, lorsqu'ils avaient formulé une demande de « diagnostic sociolinguistique » vers la fin des années 1990, aient envisagé tous ces développements. Ce tour d'horizon montre comment je me suis emparée de la question de l'emploi des langues en

Guyane et comment j'envisage ses multiples facettes et implications. J'ai longtemps résisté à m'exprimer sur la situation guyanaise dans son ensemble, n'ayant accès qu'à des micro-situations locales très diversifiées. La connaissance du terrain guyanais à présent me permet de le faire plus librement, même si j'insiste toujours sur les spécificités de chaque lieu et situation. Il ne me semble toutefois pas être arrivée au bout du chemin, bien au contraire. Il y a encore beaucoup à faire dans le domaine de l'étude du multilinguisme sociétal et du plurilinguisme des acteurs sociaux. Le travail que j'ai entamé sur l'utilisation des langues à l'hôpital ou dans les relations de service nécessite par exemple d'être poursuivi, en particulier en employant les méthodes d'analyse et outils que nous avons construits, au sein du projet ANR CLAPOTY, pour travailler sur des interactions plurilingues (*cf.* chapitre 5).

Mon travail en Guyane mérite par ailleurs d'être poursuivi dans le cadre de deux ouvertures :

- l'inscription géographique de la Guyane dans l'espace amazonien constitué par le plateau des Guyanes invite à se pencher sur ses plus proches voisins, le Brésil et le Surinam, qui partagent un certain nombre de caractéristiques communes en terme de peuplement, de langues parlées, et de mobilité de population mais présentent des constructions nationales différentes. J'ai entamé ces dernières années un travail de terrain sur ces deux territoires et des comparaisons commencent à être envisageables (Léglise & Migge 2010; Léglise & Gorovitz 2011) de part et d'autre des frontières étatiques,
- l'inscription de la Guyane dans l'univers de l'outremer français invite par ailleurs à se pencher sur le même type de problèmes dans d'autres contextes comparables. Les conséquences de la (mauvaise) gestion du plurilinguisme, dans un certain nombre de territoires français particulièrement multilingues comme la Guyane et Mayotte, et d'autres territoires comme la Polynésie française, Wallis et Futuna et la Nouvelle Calédonie, sont dramatiques, tant pour l'accès aux soins médicaux que pour l'accès à l'éducation d'une part non négligeable de la population. De telles comparaisons commencent à se profiler (Vernaudon & Fillol 2009; Léglise 2011; Vernaudon *et al.* à paraître) et méritent d'être développées dans les prochaines années.

3 Variations du français en contact en Guyane

Ce chapitre et le suivant traitent de la variation linguistique en situation de contact de langues. L'intérêt pour la variation linguistique – qui a débuté dès ma formation en sciences du langage et mes premiers travaux de description du français parlé (*cf.* Préambule et Léglise (1997b; 2000c)) – ne m'a pas quittée. Il témoigne de ma curiosité à décrire une langue en mouvement, lors de paroles réellement proférées et donc, pour reprendre de vieux débats, pour la performance et la compétence de communication (Hymes 1966; 1972) plutôt que pour la compétence (Chomsky 1965).

Ce n'est pas tant l'étude de cette variation et l'explication des variantes qui m'intéresse que la possibilité même de variation : la variabilité en fait. Des travaux variationnistes, je retiens surtout que cette variabilité n'est pas due au hasard, il existe une certaine hétérogénéité ordonnée (Weinreich *et al.* 1968, 100), la variation est structurée. Mais je n'opère pas de corrélation entre structure sociale et structure linguistique. Toutefois, alors que je m'étais d'abord intéressée aux formes en variation en français (Léglise 2000c), mon travail en Guyane m'a fait me pencher sur les variations en situation de contact de langues, terrain qui pose des questions méthodologiques particulières.

Comme je l'ai montré dans le chapitre 2, la Guyane présente une situation actuelle de contacts de langues riche, avec la particularité que ces langues sont typologiquement très diverses. Si une approche par « communauté linguistique » pouvait donner l'image d'une coexistence de monolinguismes sur l'espace guyanais, mon travail a montré que ces contacts sont indéniables à l'échelle de la société tout entière mais également à l'échelle des locuteurs plurilingues et de leurs répertoires linguistiques. Or, au milieu des années 2000, on commençait à peine à mesurer les effets linguistiques de ces contacts. Historiquement, on sait que la situation de contact de langues a produit un certain nombre d'effets socialement et linguistiquement mesurables comme la naissance de langues créoles ou la disparition de nombreuses langues amérindiennes. Mais les effets actuels des contacts de langues sur les pratiques – et sur les langues elles-mêmes – restaient à décrire.

Les premières descriptions générales sur la phonologie et la morphosyntaxe de deux langues amérindiennes en présence ont permis alors la réalisation de travaux sur l'emprunt dans les langues amérindiennes (Rose & Renault-Lescure 2008) et des études sur le parler bilingue kali'na-français de jeunes amérindiens (Alby 2001; 2005). Les descriptions des langues créoles à base anglaise ont pour leur part permis la poursuite de travaux sur la genèse de certains phénomènes (comme la genèse du système de TMA dans les créoles à base anglaise par exemple (Winford & Migge 2007; Migge 2006). En revanche, en dehors de mémoires de recherche sur les particularités lexicales d'un français régional parlé à Cayenne (Loe-Mie 2000; Sonny 2001), aucune étude n'avait été réalisée sur les variétés de français parlées en Guyane, en particulier sur des aspects syntaxiques.

Conformément au projet de recherche déposé lors de ma candidature au CNRS en 2005, j'ai concentré mes efforts descriptifs sur deux études de cas, les variations du français parlé en Guyane que je présente dans ce chapitre et les contacts entre variétés de langues créoles à base anglaise que je présenterai dans le chapitre 4. Le français et les créoles à base anglaise présentent des situations très différentes l'une de l'autre – typologiquement et socialement parlant – mais ces langues sont confrontées au même phénomène : un apprentissage massif par des locuteurs non natifs de plus en plus nombreux qui induit un certain nombre de réorganisations en particulier morphosyntaxiques.

3.1 Variation en français, variétés de français

A la différence des autres langues en présence en Guyane, dont la description phonologique ou syntaxique est récente, on a la chance de disposer, pour le français, de nombreuses études – s'appliquant au standard comme à diverses variétés (sociales ou géographiques) – tant pour le français métropolitain – depuis les premiers travaux (Frei 1993 [1929]) à un certain nombre de recherches contemporaines présentées notamment par F. Gadet (1997a; 1997b; 2003) – que pour le français parlé dans des zones dites périphériques[48] (Robillard & Beniamino 1993; Valdman 1979). Certes, beaucoup de travaux – en particulier pour le français « hors de France » (métropolitaine, devrait-on ajouter) – se sont focalisés sur des aspects lexicaux ou phonologiques, mais on dispose également d'études syntaxiques.

Si un certain nombre de travaux réalisés dans d'autres pays ont adopté une perspective variationniste – par exemple au Canada ou en Angleterre (G. Sankoff & Thibault 1977; P. Thibault 2001; Coveney 1996) – rares sont ceux qui adoptent ce cadre en France. En revanche, étant donné le nombre d'études déjà réalisées sur la variation en français, il est à présent possible d'approcher la variabilité syntaxique de certains domaines en français (comme le système verbal ou le système pronominal) avec une perspective panlectale (Chaudenson *et al.* 1993). Cette approche a pour but la comparaison de la diversité des usages et propose de rendre compte de variations dites intrasystémiques – si les variations correspondent à des tendances évolutives de la langue – et de variations intersystémiques – si les variations observées sont dues au contact de langues. Toutefois, tout le travail restait à faire pour la zone géographique concernée.

En Guyane, il n'existait aucune étude montrant des variations, particularités syntaxiques ou faisant état d'une variété de français parlé locale, alors que le discours commun, là comme dans d'autres zones créolophones, a tendance à assimiler les variations que d'aucuns remarquent et épinglent à des « créolismes » – *cf*. les nombreuses discussions sur ce thème, par exemple sur les forums sur internet dont l'extrait ci-dessous me semble représentatif :

> Aux Antilles françaises, où je vis (survis, sévis?), on a tendance à entendre quotidiennement, surtout dans la bouche des anciens, pas mal de variations autour de la langue française, parfois charmantes ("petit garçon, prends ton courage, tiens bon, la vie est raide, il faut pas mollir!") et parfois moins, comme ces mélanges fréquents autour du genre des noms, ("une malheur", "un vrai méchanceté", ces deux-là je les ai entendus aujourd'hui même) ;
> Un grammairien métropolitain rangerait probablement tout ça sous la bannière des néologismes, barbarismes, et sûrement de tas d'autres trucs en -isme) ; ici, traditionnellement, on les décrit volontiers comme des "créolismes", parce qu'on y perçoit l'influence plus ou moins directe du créole. Ainsi, un exemple parmi tant d'autres, on risque d'entendre plus souvent mon voisin Ti Paul ("petit Paul", 74 ans et un bon mètre quatre vingts) dire "je vais auprès de Manu", plutôt que "je vais chez Manu" quand il a décidé de venir se faire offrir un petit punch sur ma terrasse. Ne trouvez-vous pas amusant que la langue populaire fasse appel à un vocabulaire somme toute plus recherché que l'original ? (je pense bien sûr à "auprès de", qui me paraît plus littéraire que le banal "chez"...) http://fr.lettres.langue.francaise.narkive.com/LrGUNozp/coucou-2-le-retour (2006-09-10 04:57:38 UTC)

[48] *Cf.* P. Thibault (1979) pour le français parlé au Québec, Manessy & Wald (1984) pour le français en Afrique Noire, Béniak & Mougeon (1989; 1991) pour le français en Ontario.

On a là un bel exemple d'attitudes possibles devant des formes en variation : ces dernières sont tantôt traitées de « charmantes », tantôt de « mélanges » ; elles sont liées à l'identification d'une « langue populaire » vécue comme une déviance de « l'original », enfin, elles sont liées directement à l'influence du créole avec l'étiquette de « créolisme ».

Certains travaux toutefois évoquent l'existence de variétés régionales de français comme à la Réunion depuis longtemps (Carayol & Chaudenson 1978; Chaudenson 1993) ou aux Antilles plus récemment, par exemple en Guadeloupe où Ludwig *et al.* (2006) insistent sur l'existence et la continuité d'un français régional depuis l'arrivée de ce dernier sur ce territoire.

> Une analyse différentielle du créole et du français oral guadeloupéen permet de démontrer qu'il y a – depuis le départ – une tradition du français, à côté du créole. Cela signifie que les expressions du français régional n'ont pas exclusivement été léguées au créole pour être 'réimportées' ensuite au français guadeloupéen dans la situation de contact que nous venons de décrire, mais qu'il y a une continuité du français oral en Guadeloupe (comme l'adverbe 'présentement' le démontre, puisque cet adverbe fait défaut en créole). Des comparaisons entre le français antillais et d'autres variétés du français américain peuvent s'avérer pertinentes dans cette perspective. (Ludwig *et al.* 2006, 171).

A. Thibault, (2012, 12) propose une explication au peu de travaux de description d'une « variété endogène de français » dans les zones créolophones que sont les Antilles et la Guyane :

> Il y a peut-être aussi une autre raison qui explique que l'étude des particularités du français pratiqué dans les Antilles n'ait guère retenu l'attention des linguistes : c'est un objet qui dérange. L'insécurité linguistique qui règne en maître dans toute la francophonie (v. Francard 1993 pour un aperçu de la question) n'épargne pas les Antilles ; les locuteurs préfèrent peut-être vivre dans l'illusion rassurante qu'ils évoluent avec aisance entre deux langues clairement distinctes, le créole et le français livresque – une conception qui ne laisse aucune place à une variété endogène de français, laquelle est tout à la fois stigmatisée par certains défenseurs du créole (qui voient en elle un concurrent dangereux pour l'avenir de leur vernaculaire) et ceux du « bon français » pour qui tout écart ne peut être envisagé que comme une faute – les deux attitudes pouvant d'ailleurs bien sûr se rencontrer chez un même locuteur.

Plus loin, il explique l'absence de travaux sur le « français de Guyane » par un manque de documentation à la fois historique et actuel, sur le français et sur le créole (A. Thibault 2012, 22) :

> Le grand absent dans ce portrait est le français de Guyane. À vrai dire, aucune raison de nature théorique ne s'oppose à sa prise en compte, bien au contraire. La Guyane fait partie de l'histoire des possessions françaises dans l'aire caraïbe, et tant le créole que le français qui s'y pratiquent ont des choses à nous apprendre sur l'histoire linguistique de la région. Le seul problème, mais il est de taille, est simplement de nature pratique : on dispose de très peu de sources écrites qui soient représentatives du français de Guyane (Léon-Gontran Damas étant peut-être le seul auteur guyanais ayant atteint une certaine notoriété) ; même son créole est beaucoup moins bien documenté que celui des autres aires créolophones de la région (il n'est d'ailleurs pas inclus dans l'atlas cité ci-dessus). On ne peut donc qu'appeler de nos vœux des publications sur les pratiques langagières des Guyanais qui, jusqu'à maintenant, n'ont pas reçu toute l'attention qu'elles méritent.

Je discuterai en 3.5 la notion de « variété endogène ». Comme nous le verrons, je préfère pour ma part parler de variations et de « français parlé en Guyane » plutôt que de « français de Guyane » d'abord parce que « variété » me semble renvoyer à un état statique et « variations » à des

processus en cours, enfin parce que cela me semble une attitude prudente tant que la preuve d'une variété stabilisée et spécifique n'a pu être apportée.

3.2 Méthodologie

3.2.1 Recueil de données et corpus

Dans le cadre de mon projet sur les variétés de français parlées en Guyane, j'ai souhaité recueillir un large corpus d'enregistrements réalisés dans différentes situations de communication et en des points différents du territoire guyanais. Or ceci n'est pas sans poser de questions d'ordre méthodologique.

La linguistique de terrain descriptive, en se focalisant sur une langue à décrire, adopte un point de vue « monolingue » et fait comme si les locuteurs (idéalement bilingues pour pouvoir communiquer avec le linguiste dans une langue commune) étaient capables de bien séparer les langues et de ne pas les mélanger. Le linguiste peut pour cela s'aider de situations relativement artificielles, comme les procédures d'élicitation ou la description d'images (Sakel & Everett 2012) pour recueillir plus facilement des données concernant uniquement la langue à décrire. Le linguiste cherche par ailleurs à identifier des locuteurs, qui, bien que bilingues, sont particulièrement compétents dans leur langue maternelle, afin de ne pas laisser interférer l'une des langues parlées sur l'autre. Les données ainsi recueillies permettent de décrire les règles qui régissent la variété parlée par les informateurs ou la variété de leur répertoire linguistique.

Le souci, pour qui s'intéresse à la variation, est qu'on a ainsi accès aux normes intériorisées par les locuteurs, aux formes correctes attendues, mais pas à l'ensemble des formes possibles – attestables et attestées dans des pratiques langagières situées – aux formes en variation dont certaines sont potentiellement socialement marquées ou « classantes ». S'intéresser non pas seulement aux formes standard et normées mais aux différentes formes possibles et en variation nécessite donc de recueillir du matériau « spontané », en bref, des pratiques langagières socialement situées. Or, dans des espaces multilingues comme le terrain guyanais, il y a fort à parier que si plusieurs locuteurs plurilingues se rencontrent, ils vont utiliser plusieurs langues. L'objectif étant de décrire le français parlé en Guyane – indépendamment des effets actuels du contact de langues – le « corpus idéal » devrait donc consister à enregistrer les interactions spontanées de locuteurs francophones monolingues. Or, comme le chapitre 2 le montre, il est probable qu'en dehors de quelques métropolitains de passage en Guyane on aura bien du mal à rencontrer des Guyanais monolingues (avec le seul français pour tout bagage linguistique).

J'aurais alors pu adopter la méthode des « entretiens sociolinguistiques » de la linguistique variationniste (Labov 1972) et décider d'enregistrer des entretiens, en français, entre des Guyanais et moi en faisant le pari que, parce que le français était notre langue commune de communication, j'obtiendrais dans ces enregistrements peu de productions plurilingues. Or, la situation d'entretien, qui a beaucoup été discutée dans ce cadre, induit la formalité du discours produit (Trudgill 1972) et des phénomènes de surveillance, d'autocorrection, et l'emploi majoritaire des formes correctes attendues. Les entretiens de groupe ou l'implication active du chercheur dans la communauté considérée sont des moyens de réduire le niveau de formalité (Milroy 1980) et j'ai pu, partiellement recourir à ce type d'enregistrements.

Je me suis donc attelée à la tâche de réaliser un large corpus d'enregistrements réalisés dans différentes situations de communication et en des points différents du territoire guyanais qui comprennent une large partie de français mais également d'autres langues. Ce corpus n'est pas fermé ; il est encore en constitution et en constant accroissement. Il comprend les enregistrements que j'ai réalisés au fil des années (*cf.* 2.3), des enregistrements spécifiques réalisés auprès d'adolescents dans différentes villes, ainsi que des extraits issus de travaux universitaires (Abdou el Aniou 2008; Nelson 2008). L'analyse de ce corpus global n'en est encore qu'à ses débuts (je renvoie au chapitre 5 pour l'annotation et l'exploitation de ce corpus dans le cadre de la méthodologie mise en place lors du projet ANR CLAPOTY).

J'ai pour le moment travaillé sur un sous-corpus [ADO-CAY] d'une dizaine d'heures d'enregistrements que j'ai réalisés auprès d'adolescents de collège à Cayenne, locuteurs depuis leur enfance de français, de créole guyanais et, pour certains, de créole haïtien. Bien que le français soit au contact de nombreuses langues en Guyane, ces données-ci sont un lieu d'observation privilégié pour l'étude de la variation du français parlé en relation avec celle des contacts entre français et créoles à base française. Par ailleurs, 50% de la population en Guyane ayant moins de 20 ans, et la scolarisation massive étant récente, je fais l'hypothèse que l'étude de leurs pratiques et de leurs variations, en français, peut nous donner des indications sur d'éventuelles évolutions locales de cette langue, évolutions à venir ou en devenir. Ce sous-corpus comprend des échanges entre pairs dans la cour de récréation, des interactions en situation de classe, et des débats collectifs plus informels en présence du chercheur. Ces différentes situations illustrent différents niveaux de formalité.

3.2.2 Identification des formes en variation

S'interroger sur les possibles spécificités syntaxiques de pratiques langagières enregistrées en Guyane, c'est postuler l'existence, ne serait-ce qu'à titre méthodologique, d'un français de référence auquel on peut comparer les formes présentes dans les pratiques langagières recueillies. La question du référent de comparaison n'est pas sans poser de nombreux problèmes (Francard 2000). J'ai adopté comme référent un « français parlé spontané ». Les structures habituelles ou ordinaires de ce référent me semblent consultables ou appréhendables au travers des descriptions existantes d'un oral « de tout venant » (Blanche-Benveniste 1990; Gadet 1997b) et de l'ensemble des corpus d'oral spontané déjà analysés. La pratique régulière des corpus me semble en effet aiguiser le regard du linguiste sur les spécificités potentielles du corpus étudié.

S'il s'agit ici d'une nécessité méthodologique – car il faut bien comparer avec quelque chose pour pouvoir dire qu'il y a « variation » ou « variété d'usages » – je ne me place pas pour autant dans un modèle centre-périphérie où les pratiques « normées » seraient les pratiques ordinaires métropolitaines et les pratiques montrant des variations celles d'un ailleurs incertain. J'estime au contraire que la variété des usages s'observe partout et a priori à tous les niveaux où la variation est habituellement appréhendée (situationnels, sociaux, géographiques etc. (Oesterreicher 1988; Gadet 1998)) et il s'agit de pouvoir en rendre compte, en Guyane comme ailleurs.

C'est donc en terme de hiatus ou d'écart (aux descriptions habituelles et à l'ensemble des corpus déjà analysés) que j'ai traité mon corpus afin d'y repérer a) des faits de variation, b) habituels ou inhabituels dans d'autres corpus de français parlé, c) éventuellement des traits caractéristiques.

a) Il s'agit d'abord d'identifier des phénomènes de variation. Cette identification passe par le repérage de formes « intéressantes », au sens où C. Blanche-Benveniste évoque des faits « étonnants », qui mettent la puce à l'oreille du linguiste par rapport à ses précédentes observations et sa connaissance de la langue. J'ai progressivement nommé ces formes des « phénomènes remarquables » (*cf.* chapitre 5 sur ce point).

b) Je m'attache ensuite à la récurrence de ces phénomènes dans le corpus, qu'il s'agisse de l'impression de récurrence du phénomène ou de sa fréquence observée ou comptabilisée (je renvoie ici à la discussion sur la fréquence, pages 22-23). Je pars en général d'une impression de récurrence, que je conforte par le recours à des comptages lorsque cela est possible (voire à des fréquences relatives en utilisant des méthodes de lexicométrie) et/ou par la comparaison à d'autres corpus. (*cf.* 1.4).

c) La dernière étape consisterait à définir certains traits de variation comme « typiques » du corpus (ou de la variété) étudié(e) en s'appuyant sur de gros corpus, sur des méthodes quantitatives et sur des enquêtes épilinguistiques auprès de la population pour connaître d'éventuelles normes endogènes et les représentations de ces normes.

Une fois les étapes a) et b) réalisées (observation de la récurrence de certaines formes), je procède à la description de ces formes puis à l'étude voire l'explication de l'apparition de ces phénomènes particuliers.

3.3 Résultats

J'ai identifié dans le corpus [ADO-CAY] des phénomènes touchant les domaines verbal et pronominal. La description de ces phénomènes a bénéficié d'échanges au sein du programme « Contacts de langues : pratiques langagières, variations et changements linguistiques » que j'ai dirigé au CELIA depuis 2005 ; les analyses ont été présentées lors de conférences sur la variation en situation de contact (Léglise 2007e; 2010) puis publiées quelques années plus tard (Léglise 2012; 2013a). Ces travaux ont par ailleurs bénéficié de discussions au sein du programme « Facteurs internes et externes du changement linguistique : langues en contact » de la Fédération Typologie et Universaux, animé par C. Chamoreau et L. Goury, ce qui a permis une première comparaison entre phénomènes observables en Guyane et à la Réunion pour le système pronominal (Ledegen & Léglise 2007).

3.3.1 Morphologie verbale au présent

En français parlé, pour un certain nombre de verbes usuels, la différence entre la 3^{e} personne singulier (désormais 3SG) et la 3^{e} personne pluriel (désormais 3PL) se marque, au présent de l'indicatif, par la présence ou l'absence d'une consonne, comme dans *ils battent* [ibat] ou [ilbat] *vs. il bat* [iba] ou [ilba] : la troisième personne du pluriel a une forme longue, terminée par une consonne, alors que les trois personnes du singulier ont un radical court, amputé de la consonne finale (Blanche-Benveniste 1997, 143–145). Cette observation vaut pour la quasi-totalité des verbes dont l'infinitif se termine par *–re*, *–oir* et *–ir*. Or, dans le corpus [ADO-CAY], pour des verbes comme *dire, entendre, comprendre, vouloir,* verbes très courants, à radicaux ou thèmes multiples et comportant habituellement des formes longues pour 1PL, 2PL et 3PL, on note l'absence fréquente de la consonne

finale pour 3PL. Cette absence de réalisation[49], pour 3PL, de la consonne finale correspond à l'utilisation de la forme de radical courte à la place de la forme longue habituelle (par exemple, pour le verbe *dire* : on observe [di] pour [diz], pour le verbe *entendre* [ãtã] pour [ãtãd]). Les formes courtes réalisées correspondent aux formes des personnes 1SG, 2SG et 3SG, ce qui a pour conséquence de réduire le paradigme des radicaux multiples (qui passent ainsi, par exemple pour le verbe *boire*, de 3 à 2 radicaux)[50]. Les marques flexionnelles ou désinences pour leur part sont inchangées.

Toute transcription est un choix interprétatif important et oriente la lecture, et même « tout choix de transcription est une théorie » (Blanche-Benveniste 1993, 8). Pour ce qui concerne le français parlé, je m'appuie sur les propositions du GARS, c'est-à-dire une représentation orthographique de l'oral fondée sur l'orthographe standard (Blanche-Benveniste & Jeanjean 1986) et sur une attitude optimiste qui fait « le pari que le locuteur dont [on] transcrit les propos utilise une grammaire cohérente, dont les unités peuvent être représentées par des morphèmes dans une écriture standard » (Blanche-Benveniste 1993, 15). Pour les cas limites, la seule solution est d'adopter une transcription phonétique, et c'est ce que je propose ci-dessous localement dans la première ligne de transcription.

La transcription en (1) montre la réalisation phonique produite ; sa reformulation en (1c) laisse voir celle qui serait attendue. En raison de la proximité de la forme réalisée en (1) avec celle de 3e personne singulier, j'ai proposé dans la transcription (1a), à titre d'hypothèse, de rapprocher les formes effectivement réalisées des formes 3SG – soit *dit*. La ligne (1b) donne à voir la part réalisée *di* de la forme attendue *disent* et ce qui n'est pas réalisé est noté entre parenthèses : *di(sent)*.

(1) Les profs les [di] de se taire

a. les profs les dit de se taire

b. les profs les di(sent) de se taire

c. les profs leur disent de se taire

Dans un premier article (Léglise 2012), j'ai refusé de choisir entre les deux interprétations (1a) et (1b) lors de la transcription et j'ai donc adopté une transcription double (1d) :

(1) d. les profs les dit/di(sent) de se taire

L'extrait suivant est présenté selon le même modèle. Les liaisons avec le pronom sujet sont notées lorsqu'elles sont réalisées par le signe ‿ comme en (2a, b et c) :

(2) et heu ces mots-là on peut pas les dire surtout à la maison parce que nos parents ils n'aiment pas ça / pour eux les autres langues qu' [ilzãtã] c'est vulgaire

[49] Absence de réalisation non systématique – phénomène de variation, qui montre la variabilité.

[50] Pour les verbes comme *boire*, on compte habituellement trois radicaux au présent : [bwa] pour 1SG, 2SG et 3SG, [byv] pour 1PL et 2PL, [bwav] pour 3PL. En supprimant la consonne finale à la 3e personne du pluriel, on ne compte plus que deux radicaux : [bwa] pour 1SG, 2SG, 3SG et 3PL et [byv] pour 1PL et 2PL.

a. pour eux les autres langues qu'ils‿entend c'est vulgaire

b. pour eux les autres langues qu'ils‿enten(dent) c'est vulgaire

c. pour eux les autres langues qu'ils‿entendent c'est vulgaire

Après avoir identifié l'équivalence de formes entre 3SG et 3PL, j'ai montré qu'il ne s'agissait pas d'une perte de la distinction singulier / pluriel mais que les locuteurs avaient tendance à régulariser la morphologie verbale au présent (Léglise 2012).

L'hypothèse d'une perte de distinction singulier / pluriel, pour la troisième personne, peut être supportée par plusieurs arguments. Le premier argument concerne l'équivalence de forme, à l'oral, entre pronom singulier et pronom pluriel à la troisième personne : [i][51] ou [il] et [ɛ] ou [ɛl]. Le second argument concerne la réalisation spécifique de certaines formes verbales propres à la 3e personne au singulier, comme *va* pour le verbe *aller*. Certains exemples montrent que la forme de 3e personne singulier intervient comme reprise de la 3e personne pluriel. Dans l'extrait (3) ci-dessous, la dernière occurrence du verbe *aller* renvoie à un collectif *les jeunes de la France* repris dans les répliques précédentes par *ils vont / ils vont pas* puis, à la dernière ligne, par une forme qui semble au singulier *[i] va pas comprendre*[52].

(3) A – moi je pense que si on va en France et qu'on parle avec les jeunes de la France [i] vont pas comprendre quoi / ils ne vont pas comprendre
B – ben si vous leur parlez tranquillement ça va mais si vous commencez à dire des trucs comme *to djol*[53] / c'est sûr là ils vont pas comprendre quoi bon / mais heu eux aussi ils disent les mêmes choses en disant « ta mère » je sais pas quoi / c'est le même type d'expression quoi
A – ouais mais eux ils vont parler / quand ils vont parler nous on va comprendre
B – hum hum
A – mais nous quand on va parler [i] va pas comprendre

L'extrait (3) permet d'observer que la réalisation [i] n'est pas le déclencheur systématique de la forme courte des radicaux puisqu'on trouve également *[i] vont pas comprendre.* De la même manière, l'extrait (2) permet de montrer que la réalisation de la liaison (du pronom avec le verbe) n'entraîne pas forcément la réalisation du radical long de 3e personne pluriel.

En me fondant sur la tendance observée de supprimer les formes longues de radicaux pour 3PL, j'ai fait l'hypothèse que les locuteurs régularisent le système verbal du français. J'ai montré un phénomène de convergence morphologique par rapport au modèle des verbes en *-er*, actuellement le plus productif car c'est celui que suivent tous les néologismes actuels. En effet, en abolissant la distinction entre *il comprend* et *ils compren(nent),* les locuteurs traitent ces verbes « irréguliers » comme ceux de la catégorie qui, à l'oral, ne marque pas la distinction entre *il traîne* et *ils traînent, il*

[51] J'ai d'ailleurs noté entre crochets la prononciation du pronom sujet *ils* lorsqu'elle est réalisée [i] comme dans l'exemple (3) ci-dessous.

[52] Pour interpréter cette alternance *va / vont* chez le même locuteur, j'ai proposé deux hypothèses. La première consiste à considérer que l'alternance entre *va* et *vont* montre deux formes supplétives renvoyant à un référent pluriel – et donc qu'il y a une neutralisation partielle de l'opposition entre singulier et pluriel à la 3e pour les verbes au présent. La seconde consiste à considérer que le *[i] va pas comprendre* final est une recatégorisation du collectif *les jeunes de la France* qui serait alors repris par un *il* de 3e personne.

[53] En créole : *« ta gueule »*.

meurt et *ils meurent*. Cette catégorie comprend plus de 90% des verbes du français (notamment tous les verbes en –*er* et ceux en–*re*, *-oir*, *-ir* terminés par [r-] comme *cour-ir* et par [j-] comme *cueill-ir*).

J'ai ainsi pu montrer qu'un point délicat du système verbal du français parlé relevé dans le corpus [ADO-CAY] concerne la gestion de la co-existence de plusieurs classes de verbes (présentant 3 ou 4 formes au présent, soit 1, 2 ou 3 radicaux différents) et la gestion du fonctionnement différent de ces classes. Ce point délicat est identifiable à la fois dans la faible fréquence de ces verbes à certaines personnes – comme si les locuteurs « contournaient la difficulté » en préférant d'autres verbes – et dans l'absence récurrente de réalisation des radicaux longs pour 3PL, personne qui met précisément en œuvre une diversité plus grande de formes de radicaux possibles.

3.3.2 Pronoms clitiques objet

J'ai par ailleurs décrit deux particularités concernant les clitiques objet dans le corpus [ADO-CAY].

Le système pronominal du français est réputé avoir une morphologie riche et complexe – comme on peut le voir dans le tableau suivant – car, à l'exception de *nous* et *vous*, la plupart des pronoms ont des formes différentes lorsqu'ils sont en emploi lié ou détaché, et lorsqu'ils sont en position sujet ou objet – et parfois même lorsqu'ils sont objets directs ou indirects.

<table>
<tr><th></th><th></th><th></th><th colspan="4">JOINT FORMS</th><th rowspan="2">DISLOCATED FORMS</th></tr>
<tr><th>row</th><th>Number</th><th>Person</th><th>SUBJECT</th><th colspan="2">DIRECT OBJECT</th><th>INDIRECT OBJECT</th></tr>
<tr><td>1</td><td rowspan="5">SINGULAR</td><td>1st</td><td>je</td><td colspan="3">me</td><td>moi</td></tr>
<tr><td>2</td><td>2nd</td><td>tu</td><td colspan="3">te</td><td>toi</td></tr>
<tr><td rowspan="3">3</td><td rowspan="3">3rd</td><td rowspan="2">il, elle,
on</td><td rowspan="2">le, la</td><td rowspan="2">lui</td><td rowspan="2">y en</td><td>lui, elle</td></tr>
<tr><td>lui, elle (-même)</td></tr>
<tr><td colspan="3">se</td><td>soi (-même)</td></tr>
<tr><td>4</td><td rowspan="3">PLURAL</td><td>1st</td><td colspan="5">nous</td></tr>
<tr><td>5</td><td>2nd</td><td colspan="5">vous</td></tr>
<tr><td rowspan="2">6</td><td rowspan="2">3rd</td><td rowspan="2">ils, elles</td><td>les</td><td>leur</td><td>y en</td><td>eux, elles</td></tr>
<tr><td colspan="3">se</td><td>eux, elles (-mêmes)</td></tr>
</table>

19 : Représentation traditionnelle du système pronominal français (Léglise (2013a) adapté de Riegel *et al.* (1998, 199)

On sait que la distinction direct / indirect disparaît pour les formes liées, ou clitiques, pour les premières et deuxièmes personnes (*me*, *te*, *se*, *nous* et *vous,* comme l'exemple (4) ci-dessous l'illustre pour *me*) alors qu'elle est marquée, à la troisième personne : on a d'un côté des formes accusatives

pour l'objet direct (*le*, *la les*), comme dans l'exemple (5), et de l'autre des formes datives pour l'objet indirect (*lui*, *leur*), comme dans l'exemple (6)[54] :

(4) a. Il me connait
NOM.3MSG ACC.1SG connaître.PRES.3SG

b. Il me parle
NOM.3MSG DAT.1SG parler.PRES.3SG

(5) a. Il le connait
NOM.3MSG ACC.3SG connaître.PRES.3 SG

b. Il la connait
NOM.3MSG ACC.3FSG connaître.PRES.3SG

c. Il les connait
NOM.3MSG ACC.3PL connaître.PRES.3SG

(6) a. Il lui parle
NOM.3MSG DAT.3SG parler.PRES.3SG

b. Il leur parle
NOM.3MSG DAT.3PL parler.PRES.3SG

Première observation : le corpus [ADO-CAY] présente peu de pronoms objet datifs et aucun exemple de la forme *leur* n'apparaît dans la dizaine d'heures d'enregistrement. A la troisième personne pluriel, le pronom accusatif *les* semble remplacer *leur*, comme dans (7a) à la place de (7b) attendu ou dans (8a) à la place de (8b) attendu :

(7) a. *on* ***les*** *disait*
INDEF.3SG ACC.3PL dire.IMPF.3SG

b. on **leur** disait
INDEF.3SG DAT.3PL dire.IMPF.3SG

(8) a. *on* ***les*** *donnait* *des insultes*
INDEF.3SG ACC.3PL donner.IMPF.3SG

b. on **leur** donnait des insultes
INDEF.3SG DAT.3PL donner.IMPF.3SG

[54] Pour séparer nettement les niveaux morphologiques et syntaxiques car les phénomènes que j'observe les mettent en évidence, j'emploie les termes 'accusatif' et 'datif' pour renvoyer à la morphologie des pronoms et 'direct' et 'indirect' pour renvoyer à leur fonction syntaxique.

<table>
<tr><td></td><td></td><td colspan="3">JOINT FORMS</td><td>DISLOCATED FORMS</td></tr>
<tr><td>number</td><td>Person</td><td>SUBJECT</td><td>DIRECT OBJECT</td><td>INDIRECT OBJECT</td><td></td></tr>
<tr><td rowspan="3">SINGULAR</td><td rowspan="3">3rd</td><td rowspan="3">il 216
elle 53</td><td>le 46
la 5</td><td rowspan="2">lui 13</td><td>lui 14</td></tr>
<tr><td colspan="2">se 33</td><td></td></tr>
<tr><td rowspan="2">PLURAL</td><td rowspan="2">3rd</td><td>ils 146

elles 14</td><td>les 14</td><td>leur 0
les 12</td><td>eux 24
elles 2</td></tr>
<tr><td colspan="2">se 8</td><td></td></tr>
</table>

20 : Formes pronominales de 3e personne présentes dans le corpus (Léglise 2013a)

J'ai par ailleurs montré que ce phénomène touche la morphologie des pronoms et non la valence verbale qui, elle, est inchangée : lorsque l'objet indirect est exprimé au nominal, il est introduit par la préposition *à*.

Deuxième observation : le corpus [ADO-CAY] présente l'ellipse de nombreuses reprises anaphoriques à la troisième personne qu'il s'agisse de formes accusatives ou datives. On observe par exemple des énoncés comme (9) et (11) à la place d'énoncés comme (10) et (11) également possibles et plutôt attendus :

(9) a. *– et la carte pour Lisa / tu ∅ as déjà écrit ?*
b. *– oui / c'est Angelica qui ∅ a*
(10) a. – et la carte pour Lisa / tu **l'** as déjà écrite ?
b. – oui / c'est Angelica qui **l'** a [**l'** = la carte]

(11) *les insultes / voilà c'est comme si elle nous forçait à ∅* dire
(12) a. les insultes / voilà c'est comme si elle nous forçait à **en** dire
b. les insultes / voilà c'est comme si elle nous forçait à **les** dire
c. les insultes / voilà c'est comme si elle nous forçait à **les lui** dire
d. les insultes / voilà c'est comme si elle nous forçait à **lui en** dire

L'absence de reprise pronominale peut être décrite comme un cas classique d'ellipse (Bally 1944), c'est-à-dire d'omission (syntaxique, stylistique ou discursive) d'un constituant essentiel, ici un constituant requis par le verbe. Ces ellipses concernent à la fois les pronoms directs et indirects. Dans les deux cas, en comparant avec l'objet exprimé sous une forme nominale, j'ai montré que la valence verbale ne semblait pas touchée (Léglise 2012).

3.4 Analyse et explication

3.4.1 Approche panlectale

Les phénomènes de variation observés dans le corpus [ADO-CAY] posent la question de l'influence du contact de langues dans l'apparition de ces phénomènes – et en particulier de l'influence de la syntaxe du créole guyanais sur la syntaxe des énoncés produits en français. En effet, la majeure partie des locuteurs du corpus [ADO-CAY] parle ces langues en plus du français.

L'approche panlectale de la variation du français (Chaudenson *et al.* 1993) m'est apparue comme l'approche méthodologique la plus développée pour dissocier ce qui tient au contact de langues et ce qui atteste de tendances générales du français parlé. Adopter une approche panlectale consiste à s'intéresser à la variation en français parlé « standard » et dans toutes les variétés possibles de français en comparant la diversité des usages du français à travers le temps et l'espace dans l'espoir de prendre en compte toutes les variables présentes en français et exprimées par des variantes dépendant du temps et de l'espace.

On fait l'hypothèse que si les phénomènes observés correspondent à des phénomènes déjà documentés dans d'autres variétés de français, ils peuvent correspondre à des tendances évolutives du français – et dans ce cas, on peut formuler l'hypothèse qu'il s'agit de variations intrasystémiques. La conception évolutive des auteurs se fonde sur un ensemble de processus autorégulateurs allant dans le sens d'une régularisation des irrégularités qui fait aller de l'irrégulier vers le régulier, du rare vers le fréquent, de l'opaque vers le transparent etc. Ce type de considérations constitue une tentative de reformulation des besoins (clarté, expressivité) définis par Frei (1993, [1929]). Je me contente ici de présenter l'approche de manière générale, je discuterai certains choix terminologiques et implications théoriques en 3.5.

L'approche propose également de chercher la nature et l'importance respective des facteurs qui déterminent la variation. Outre les facteurs intrasystémiques, l'approche propose de considérer les facteurs extrasystémiques de type sociolinguistique (tels que la pression normative, le degré d'exposition et de sensibilité à la norme, le statut de la langue, les modes d'appropriation etc.) et les facteurs intersystémiques que les auteurs associent aux conséquences du contact de langues telles que l'interférence, l'emprunt, la convergence etc.

J'ai donc cherché si les réalisations observées dans mes corpus guyanais se retrouvaient dans d'autres types de corpus illustrant du français parlé « ordinaire » en métropole ou ailleurs, et dans des variétés identifiées par différents chercheurs. En ce qui concerne la morphologie verbale, qui est théoriquement plus résistante au changement intersystémique (Chaudenson *et al.* 1993, 11), j'ai pu montrer que les formes observées vont dans le sens d'une régularisation du paradigme. En ce qui concerne les clitiques objet, j'ai pu montrer que les formes observées vont également dans le sens de tendances intrasystémiques (régularisation et disparition des formes) tout en se doublant d'un processus d'analogie liée au contact de langues.

3.4.2 Clitiques objet : intrication des facteurs explicatifs

J'ai montré d'une part que les phénomènes de variation observés dans l'emploi des clitiques objet en français parlé en Guyane sont identiques – ou se développent dans la même direction – que ceux

observés dans une grande variétés d'espaces où l'on parle français et qu'ils vont de pair avec des tendances en français parlé en France métropolitaine – et probablement avec des tendances dans d'autres langues romanes. D'autre part, j'ai montré que les formes produites en français parlé en Guyane peuvent être produites par analogie au créole guyanais qui y est également parlé. Le paradigme des pronoms en créole guyanais est en effet le suivant : il ne marque pas de distinction de nominatif, accusatif et datif.

number	person	
SINGULAR	1st	mo
	2nd	to
	3rd	i (li)[55]
PLURAL	1st	nou
	2nd	zot
	3rd	yé

21 : Paradigme des pronoms en créole guyanais (Léglise 2013a)

J'ai proposé les hypothèses explicatives suivantes, qui proposent d'intriquer différents facteurs explicatifs :

Premièrement, les variations touchant la morphologie des pronoms clitiques objet illustrent une tendance à la régularisation de paradigmes – ce qui correspondrait en employant les termes de (Frei 1993) à un besoin d'économie ou d'analogie. Devant un paradigme complexe et irrégulier (où la troisième personne présente deux formes accusatif / datif alors que les 1ere et 2e personnes ne font pas de distinction accusatif / datif), les locuteurs ont tendance à réduire cette complexité en utilisant rarement – voire jamais – les formes de troisième personne (singulier et pluriel) ou en les régularisant sur le modèle des premières et deuxièmes personnes. Ces phénomènes sont aussi observables dans d'autres variétés de français, mais à ma connaissance il n'y a pas eu de description systématique. Jusqu'à présent, ils sont décrits comme une « labileté » particulière de la valence verbale ou comme une « plus grande possibilité de variation » dans différentes variétés de français, mais pas comme une restructuration du paradigme des clitiques.

Deuxièmement, les formes sur lesquelles s'applique cette tendance entrent en résonance avec le système pronominal du créole guyanais qui ne présente pas de distinction entre le nominatif, l'accusatif et le datif. Le paradigme guyanais est d'ailleurs issu – lors de la genèse de ce créole – du contact entre différentes langues – dont le français par rapport auquel il présente un paradigme « réduit ». Cette résonance actuelle crée ce que Thomason (2001a) nomme un « effet boule de neige » qui renforce la tendance en français.

[55] On peut trouver « li » sous une forme courte "i" comme sujet et « l » comme objet.

Troisièmement, et par conséquence, la situation actuelle de contacts de langues (dans laquelle les répertoires linguistiques montrent un domaine instable concernant l'expression des objets clitiques et un nombre réduit de formes en créole guyanais) produit une fréquence particulièrement élevée pour les phénomènes observés, en particulier l'omission du clitique objet dans de nombreux cas et des variations qui vont au-delà de celles généralement observées en français ordinaire (comme la réduction de formes pour la troisième personne pluriel.

Quatrièmement, l'explication de la réduction de la diversité des formes clitiques objet – qui affecte seulement 3PL dans le corpus [ADO-CAY] – semble dépendre de facteurs spécifiques au système pronominal français. Il s'agit probablement du point le plus délicat du système clitique car 3PL est la personne qui concentre le plus grand nombre de formes différentes. Si l'on suit cette logique, et en s'appuyant également sur des considérations de fréquences, les pronoms *lui*, *en*, et *y* devraient également être sujets à des variations, soit dans d'autres corpus contemporains, soit dans de futurs usages.

3.5 Discussion

Le travail que j'ai réalisé ces dernières années sur le français parlé en Guyane, outre son intérêt descriptif, me semble intéressant pour les méthodes mises en place et pour les discussions théoriques qu'il permet.

Au plan méthodologique, les questions que je me suis posées pour la réalisation du corpus (3.2 ci-dessus) se posent bien évidemment en raison du plurilinguisme de la population guyanaise, mais ce n'est pas une particularité pour autant. Le même type de questions devrait également se poser lorsqu'on réalise des enregistrements sur du français parlé en métropole : on enregistre généralement des francophones « natifs » sans se préoccuper de savoir s'ils parlent d'autres langues ou non – ce qui peut s'avérer problématique même dans une perspective « monolingue ».

Aussi n'est-il pas possible de séparer étude de la variation en français parlé en Guyane et étude du contact de langues. Tout au plus peut-on séparer les phases de l'analyse comme je l'ai proposé afin de mieux expliquer l'interaction de différents processus. Il faut assumer ce point de départ, qui a des implications dans la constitution des corpus comme dans l'analyse et le point de vue adopté.

Je vais maintenant traiter de 4 points sur lesquels mon travail engage une discussion.

3.5.1 Concernant le français parlé en Guyane

J'ai pu montrer des phénomènes de variation au niveau du domaine verbal et pronominal dans le corpus [ADO-CAY]. Ces observations méritent d'être poursuivies sur de plus amples corpus – en ce qui concerne ces deux domaines mais également sur d'autres phénomènes. Toutefois, à la différence des travaux cités en 3.1 je n'ai pas postulé l'existence d'un *français parlé de Guyane*, variété qui serait endogène à ce territoire. Je n'ai décrit ici que certaines formes identifiées dans mon corpus qui nous donne accès à l'un des visages du français parlé *en* Guyane. Il y en a probablement bien d'autres. Celui-ci, parlé par des collégiens à Cayenne, est particulièrement intéressant si l'on veut prendre en compte les pratiques des élèves.

En diachronie, prouver l'existence d'un *français parlé de Guyane* nécessiterait de travailler sur des données historiques et montrer des continuités dans les formes linguistiques observées en français (jadis comme actuellement), comme Ludwig *et al.* (2006) le mentionnent pour le français guadeloupéen. En synchronie, montrer l'existence actuelle d'un *français parlé de Guyane* nécessiterait non seulement de mettre au jour des caractéristiques spécifiques – en systématisant par exemple le type d'observations que j'ai pu réaliser parmi de nombreuses autres – mais également de s'intéresser à la diversité des normes au niveau syntaxique (Berrendonner *et al.* 1983). Par exemple, on a pu montrer la variété de normes qui concerne le français parlé au Québec où jouent à la fois des règles d'usage locales et les normes d'un français « standard » de prestige. En Guyane, ceci nécessiterait des enquêtes épilinguistiques auprès des locuteurs que je n'ai pas réalisées. Toutefois, trois éléments me paraissent actuellement empêcher la diversification des normes : premièrement, l'attitude normative des locuteurs vis-à-vis du français (et d'un « bon » français) ; deuxièmement la transmission, en particulier par l'école, de normes métropolitaines ; troisièmement, l'absence de reconnaissance d'une variété locale dans laquelle les formes que j'ai décrites seraient reconnues comme locales et légitimes.

3.5.2 Concernant les zones de variabilité

Chemin faisant, l'approche panlectale choisie m'a amenée à m'intéresser à certains domaines grammaticaux montrant des zones (ou micro zones) de variabilité (plus ou moins grande). Le paradigme pronominal et le système des clitiques constituent l'un de ces domaines, où en français, de nombreuses variations apparaissent à travers le temps et l'espace.

Les écoles linguistiques proposent différentes modélisations de la variabilité des langues. Meillet (1912), qui part du postulat que la « langue est un système où tout se tient » (Meillet 1903, 407), évoque des points faibles du système linguistique – le futur (avec ses différentes formes qui coexistent) en est un par exemple – l'évolution des langues atteindrait en premier lieu ces points faibles car le système tend vers l'optimisation du rendement fonctionnel. De nombreux auteurs s'inscrivent dans cette perspective. Coseriu (2007) par exemple propose également de considérer que le changement linguistique intervient dans les « points faibles » du système :

> La langue étant un système fonctionnel, elle se modifie surtout dans ses « points faibles », c'est-à-dire là où le système lui-même ne correspond pas de façon efficace aux nécessités expressives et communicatives des individus parlants ; mais les modifications « nécessaires » trouvent leurs limites dans l'assurance de la tradition : une norme culturelle vigoureuse peut maintenir indéfiniment même un système « déséquilibré ». De cette manière, les mêmes « facteurs » systématiques et extra-systématiques sont les conditions du changement et de la résistance au changement, et le *rythme* de l'« évolution » linguistique dépend de leur jeu dialectique : de la coïncidence ou de la non-coïncidence entre le fonctionnellement nécessaire et le culturellement consenti, et de la prévalence de l'une ou l'autre des deux séries de « facteurs ».

L'hypothèse du français zéro (Chaudenson 1986) part également de la conception d'une langue comme d'un système autorégulé comportant un « noyau dur » et des « aires de variabilité » correspondant à des « points de faiblesse » ou de fragilité :

> en situation d'unilinguisme (neutralisation des facteurs intersystémiques) la variation n'affecte pas la totalité du système linguistique, mais se trouve limitée, normalement à des « aires de variabilité » qui peuvent être empiriquement mises en évidence par l'observation du plus grand nombre possible de

> variétés de français L1 (le modèle variationnel est donc plutôt descriptif que prédictif). Ces aires de variabilité correspondent à des points de « faiblesse » ou de « fragilité » du système linguistique français qui déclenchent des processus d'autorégulation. Les zones d'invariances qui forment, si l'on veut, le « noyau dur » du système ne sont éventuellement atteintes que lorsque se produisent des phénomènes sociolinguistiques importants affectant sérieusement les conditions de transmission et d'usage du français (impliquant en général, le contact linguistique et des situations de communication « exolingue »), et par conséquent la mise en œuvre de processus intersystémiques ou intrasystémiques, ces derniers allant au-delà des processus autorégulateurs du F0. (Chaudenson *et al.* 1993, 6–7)

Ces points faibles ont été discutés notamment par Béniak et Mougeon (1984; 1989). Ils montrent que les choses ne sont pas si simples : « sur un point de faiblesse du système où s'exercent les processus autorégulateurs, il n'y a pratiquement jamais de solution « optimale », c'est-à-dire idéale » (Chaudenson *et al.* 1993, 30). Les variations touchant les prépositions *à* et *de* illustrent deux types de processus qui paraissent inverses ; d'une part une tendance à la généralisation, qui conduit l'une de ces prépositions à gagner sur les emplois de l'autre ou à apparaître là où leur présence n'est pas nécessaire – et d'autre part une tendance à la disparition (pure et simple, ou à être remplacées par d'autres que les auteurs jugent plus « transparentes »). Ils montrent donc que pour une langue comme le français, dans le temps comme dans l'espace, même si les zones de variabilité et les processus autorégulateurs demeurent à peu près constants, les « solutions » sont toujours multiples.

Pour ma part, si la méthodologie panlectale de prise en compte des variations dans le temps et l'espace m'intéresse, si la notion de variabilité est centrale également dans mon travail, et si je retiens le principe de tendances évolutives, je ne reprends pas les termes proposés par Frei (besoins) ou par Chaudenson (tendances autorégulatrices)[56]. Je ne retiens pas le modèle proposé de « noyau dur » ainsi que des faiblesses du système qui apparaitraient dans des périphéries plus faibles. Je suis, sur ces aspects, plus proches des positions exprimées, à la même époque, par les auteurs suivants. D'un point de vue syntaxique, je suis plutôt la formulation de Berrendonner *et al.* (1983), qui proposent d'envisager la langue comme un ensemble de sous-systèmes qu'il est possible de considérer dans une relative indépendance les uns à l'égard des autres ; ils proposent de considérer les langues comme des polyhiérarchies de sous-systèmes au sein desquels (ou de certains desquels) on observe la concurrence de variantes :

> Une langue est une polyhiérarchie de sous-systèmes, et certains de ces sous-systèmes offrent aux locuteurs des choix entre diverses variantes (Berrendonner *et al.* 1983, 20)

La variation est au cœur des préoccupations de ces auteurs, qui donnent le nom de grammaire polylectale à la démarche qu'ils proposent. La première étape de cette démarche vise le même type de recensement que la démarche panlectale présentée précédemment.

> Une grammaire qui considère que la variation est un trait d'organisation pertinent des systèmes linguistiques et qui prend pour objet toutes les variantes que peut comprendre une langue, s'appelle grammaire polylectale. Les tâches d'une telle grammaire sont :
> 1° d'observer et recenser tous les emplois concurrents qui se trouvent attestés dans la performance des locuteurs ;
> 2° de reconstituer à partir d'eux le système de lectes dont ils sont les produits ;

[56] Je renvoie ici à la critique d'une conception naturelle, biologique ou anthropomorphique de la langue (J. E. Joseph 1989), au sens où la langue n'est pas un organisme vivant (*cf.* chapitre 1).

> 3° de prédire des emplois qui n'ont pas été observés a priori, mais dont la structure polylectale établie en 2 autorise la génération. (Berrendonner *et al.* 1983, 21)

La proposition d'A.M. Houdebine (1985) m'intéresse également car elle introduit une vision processuelle et dynamique : de « structure » ou « système », on passe à des « zones de structurations » dites fermes ou fortes ou encore stables et instables. Elle propose d'envisager la langue :

> comme une co-existence d'usages variés dont le poids inégal dans la synchronie, influence de façon différente l'évolution […], une co-existence de structurations à la fois stables et instables, « fermes » et « molles » où s'affrontent résidus diachroniques et percées novatrices, autrement dit comme une « épaisseur synchronique » aux strates entremêlées et plus ou moins mobiles. (Houdebine 1985, 7)

> comme une co-existence d'usages s'influençant réciproquement et différemment dans l'échange linguistique, du fait de pressions diverses, plurifactorielles ; cela à l'insu des locuteurs ou au contraire avec leur participation consciente et active. (Houdebine 1985, 18)

La langue est conçue comme mouvante, comme une structure ouverte en réorganisation constante ; avec plus ou moins de vivacité selon les zones ou points concernés. Houdebine donne comme tâche aux linguistes de repérer le sens du mouvement des zones en réorganisation (homogénéisation ou standardisation, innovation ou archaïsme), ainsi que les causalités internes et externes qui favorisent les restructurations, tâche qui me paraît tout à fait compatible avec l'approche que j'ai menée sur la variabilité en français parlé. Elle montre que certains traits qui paraissent pourtant relever d'une « structuration ferme » dans certains idiolectes se révèlent peu utilisés dans l'ensemble de la population. Elle classe alors ces cas comme des comportements minoritaires, « périphériques » (terme qui renvoie aux « français périphériques » évoqués en 3.1 et que personnellement je préfère éviter car il induit un modèle centre-périphérie).Par ailleurs, elle considère que les structurations sont instables dans les usages (et dans la structure de la langue) parce qu'elles ne s'imposent pas, plus ou pas encore à la majorité des locuteurs. On voit là en particulier le rôle des normes.

Ce rôle, des normes mais également de l'évaluation sociale, est souligné par J. Boutet qui les lie à la stabilité et l'instabilité dans les langues :

> Toute langue possède ainsi à la fois des zones de réalisations stables et des zones de réalisations instables : les zones stables se caractérisent par le fait que, dans un état de langue déterminé, il n'existe pas de variation possible, [entre des formes linguistiques], tandis que les zones instables se caractérisent par la variation, les alternatives. Cette diversité, à l'intérieur du système d'une langue est une propriété fondamentale des langues naturelles qui en explique l'évolution historique et la dynamique. […]. C'est à partir de cette diversité fondamentale que les différents groupes sociaux construisent leurs normes sociolinguistiques. […] les zones (provisoirement) stables d'une langue ne peuvent pas être soumises à des évaluations sociales tandis que les zones instables peuvent l'être. Il doit y avoir diversité et variation pour que la norme puisse trancher entre des réalisations possibles et pour que les jugements sociaux puissent s'élaborer au sein d'une même langue. Cependant, toutes les zones instables dans une langue ne font pas obligatoirement l'objet de tels jugements et il existe des formes en variation sur lesquelles la norme ne s'exerce pas[57]. (Boutet 1988, 11)

[57] L'auteur cite des exemples concernant l'alternance entre auxiliaire : elle a divorcé vs. elle est divorcée – qui correspondent à des variations possibles sans jugement normatif particulier, à la différence d'autres verbes comme monter ou tomber (par exemple « il a tombé » qualifié d'incorrect, de populaire ou de fautif).

Baignée dans l'étude des pratiques langagières, je me suis longtemps demandée d'où venait la conception d'une langue comme constituée de zones stables et instables telle que présentée ci-dessus, conception que j'ai adoptée dès le début de mes études en sciences du langage. Après ce tour d'horizon, il me semble à présent que cette conception est un écho aux modèles proposés par Berrendonner *et al.* et Houdebine et qu'elle constitue une formulation alternative aux « points de faiblesse » du système (Meillet, Coseriu, Chaudenson *et al.*). Toutefois, il me semble que cette conception ne remet pas en cause la notion de système discutée pourtant par Houdebine et Berrendonner *et al.*

Parler de zones stables et instables comme J. Boutet, ou de structurations stables et instables, comme A.M. Houdebine est complémentaire aux observations empiriques, réalisées en linguistique variationniste et dans le domaine de la linguistique du contact, selon lesquelles certains domaines linguistiques incluent plus de variations et de variables linguistiques que d'autres (Meyerhoff 2007) et que certains morphèmes ou certaines constructions sont plus « vulnérables » (Matras 2007) que d'autres au contact.

En étant partie de la perspective des pratiques langagières telle que développée par J. Boutet, et ayant adopté une approche panlectale en restant à l'écoute des propositions de Berrendonner et Houdebine, après quelques tâtonnements, j'utilise à présent les termes de « zones de variabilité » (plus ou moins importante) et de « domaines stables » et « domaines non stables » (Léglise 2013a). Après avoir identifié certaines zones de variabilité dans des domaines grammaticaux tels que le paradigme pronominal ou le système des clitiques en français, j'ai notamment suggéré (Léglise 2007e; 2013a) que ces domaines non stables ont tendance à connaître plus de changements et de restructurations lorsque les langues sont en contact.

3.5.3 Concernant variation et changement linguistique en situation de contact de langues

Le rôle de la variation dans le changement en situation de contact a peu été décrit dans la littérature. La linguistique variationniste s'est essentiellement concentrée sur des populations monolingues même si les communautés de parole étudiées étaient linguistiquement et socialement hétérogènes. Les premières études sur la stratification sociale à New York (Labov 1966; 1972) ou sur la différenciation sociale de l'anglais à Norwich (Trudgill 1974) excluaient les locuteurs non natifs de l'analyse et, en s'intéressant à des changements intra-variété n'ont pas examiné les « effets du contact » (Labov 1994, 20). C'est peut-être en raison d'une plus grande complexité que peu de travaux ont été réalisés dans ce champ. Sankoff mentionne une plus grande complexité à travailler sur la variabilité dans les communautés plurilingues :

> variability found in bi- and multilingual speech communities is more extensive than that found in monolingual and majority-language communities" (Sankoff 2002: 640). [the description of a bilingual community] "involves more social parameters, more daunting inter-individual variation and major sampling and other methodological problems."

Cette supposée complexité pourrait expliquer le relatif manque de travaux variationnistes dans ce domaine (Meyerhoff & Nagy 2008), à l'exception notable du sous-domaine des dialectes en contact (Gumperz 1958; Trudgill 1986; Siegel 1987; Mesthrie 1993; Kerswill & Williams 2000; Auer *et al.*

2005) et de projets contemporains, par exemple sur la varition et le changement intergénérationnel à travers différentes communautés de migrants (Nagy 2011; Nagy *et al.* 2011).

La plupart des travaux sur les effets linguistiques des contacts de langues pour leur part ne s'intéressent guère au rôle de la variation linguistique dans le changement. Le contact de langues a pourtant pour conséquence quotidienne l'émergence de nouvelles variantes ou, pour le dire autrement, la compétition entre une forme/structure innovante (supposée induite par le contact) et une forme/structure qui existait précédemment. Cette compétition peut la plupart du temps être tenue responsable soit d'une variation libre, soit d'une nouvelle distinction fonctionnelle entre la nouvelle et l'ancienne forme, soit de l'adoption d'une nouvelle forme et de l'abandon de l'ancienne. Si certains auteurs considèrent les innovations (par exemple l'apparition d'une forme ou la modification d'une valeur) comme un « changement » (Stolz 2006), d'autres insistent sur l'importance des processus de diffusion ou propagation de l'innovation (Croft 2000) voire sur la nécessité de stabilité du système : pour Aikhenvald (2006) par exemple, les changements sont considérés comme achevés si certains aspects du système grammatical d'une langue ne montrent plus aucune variation synchronique, si le contact fait partie du passé et si les locuteurs ne sont pas conscients que ces aspects sont d'origine étrangère. A l'inverse, des changements peuvent être considérés comme « en cours », ou « continus » (Tsitsipis 1998) si le degré d'influence d'une langue sur l'autre dépend des compétences et aptitudes linguistiques des locuteurs (Aikhenvald 2006, 22).

Dans tous les cas, peu de travaux se sont penchés sur le rôle exact de la variation « inhérente » dans le changement linguistique induit par contact. Dans des situations multilingues actuelles, les auteurs, comme les locuteurs ont tendance à attribuer les variantes observées au contact (à un transfert de la langue B sur la langue A). En particulier dans les situations où une langue créole est en contact avec sa langue lexificatrice, ces variations sont considérées comme des résultats spécifiques du contact : décréolisation du créole (même si la notion proposée par DeCamp (1971) a été beaucoup critiquée (Mufwene 2001; Aceto 1999) ou nouvelle créolisation / re-créolisation de la langue européenne (Winford 1997a). J'ai montré (Léglise 2013a) que l'hypothèse nommée « dans le doute abstiens toi » par Farrar & Jones (2002) – qui a tendance à ne favoriser que les « facteurs internes » de changement ou, dans le cas du contact créole-langue lexificatrice, à ne favoriser que les effets du contact – revient à chercher des explications simples, binaires, à des phénomènes pourtant complexes. Et le rôle de la variation inhérente est bien souvent ignoré.

L'approche panlectale propose de dissocier quatre types de phénomènes (Chaudenson *et al.* 1993, 34–35) modèle qui, à ma connaissance, n'a pas été testé :

1. changements relevant pour l'essentiel de l'intrasystémique dans lesquels l'interférence n'aurait au mieux qu'un rôle de renforcement
2. changements où il y aurait convergence de l'intrasystémique et de l'intersystémique, l'interférence conduisant à des restructurations du même type que celles qui pourraient être opérées par la seule voie intrasystémique
3. changements se manifestant dans des zones de variabilité potentielle du français et constituant des variantes spécifiques directement issues du modèle non français par transfert intersystémique
4. changements apparaissant dans le diasystème mais hors du F0 et relevant d'un aménagement individuel de la double compétence d'un bilingue, pour pallier une « défaillance » dans la langue dominée

A l'évidence, ce modèle mériterait d'être précisé (nous verrons quelques propositions dans le chapitre 4). En ce qui concerne les phénomènes de morphologie verbale au présent observés dans le corpus [ADO-CAY], il me semble qu'aucun des quatre cas ne s'applique sans hésitation. Le troisième cas en serait sans doute le plus proche (il s'agit effectivement d'une zone de variabilité potentielle), mais on ne peut parler de « transfert intersystémique » clair ; quant à considérer qu'on est dans le premier cas, cela n'apporte pas beaucoup d'élément et n'explique rien du rôle de la variation.

En ce qui concerne les phénomènes d'ellipse ou omission du clitique objet, étant donné que le phénomène est attesté en français standard comme dans de nombreuses variétés, le choix est plus facile : on est dans le premier cas. En revanche, en ce qui concerne l'emploi de la forme 3PL accusative pour le datif, il semblerait qu'on soit dans le troisième cas : il s'agit d'une zone de variabilité potentielle (voire avérée en français). Mais est-ce que l'emploi d'une forme déjà existante dans la langue constitue une « variante spécifique » de la situation de contact ? et peut-on, à nouveau, parler d'une réalisation « directement issue du modèle non français » ? Pour des phénomènes aussi complexes que la modification de valeurs (extension de la forme accusative aux valeurs datives), il ne me semble pas que cette catégorisation soit adaptée.

Quelques auteurs, dans le domaine de la linguistique du contact, ont montré le rôle d'activation (Clark 1994), de « frequential copying » (Johanson 2002) ou de renforcement d'un trait existant (« enhancement of an already existing feature ») (Aikhenvald 2006, 22) que peut jouer le contact. C'est-à-dire que si des langues en contact partagent le même trait ou la même construction, le contact de langues peut augmenter leur fréquence ou leur productivité.

Il me semble que la réduction de formes de 3PL (emploi de formes accusatives au lieu des formes datives attendues) est liée à cette observation, mais montre un phénomène légèrement différent : ici, le contact de langues augmente non pas la fréquence et la productivité du phénomène, il augmente la productivité de la variation et permet la diffusion de formes innovantes dans un domaine grammatical spécifique. L'effet de la variation interne, ici, est de « donner accès » à des zones grammaticales non stables (une micro-zone de variabilité) où le contact de langues, peut ensuite augmenter la productivité de la variation à l'intérieur d'un domaine spécifique (ici, les clitiques objet).

3.5.4 La nécessité d'un cadre plurifactoriel pour expliquer variation et changement

Pour expliquer l'évolution d'une langue, les travaux sur le changement linguistique distinguent généralement les facteurs de développement propres, internes à la langue considérée, et externes (c'est-à-dire dus au contact avec d'autres langues). Si des auteurs ont insisté sur l'existence de causes multiples au changement linguistique (Thomason & Kaufman 1988), ou ont montré l'interaction de motivations « internes » et « externes » (Heine & Kuteva 2003), ils se démarquent des travaux de linguistique historique, en notant :

> historical linguists have traditionally been strongly prejudiced in favor of internal explanations for linguistic changes. In particular, the methodological inclination has been to consider the possibility of external causation only when all efforts to find an internal motivation for some change have failed (Martinet 1955: 194) […] multiple causation is rarely suggested. (Thomason & Kaufman 1988, 57–59)

Farrar et Jones critiquent la croyance persistante que la majorité des changements dans les langues sont dus à des facteurs internes :

> therefore we should first concentrate on identifying these internal causes of change. Only if this proves unsuccessful, the argument runs, should we then widen our search to consider external or extra-linguistic motivating factors. Examining whether contact plays a role in change is therefore seen as a last resort, and 'if in doubt' we should 'do without' and simply not take this final step" (Farrar & Jones 2002: 4)

Les termes « internes » et « externes » ne sont d'ailleurs pas très heureux et je préfère personnellement ne pas les utiliser. A la suite de Matras (2007), on peut discuter de l'étiquette « externe » utilisée pour renvoyer à l'évolution des langues induite par contact : « language contact is internal to languages ». De la même manière, on peut discuter de l'étiquette « externe » pour renvoyer au social et aux locuteurs : comme le rappelle Lodge (2003) « ce sont les locuteurs qui font évoluer les langues, et non l'inverse » et on a trop souvent considéré qu'on pouvait traiter du changement linguistique dans un « vide social ». Ce dernier rappelle d'ailleurs qu'il y a en fait deux distinctions : la distinction externe – interne, qui remonte en linguistique au moins jusqu'à Saussure et par ailleurs la distinction endogène – exogène (innovations endogènes *vs.* innovations exogènes) :

> Tandis que l'histoire interne se focalise sur l'évolution du système de la langue, en faisant abstraction des locuteurs, l'histoire externe concerne les circonstances économiques, démographiques, politiques des locuteurs et les forces sociales auxquelles ceux-ci sont exposés. Bien que la deuxième donne le cadre à la première, il est de tradition de mener les deux histoires séparément : « La langue est un système qui ne connaît que son ordre propre ».
> […] Tandis que les changements endogènes trouvent leur origine à l'intérieur du groupe parlant la langue/dialecte en question, les changements exogènes sont le résultat de contacts avec des groupes parlant d'autres langues/dialectes.

Les termes « intrasystémique » *vs.* « extrasystémique » *vs.* « intersystémique » ont l'avantage de localiser clairement l'espace d'intervention (avec un intérieur et un extérieur) mais l'inconvénient de prendre pour objet central chaque langue comme un seul « système » alors qu'on a vu précédemment que des représentations plus souples et mouvantes sont possibles. Les termes « innovations endogènes » et « exogènes » ont pour leur part l'inconvénient d'isoler une source unique de l'innovation. S'il me paraît souhaitable de ne pas utiliser l'opposition à deux termes « interne/externe », l'utilisation d'oppositions à quatre ou à trois termes ne modifie pas notre souci : différents facteurs interagissent dans les résultats du contact, et nous devons en rendre compte.

Mon analyse de ces quelques caractéristiques du français parlé à Cayenne a montré qu'on doit prendre en compte différents facteurs inter- et intrasystémiques pour expliquer les phénomènes observés. Cela permet également de montrer leur complémentarité. Pour cette raison, ma proposition d'explication s'inscrit dans une approche de la multi-causalité du changement appelée des vœux de nombreux auteurs (Malkiel 1967; B. D. Joseph 1981; Thomason & Kaufman 1988) et modalisée notamment par Thomason (2001a) ou Aikhenvald (2006), également appelée démarche multi-factorielle (Kriegel 2008; Chamoreau & Goury 2012; Chamoreau & Léglise 2012).

Mais identifier différents facteurs ne me semble pas suffisant. Il faut en plus une analyse des processus et de leur genèse qui nécessite d'identifier sur quoi portent ces différents facteurs, comment ils s'articulent entre eux et comment ils interagissent au niveau des discours et au niveau

de la langue. Mon travail sur les variations observées en français parlé en Guyane m'a permis de formuler cette nécessité. Nous verrons dans les chapitres 4 et 5 le cadre que je propose pour en traiter.

4 Du contact entre variétés de créoles à la documentation en situation multilingue

La seconde étude de cas que j'ai proposée lors de mon recrutement au CNRS concerne l'analyse des contacts de langues en synchronie. Le domaine de la linguistique de contact – que je présente rapidement ci-dessous mais que je discuterai plus longuement dans le chapitre 5 – s'est en effet essentiellement focalisé sur l'analyse de phénomènes en diachronie. J'ai d'abord proposé d'adopter cette méthode en synchronie avant de proposer un certain nombre d'adaptations dans le cadre de la documentation de langues (ou de pratiques langagières) en situation multilingue.

Le domaine d'application concerne les contacts entre des variétés de langues créoles à base anglaise parlées en Guyane et au Surinam. Mes premiers travaux en Guyane – présentés dans le chapitre 2 – avaient fait émerger une interrogation sur l'appellation *taki-taki*. Mon interrogation venait du fait que mes collègues linguistes avaient décrit des langues créoles à base anglaise (*aluku*, *ndyuka, pamaka*, *saramaka*, *sranan tongo*) alors que dans mes enquêtes j'observais d'autres façons de nommer ou de voir les pratiques langagières. Par ailleurs, il était évident qu'en raison de mouvements migratoires et d'urbanisation, des contacts s'étaient intensifiés entre des parties de la population qui étaient censées parler des langues ou variétés de langues différentes et qu'on pouvait s'attendre à ce qu'il y ait des effets linguistiques – et sociaux – liés à ces contacts.

4.1 Linguistique de contact en synchronie

4.1.1 Linguistique de contact en diachronie

La prise en compte d'une pluralité de langues en présence sur le terrain est devenue un incontournable pour les linguistes travaillant à la description des langues en général ; les situations de multilinguisme sociétal sont la généralité et le monolinguisme individuel, un cas particulier (Wurm 1996). Les situations de communication ordinaires prennent ainsi place, non pas dans des communautés linguistiques monolingues vues comme « homogènes », mais dans une « zone de contact » multilingue. Après avoir étudié les systèmes linguistiques de façon autonome, les linguistes ont depuis peu pris la juste mesure des relations que les différentes communautés ont de tout temps entretenues, qui impliquaient des contacts linguistiques non sans conséquence sur les systèmes eux-mêmes. Toutefois, les phénomènes de contact sont encore souvent traités par les linguistes à la marge, comme des épiphénomènes (Nicolai 2007, 2), hormis par la linguistique de contact (ou *contact linguistics*), un domaine en plein essor depuis une vingtaine d'années (voir notamment Goebl *et al.* (1996) pour un aperçu général de ses sous-domaines). Issus de la linguistique historique moderne, les travaux fondateurs ont cherché à différencier les conséquences linguistiques des contacts de langues du changement linguistique provenant d'une filiation génétique entre langues. Thomason & Kaufman (1988) ont établi une première typologie des situations de contact – montrant les résultats linguistiques génétiquement apparentés, la spécificité des cas d'emprunt et d'interférence et le caractère exceptionnel des langues dites « de contact » : créoles, pidgins, langues mixtes qui apparaissent hors classification car elles sont considérées comme non génétiques puisque affiliées à plus d'une langue.

Pour l'analyse de situations de contact dites « complexes » telles que la genèse des créoles ou la « mort des langues » (Dressler 1981; N. Dorian 1989; Kinkade 1994), la démarche méthodologique suivante est proposée (Thomason & Kaufman 1988; Thomason 2001a) :

a) construire un scénario possible pour le contact à l'aide d'une analyse socio-historique[58] de la situation de contact et déterminer la nature des éléments linguistiques présents au départ (*inputs*)
b) décrire précisément la structure des langues en contact et les comparer
c) à partir des éléments relevés, déterminer les mécanismes de contact qui ont joué un rôle, les mécanismes de changement interne, les différentes contraintes qui ont pesé et la nature des résultats linguistiques obtenus.

Les travaux ont montré que les mécanismes et processus qui sont intervenus lors de la genèse des créoles étaient les mêmes que dans des situations « classiques », mais que des facteurs « externes » étaient responsables des différences linguistiques observées (Thomason 1993; 1997; Winford 1997b). En mettant en lumière l'importance des facteurs socio-historiques dans les résultats du contact, ces travaux ont montré la nécessité de s'appuyer sur des données sociales pour situer voire expliquer les données linguistiques.

Winford (2003), dans la nouvelle typologie des situations de contact qu'il propose, insiste notamment sur l'importance des facteurs sociaux. Toutefois, son travail s'intéresse essentiellement aux similarités et différences des résultats linguistiques du contact et peu aux éléments de contexte micro et macro-social – probablement parce qu'il étudie des situations anciennes pour lesquelles peu de données sociales sont disponibles (Léglise & Migge 2005b).

4.1.2 Etapes méthodologiques en synchronie

En pratique, les recherches qui se situent dans le domaine de la linguistique de contact en diachronie mobilisent peu de données socio-historiques pour expliquer les phénomènes observés. En synchronie, où la complexité des données sociales est manifeste, les différents facteurs sociaux intervenant dans le contact de langues doivent être pris au sérieux et l'analyse des données linguistiques doit s'appuyer sur une évaluation sociolinguistique précise de chaque situation de contact. Pour cette raison, il me paraît nécessaire d'élaborer un cadre méthodologique adéquat au traitement synchronique des phénomènes, qui inclue l'étude de divers éléments généralement traités séparément par différents domaines (en particulier linguistique du contact, syntaxe et sociolinguistique).

J'ai fait l'hypothèse que l'esprit général du cadré élaboré en diachronie peut être repris, dans ses visées descriptives et explicatives mais il s'agit de l'adapter aux nécessités d'un travail sur des processus en synchronie – en s'inspirant des travaux s'intéressant au contact contemporain et promouvant une vision dynamique des situations complexes (Tabouret-Keller 2001). Le cadre

[58] L'analyse socio-historique doit s'attacher à reconstruire quels ont été 1) le développement de la population et de ses sous-groupes, d'un point de vue démographique, 2) leur origine ethnolinguistique, 3) les types d'interaction pratiqués par les locuteurs, leurs codes et règles. Les résultats de l'analyse socio-historique doivent être testés par des analyses linguistiques afin d'établir la nature des ressemblances entre les inputs et les résultats du contact, ceci permettant de déterminer la structure linguistique « de base » sur laquelle la structure étudiée s'appuie.

méthodologique doit ainsi permettre de repérer des phénomènes linguistiques émergents dans ces situations de contact, de les décrire, d'expliquer leur apparition et de faire des hypothèses sur leur devenir. J'ai ainsi proposé (Léglise 2007c) cinq grandes étapes dans l'analyse de situations concrètes :

a) l'évaluation sociolinguistique de la situation de contact, globale et locale. Cette étape nécessite, pour l'étude du contact de langues dans une ville de Guyane par exemple, une étude de la situation sociolinguistique à l'échelle guyanaise, une étude à l'échelle de la ville et des interactions qui s'y produisent.
b) le repérage des processus linguistiques émergents dans ces situations de contact (par exemple le repérage de variations à l'œuvre dans les pratiques langagières ou l'observation de l'émergence ou la stabilisation de variétés mixtes)
c) la description de ces processus pour ensuite pouvoir les comparer aux descriptions existantes des langues en présence,
d) leur explication en déterminant quels facteurs jouent un rôle et quelles contraintes pèsent sur la situation de contact (ce que l'on considère généralement comme des facteurs sociaux, les mécanismes de contact, les mécanismes de changement « interne »)
e) la formulation d'hypothèses de scénario probables pour des changements linguistiques à venir (par exemple, l'évolution vers une structure SVO/SOV, le déclin probable d'une langue, la véhicularisation d'une variété vernaculaire, l'émergence d'une variété de langue).

Cette méthode a été suivie pour l'étude du *taki-taki*, cas que je vais à présent développer. Nous l'avons notamment appliquée dans nos premiers travaux (Migge & Léglise 2011), puis elle a été enrichie pour adopter un cadre bénéficiant de différentes approches.

4.2 Contact entre variétés de créoles à base anglaise

Dès mes premiers séjours sur le terrain guyanais, alors que j'enquêtais dans les écoles, j'avais été confrontée à une énigme. Mes collègues m'avaient préparée aux possibles dénominations linguistiques du territoire guyanais et indiqué que le terme *taki-taki,* « terme dans lequel le mépris côtoie l'ignorance » (Queixalós 2000, 302), était impropre. Il pouvait renvoyer à l'ensemble ou à n'importe laquelle des langues créoles à base anglaise qui y sont parlées : *aluku*, *ndyuka, pamaka*, *saramaka*, s*ranan tongo* et m'avait été présenté comme une hétérodésignation c'est-à-dire une dénomination d'outsiders ignorants des réalités locales. Si un enfant me répondait qu'il parlait *taki-taki*, je devais montrer ma non ignorance – et cela fonctionnait généralement : lors de la prochaine question, j'obtenais la dénomination endogène, ainsi que des manifestations de fierté et de sympathie qui venaient souvent avec une remarque comme : « Mais madame, tu es blanche, comment tu connais ? ». Or, assez rapidement, je me suis rendue compte qu'autre chose se jouait, ou plutôt que de nombreuses autres choses se jouaient. Certains enfants ne savaient pas ou ne voulaient pas identifier la langue qu'ils parlaient en famille par autre chose que *taki-taki*. De nombreux enfants déclaraient par ailleurs avoir appris cette langue dans la rue, au contact de leurs amis. Des enfants amérindiens me déclaraient qu'ils parlaient le *taki-taki* des Amérindiens et que ce n'était pas la même chose que le *taki-taki* des Noirs. J'entendais ce terme partout, dans la rue, à l'hôpital, dans des familles... Bref, assez rapidement, j'ai été assaillie de doutes sur la pertinence de considérer cette dénomination comme simple marque de mépris et d'ignorance.

L'étude de la littérature ne m'a alors pas été d'un grand secours : la plupart des linguistes évacuaient ce terme en raison de ses connotations péjoratives et lui substituaient les noms des langues déjà décrites et leurs frontières ainsi instituées ; d'autres évoquaient la constitution d'une koïnê entre les différents créoles à base anglaise (Collectif 2000a) ou avançaient l'hypothèse d'un véhiculaire en émergence lié à une nouvelle conscience de groupe (F. Grenand 2004, 2). Toutefois aucun travail descriptif ne venait étayer ces hypothèses qui par ailleurs ne répondaient pas à mes doutes. J'ai donc cherché la collaboration d'une spécialiste de ces langues pour pouvoir résoudre ensemble cette énigme. Mes premières tentatives auprès de mes collègues ont été vaines, probablement parce que cela signifiait qu'il fallait étudier des pratiques langagières situées et suivre la méthode présentée page 87, c'est-à-dire suivre une autre logique que les méthodes de description traditionnelles basées sur des élicitations et le recueil de récits. Ma rencontre sur le terrain, à St Laurent du Maroni, avec Bettina Migge, créoliste alors à l'Université de Francfort, a permis ce travail. Je lui ai soumis mon problème et nous avons décidé, à partir de 2003, d'enquêter ensemble sur ce sujet. Nous avons présenté une première communication à la conférence créoliste organisée par la SCL et la SPCL en 2004 (Léglise & Migge 2004) et publié de premiers articles (Léglise & Migge 2006; 2007b). Nous avons officialisé une collaboration et obtenu le soutien du Ministère des Affaires Etrangères[59] et de l'IRCHSS en Irlande. Bettina, de son côté, a bénéficié d'une année sabbatique et a pu lancer un second gros travail de terrain. Notre ouvrage (Migge & Léglise 2013) constitue l'aboutissement de ce travail.

Ce récit, qui pourrait sembler anecdotique, me paraît typique de comment émergent, sur le terrain, des doutes, des énigmes, des questions obsédantes, et finalement des problématiques de recherche qui, une fois formalisées, peuvent nous occuper de longues années…

4.2.1 Discours et nomination des langues

Nous avons ainsi décidé d'une part de travailler précisément sur l'extension du terme *taki-taki* à travers l'analyse de discours de larges corpus, recueillis lors d'interactions spontanées ou d'entretiens sollicités, évoquant les attitudes et représentations de différents groupes de la population face à cette « langue » et face à des enregistrements. Dans nos premiers articles, (Léglise & Migge 2006; 2007b), nous avons montré comment différents groupes d'acteurs sociaux conceptualisent l'espace des langues créoles à base anglaise dans l'ouest de la Guyane, comment les discours sur le *taki-taki* donnent à voir, modèlent, des réalités linguistiques et sociales. Nous avons en particulier insisté sur la nécessité de prendre en compte tous les acteurs – et pas seulement ceux que des linguistes considèreraient a priori comme « locuteurs natifs » – pour rendre compte de la complexité de la situation. Le tableau ci-dessous illustre l'une de nos tentatives de rendre cette complexité de dénominations. On y voit que quatre types d'acteurs sociaux (les Businenge ou Marrons[60], locuteurs traditionnels des langues concernées ; les personnes qui ne se revendiquent pas comme Businenge en Guyane ou au Surinam ; les linguistes) emploient des noms et un nombre de termes différents qui désignent différentes variétés. D'autre part, les différentes façons de les nommer laissent entrevoir qu'ils conceptualisent aussi, d'une manière différente, la composition de cet espace linguistique (1 à 3 langues, 1 à 8 variétés différentes).

[59] PAI franco-irlandais Ulysses en 2007 : « Sociolinguistic dynamics in a multilingual border zone : The case of Taki-taki (sranan tongo / ndyuka) in French Guiana »

[60] Appelés ainsi en raison du Marronnage, cette fuite des plantations au XVIIIe siècle.

	Utilisé par:	Les Businenge	Les non-Businenge en Guyane	Les non-Businenge au Surinam	Les linguistes
LANGUE A	Noms pour renvoyer à la langue A	Nenge(e) Ndyuka Businenge tongo	Taki-taki	Bosneger-engels Dyuka	Ndyuka Eastern Maroon Creole(s) Variétés de nenge(e) Créoles à base anglaise (du Surinam)
	Noms pour renvoyer aux variétés ethniques de la langue A	a) Aluku b) Ndyuka, Okanisi tongo c) Pamaka d) Kotika e) Saakiiki	<u>En général</u>: Taki-taki a) Boni b) Bosh	Dyuka	a) Aluku b) Ndyuka, Okanisi Tongo, Aukans c) Pa(ra)maka
	Noms pour renvoyer aux variétés parlées par les non-Businenge	Basaa nenge	Taki-taki		
LANGUE B	Noms pour renvoyer à la langue B	Saamaka	Saramaka, Taki-taki	Saamaka Dyuka	Sa(r)amaka
LANGUE C	Noms pour renvoyer à la langue C	Doisi tongo Fotonenge Bakaa nenge Nengre Saanan Tongo	Taki-taki	Nengre Sranan (Tongo) Negerengels	Sranan (Tongo)
	Noms pour renvoyer aux variétés sociales des langues A et C qui sont associées aux jeunes hommes	Wakaman taki Yunkuman taki	Taki-taki	Nengre Wakaman taki	Wakaman Tongo Mixed urban speech

22 : Auto et hétérodésignations des créoles à base anglaise en Guyane et au Surinam (Léglise & Migge 2007b)

La dénomination *taki-taki* venant a priori d'outsiders mais étant reprise également par des insiders ou « natifs » (Businenge ou Marrons), il nous fallait comprendre la circulation de ce terme à la fois dans les discours de ceux qui ne parlent pas les langues auxquelles ce terme renvoie et à la fois dans les discours de ceux qui disent la parler. Nous nous sommes d'abord appuyées sur les données que j'avais récoltées lors de mes enquêtes en Guyane (et présentées dans le chapitre 2), puis nous avons recueilli de nouveaux échanges dans différentes langues (français, anglais, sranan tongo, nenge) à propos des langues parlées – et donc du *taki-taki* – que nous avons enregistrés en essayant de ne pas utiliser le terme *taki-taki* nous-mêmes.

Cette hétérogénéité de référents fut pour nous la preuve que, comme toute dénomination, *taki-taki* pouvait fonctionner comme un terme générique, recouvrant différents types de phénomènes. Il nous paraissait alors évident qu'une description linguistique du *taki-taki* devait prendre à bras le corps l'hétérogénéité.

4.2.2 Description linguistique de pratiques en *taki-taki*

Nous avons donc procédé à la description de pratiques langagières auto-désignées comme étant du *taki-taki* en les comparant aux descriptions des variétés de langues en présence (en particulier en comparant ces productions aux structures connues des différents créoles à base anglaise de la région). Ces premières descriptions (Léglise & Migge 2006) se fondaient sur l'analyse d'enregistrements que j'avais réalisés à l'hôpital entre l'équipe médicale, les patients et leur famille, comme les extraits ci-dessous produits par une infirmière métropolitaine habitant à St Laurent du Maroni depuis quelques mois. Par exemple, l'énoncé (13), en *taki-taki*, pourrait avoir la forme (14) en nenge :

(13) no sabi no ***dresi***
NEG savoir NEG médicament
'pas savoir, pas médicaments'

(14) efu i án sabi, i ná o feni deesi
si 2SG NEG savoir 2SG NEG FUT trouver médicaments
'Si vous ne savez pas, vous n'aurez pas les médicaments'

On voit que des morphèmes fonctionnels importants sont omis (marques de personne, marques de TAM, ainsi que la conjonction pour marquer l'hypothèse). Une autre stratégie que l'on voit dans l'extrait suivant est la régularisation de la variation : par exemple dans les créoles à base anglaise (nenge et sranan), le pronom de deuxième personne singulier peut revêtir trois formes *i* (non emphatique qui apparait devant consonne), *y* (non-emphatique, devant voyelle) et *yu* (emphatique). Dans ces extraits à l'hôpital nous avons noté la systématisation de *yu* – qui parait sans doute la forme la plus saillante pour un locuteur non natif probablement parce qu'il ressemble au pronom anglais *you*. Par ailleurs, on observe l'apparition d'éléments appartenant à d'autres langues (comme dans (15) la conjonction *si* en français et la prononciation d'un certain nombre d'éléments lexicaux sous une forme en sranan plutôt qu'en nenge comme *dresi* (sranan) en (13) et (15) pour *deesi* (nenge) :

(15) ***si*** no teki **dresi**, yu dede mama
si.CONJ NEG prendre médicaments 2SG mourir ancienne
'Si pas prendre médicaments, tu mourir grand-mère'

Cet énoncé pourrait avoir la forme suivante en nenge :

(16) efu i ná e teki den deesi, i sa/o dede mama
si. CONJ 2SG NEG IPFV prendre DET médicaments 2SG FUT mourir ancienne
'Grand-mère, si tu ne prends pas les médicaments, tu peux mourir'

Toutefois ces extraits enregistrés en situation exolingue étaient trop limités pour qu'une systématisation puisse être réalisée et nous avons souhaité réaliser de nouveaux enregistrements dans des situations variées, ce qui s'est révélé fort difficile car les personnes déclarant parler *taki-taki*

nous faisaient faux bond dès que nous souhaitions les enregistrer. Chemin faisant, nous avons été confrontées à un ensemble de questions difficiles : quelle sorte de locuteurs devions-nous enregistrer : principalement des locuteurs « natifs » au contact de locuteurs « non natifs » ? Devions-nous nous concentrer sur des situations exolingues ? Nous avons entamé un débat avec la linguistique de terrain, l'anthropologie linguistique et la documentation des langues sur ces questions et raconté dans un ouvrage notre quête du *taki-taki* (Migge & Léglise 2013), cette espèce d'enquête policière qui nous a menées bien plus loin que ce que nous avions imaginé au départ. Finalement, nous avons cherché à enregistrer toutes les pratiques auto-déclarées comme *taki-taki*, elles ont été analysées dans les chapitres 6 à 8 de notre ouvrage.

4.2.3 Résultats

L'analyse linguistique des pratiques a révélé cinq grands types de variétés employées en situation exolingues comme en situations endolingues : différents types de variétés pouvant être catégorisées comme « variétés langue seconde » , mais aussi des variétés comprenant des réductions structurales adressées à des non-natifs (ou *foreigner talk*) ainsi que des variétés parlées par de jeunes Marrons ou Amérindiens qui sont locuteurs de créoles à base anglaise mais dont les pratiques illustrent des phénomènes de *codeswitching* et de nivellement. *Taki-taki* renvoie ainsi à un continuum de variétés qui montrent des degrés de similarité avec les variétés traditionnellement décrites sous le nom de créoles à base anglaise. Toutes ces variétés impliquent de la variation mais leur type et nature varient en fonction des types d'interaction dans lesquelles elles sont utilisées, en fonction de leurs buts et fonctions ainsi qu'en fonction des interlocuteurs qui y participent.

Nos résultats suggèrent qu'une variété urbaine de créoles à base anglaise est en cours de développement dans l'ouest guyanais, qu'elle est adoptée à la fois par les Marrons et par les non-Marrons. D'un point de vue linguistique, un processus de koinéisation est en cours, si nous suivons les travaux de J. Siegel (1985) qui le définit comme a) (*mixing of features*) mélange d'éléments provenant de différents dialectes (régionaux), b) (*levelling*) nivellement de ces éléments, c) réduction formelle et d) (*focussing*) fixation d'une nouvelle variété « mixte ». Nous pensons que ces étapes sont en cours en Guyane. Ce processus de koinéisation est lié à des changements sociaux importants de migration, d'urbanisation rapide et de scolarisation qui ont mené à une augmentation du contact entre des créoles de même base lexicale, et à sa large diffusion comme véhiculaire (Migge & Léglise 2011).

Ces nouvelles réalités (mobilité, urbanisation rapide, scolarisation importante, augmentation du contact) ont amené leur lot de pratiques langagières nouvelles et relégué en second plan les pratiques utilisant des formes linguistiques traditionnelles associées à la vie de villages et décrites par les linguistes comme des langues ou variétés distinctes (*ndyuka, pamaka, aluku* etc.). Pour négocier leur place dans ce nouveau contexte, chaque locuteur et chaque groupe d'acteurs sociaux doit se (re)définir en (re)négociant et (re)conceptualisant ses relations sociales avec les autres groupes socio-culturels en présence dans la région. Ces processus de négociation et de catégorisation se jouent dans un « champ de bataille » où les créoles à base anglaise constituent l'arrière-fond, comme ressources disponibles pour les individus, et où les pratiques langagières multiples et variées constituent autant de formes ou *gestalt* localement reconnues. Les acteurs sociaux construisent ces

entités linguistiques en même temps qu'ils donnent à voir des idéologies linguistiques, catégorisations sociales et identités[61].

Nous avons montré comment le terme *taki-taki* et les entités linguistiques auxquelles il réfère est idéal pour signaler et négocier ces différences (Migge and Léglise 2013, chap 4). De par son côté flou ou sous-spécifié, il peut être investi discursivement par différentes significations sociales sans besoin de spécification. La personne qui l'utilise peut ainsi signaler la nouveauté sans avoir à détailler sa nature laissant à ses interlocuteurs le soin de préciser les détails. Dans un contexte social et politique aussi chargé que celui de l'ouest guyanais, l'emploi de termes ambigus ou sémantiquement sous-spécifiés permet la neutralité sans offusquer les interlocuteurs – ce qui renvoie à des phénomènes de face ou de politesse positive (Brown & Levinson 1987). Par exemple, en utilisant le terme *taki-taki*, les enfants sont simultanément capables d'avouer qu'ils parlent un créole à base anglaise (sans avouer qu'ils parlent une langue socialement mal perçue), d'affirmer une identité Marronne urbaine – qui n'oppose pas urbanité/modernité et Marronitude et de montrer une unité ou similarité entre Marrons. En utilisant ce terme, ils n'ont pas besoin de mentionner ouvertement quelle variété ils parlent (ce qui évite tout un tas de malentendus et d'embarras avec leurs interlocuteurs) ni de spécifier leur point de vue sur la structure de la communauté marrons. L'utilisation de ce terme par les Marrons permet de naviguer dans les changements sociaux qui ont affecté leur groupe et de « faire avec » la stigmatisation dont ils sont encore l'objet. A l'inverse, en employant ce terme, des métropolitains peuvent montrer leur connaissance du contexte local et en même temps effacer leur manque de connaissance précise à ce propos, en simplifiant des univers complexes en deux entités (les Marrons et les créoles à base anglaise) qu'ils homogénéisent à l'aide de stéréotypes (migrants, noirs, arriérés etc. / une seule langue) ils pratiquent un « gommage » (*erasure*), presqu'un négationnisme pourrait-on dire, social, linguistique et historique (Irvine & Gal 2000, 38; Hill 2008), et, par récursivité, créent ainsi un espace de supériorité dans lequel ils se positionnent.

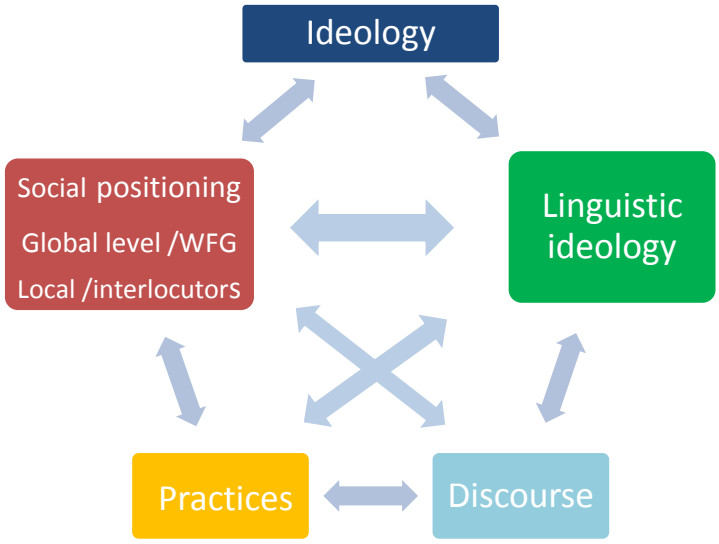
4.2.4 Discussion

Partir à la recherche du *taki-taki* m'a amenée à prendre conscience de la co-existence simultanée de différentes logiques à l'œuvre dans la pratique, la nomination et l'institution[62] des langues. Il était donc naturel que *taki-taki* renvoie à des réalités bien différentes en fonction du point de vue adopté… Première logique : celle des locuteurs dans leur activité discursive quotidienne et ordinaire de catégorisation et de positionnement social : j'observais l'emploi de ce terme dans des interactions situées – y compris dans des échanges avec moi – et pouvais relier ces emplois à des processus d'homogénéisation et de différentiation sociale et linguistique. Deuxième logique : celle des « donneurs de noms » de langues (Tabouret-Keller 1997). Dans notre cas, ce ne sont pas tant les institutions qui donnent des noms de langues que les linguistes[63]. Je pouvais m'appuyer sur des noms et des descriptions stabilisées de langues ou de variétés de langues (entre trois et huit). Ces langues sont à la fois socialement reconnues et construites par le point de vue des linguistes, outillées via un processus de grammatisation (Auroux 1994), leur donnant ainsi une certaine visibilité et légitimité.

[61] Sur les actes d'identité signifiés, je renvoie aux travaux de Le Page and Tabouret-Keller (1985).
[62] Je renvoie ici aux travaux de Balibar sur l'institution du français (Balibar 1985; Branca-Rosoff 2001) ou de Guilhaumou sur l'institution du nom « langue française » (Guilhaumou 2005) et de Tabouret-Keller sur l'institution sociale des langues (Tabouret-Keller 1997).
[63] Voire des groupes de locuteurs en appui à des revendications politiques (Price & Price 2003).

Or, on sait que les linguistes ont tendance à homogénéiser des champs complexes – je renvoie ici aux travaux montrant comment des disciplines académiques construisent les langues comme objet social (Gal & Irvine 1995; Makoni & Mashiri 2006). J'avais décidé de traiter ces discours comme des discours parmi d'autres, les linguistes ayant, comme tous et en tant qu'acteurs sociaux, des univers de croyances et idéologies. Dernière logique : celle des pratiques langagières. Nous observions un ensemble de pratiques multilingues et hétérogènes catégorisées comme du *taki-taki* par les interlocuteurs et montrant approximation et convergence liées à des questions de construction d'identité et de performance et pouvant se répartir en cinq grands types de « variétés ». Ces trois logiques se croisaient et jouaient, chacune, un rôle dans ma compréhension du phénomène du *taki-taki*. Il n'y avait évidemment pas de correspondance entre le terme *taki-taki* et une forme de parole particulière ou un groupe de locuteurs définissable par des caractéristiques ethniques, historiques, culturelles ou même régionales.

Ceci m'a amenée à m'intéresser au rôle de l'idéologie, comme moteur d'action, des linguistes comme des locuteurs. J'ai prêté attention aux discours et aux pratiques langagières au travers du prisme de l'idéologie ; non seulement des idéologies linguistiques mais bien plus généralement, de l'idéologie comme ensemble d'idées, croyances et opinions, sur la structuration de la société – en termes de groupes, classes, ethnicité, sentiment d'appartenance etc. Or, partout où nous regardions, nous découvrions de l'idéologie : dans les discours, dans les pratiques, dans les positionnements sociaux à différents niveaux (niveau régional de l'ouest guyanais[64], groupes, micro-interaction), dans la façon dont les locuteurs sont engagés dans des interactions, dans la façon dont les linguistes décrivent et documentent les langues. Le schéma ci-dessous essaie de montrer les liens entre tous ces niveaux et entités.



23 : L'idéologie est partout (Léglise & Migge 2011b)

L'idéologie est omniprésente – lorsqu'on définit ce qu'on considère comme des langues, dans la manière dont on les décrit et les documente. Ceci nous a amenées à conclure que toute entreprise

[64] Qui est noté WFG dans le schéma ci-dessous.

de documentation linguistique est hautement idéologique – même si le linguiste n'en est pas forcément conscient[65].

Ce travail engage plus généralement des discussions dans quatre domaines :

- la créolistique, sur la structure des communautés créoles et la notion de continuum créole,
- l'étude de la variation linguistique – et notamment la linguistique variationniste – pour ce qui concerne les variations non directement reliées à des structures sociales,
- la documentation linguistique et
- la linguistique de contact en synchronie.

Je ne reprends ci-dessous que quelques éléments sur les deux derniers points.

Notre étude montre que la notion de langue comme système où tout se tient ne permet pas de rendre compte de la nature interactionnelle, contextuelle et idéologique des pratiques langagières. Nous suggérons que la documentation linguistique doit adopter une approche bottom-up qui prenne en compte tous les acteurs sociaux, comme les différents niveaux et aspects qui, ensemble, constituent le contexte (à la fois interactionnel et micro-social, mais également plus large). Le problème rencontré par l'entreprise de documentation est que les locuteurs sont plurilingues et que la méthode a été à l'origine conçue pour des locuteurs vus comme monolingues. A la suite d'un certain nombre d'auteurs (N. C. Dorian 2001; Pennycook 2002), il nous paraît important de prendre à bras le corps l'hétérogénéité, plutôt que de l'effacer ou de la traiter comme problématique.

L'étude du *taki-taki* met à mal la notion de communauté de parole – ou celle de communauté de pratiques – et montre que l'un des points d'entrée pour comprendre et décrire les pratiques langagières sont les perceptions et conceptualisations des acteurs, car elles permettent d'identifier en partie les types de pratiques langagières existantes, leur signification sociale et leurs interconnexions. Ces perceptions et conceptualisations, ces idéologies, sont des moteurs d'action et déterminent en partie les pratiques langagières, qui, en retour, les révèlent. Dynamiques sociales, idéologiques et linguistiques sont intimement liées.

Pour ce qui concerne les études sur le contact de langues, l'étude du *taki-taki* montre qu'il est important de s'intéresser aux situations contemporaines, en synchronie et aux processus linguistiques et sociaux qui y prennent place. Les situations contemporaines multilingues défient les typologies actuelles au sens où elles montrent que la plupart des mécanismes, processus et résultats qui sont discutés comme des entités séparées (*cf.* 4.1 ci-dessus) prennent en fait place au même moment dans le même contexte et s'influencent les uns les autres. Le *taki-taki* en est un bon exemple.

Le cas du *taki-taki* pourrait paraître comme une complexification d'un cas général de contact entre des langues bien définies (ce que le travail sur le français parlé en contact, présenté dans le chapitre 3, pourrait laisser supposer). Or, c'est la façon d'envisager ou de présenter l'objet d'étude qui diffère : il se pourrait que le cas du *taki-taki*, dans sa difficulté d'appréhension et son aspect processuel, constitue en fait un cas général de manifestation linguistique – et sociale – du contact de langues.

[65] Je renvoie sur ce point à la nécessaire réflexivité pour toute entreprise de documentation, mise en exergue dans l'introduction de ce mémoire, et au point de vue exprimé par Austin (2013).

5 Outils pour l'analyse de l'hétérogénéité linguistique en corpus

Ce chapitre présente des propositions théoriques et méthodologiques pour l'étude de l'hétérogénéité en synchronie. J'entends par hétérogénéité à la fois les phénomènes de contact évidents (tels que le *codeswitching*) et les variations et changement en cours en synchronie qui sont potentiellement dus au contact. Les travaux présentés dans les chapitres précédents m'ont progressivement permis d'élaborer un cadre pour la mise en exergue et l'analyse de cette hétérogénéité dans les corpus, cadre que je développe en 5.2.

Cette élaboration s'est nourrie de discussions collectives, d'abord au sein du programme « Contacts de langues » du CELIA lorsque nous avons commencé, dès 2005, à tenter d'adopter des normes de transcription communes pour les corpus. Elle a été notamment permise par les discussions dans le cadre de l'ANR CLAPOTY que je coordonne (2009-2014), avec en particulier Sophie Alby sur les aspects liés au *codeswitching*, Pascal Vaillant sur les aspects informatiques et la linguistique de corpus, et Claudine Chamoreau sur les aspects typologiques ou trans-linguistiques. Cette élaboration concerne un nouveau domaine auquel je me consacrerai dans les années à venir – dans le cadre de programmes de recherche que je coordonne : axe PLURIELS (Plurilinguisme, enjeux linguistiques et sociaux – 2014-2018) au sein du SeDyL, et programme LC1 (Language Contact and Change) au sein du LABEX EFL (2011-2020).

5.1 Etant donné…

5.1.1 Les causes multiples du changement linguistique

Les travaux sur le changement linguistique ont depuis longtemps mentionné que le changement est imputable à des causes multiples. Meillet (1912) déjà avançait que l'évolution des structures grammaticales implique à la fois des processus liés au changement interne tels que l'analogie et la grammaticalisation et des processus liés au contact, comme l'emprunt. Les études sur le changement se sont malheureusement longtemps focalisées seulement sur l'un des types de mécanismes et de processus de changement grammatical : soit des phénomènes internes soit des phénomènes induits par contact mais pas les deux. En situation de contact, Malkiel (1967) notait un besoin de modèles adéquats pour rendre compte des causes multiples du changement[66] et ce, bien avant l'apparition d'analyses liées aux causes multiples (*multiple causation analysis*) telles que celles réalisées dès les années 1980 (B. D. Joseph 1981; Schwegler 1983). L'apparition de cadres explicitement dévoués au changement dû à des causes multiples (Thomason 2001a; Heine & Kuteva 2005; Aikhenvald 2006) est encore récente.

Heine et Kuteva (2003; 2005) ont par exemple exploré la grammaticalisation induite par contact, dans laquelle les phénomènes de contact 'conspirent' avec ceux de la grammaticalisation (Heine & Kuteva 2008). Si les causes, processus et conséquences du changement linguistique sont multiples, leur explication doit l'être également. Cette multiplicité révèle à la fois des différences et des complémentarités entre les mécanismes internes et ceux induits par contact. Ils proposent ainsi une

[66] "Concomitant circumstances may have accelerated the process at issue or have increased the likelihood of the event under study; yet a formal, systematic high-level inquiry into such concomitancies seems to be unavailable" (Malkiel 1967: 1228); "multiple causation is rarely suggested" (Thomason & Kaufman 1988: 59).

méthodologie en plusieurs étapes : étude des données, analyse des différences et complémentarités, analyse de la manière dont ces explications interagissent pour produire des processus ou résultats du changement linguistique.

Un certain nombre de travaux, s'inscrivant dans cette perspective diachronique d'étude des conséquences linguistiques du contact – ou *contact-induced language change* –, ont fourni de belles analyses invoquant différents facteurs explicatifs (Peyraube 2002; Kriegel 2003; Chamoreau & Goury 2012). Certains travaux adoptent spécifiquement une perspective typologique, en s'intéressant aux types de phénomènes susceptibles d'apparaître en fonction des caractéristiques typologiques des langues en présence (Ross 1999; Thomason 2001b; Heine & Kuteva 2005). Dans un ouvrage récent, nous avons présenté des analyses qui s'appuient d'une part sur des considérations typologiques et une perspective de comparaison trans-linguistique et d'autre part sur plusieurs modèles du changement induit par contact (Chamoreau & Léglise 2012). Ces analyses tentent d'identifier différents facteurs dans le changement linguistique. Tout changement est constitué par un ensemble dynamique de processus complexes, complémentaires et inter-reliés qui doivent être traités par une approche fine. Nous avons argumenté pour une méthodologie plurielle permettant d'abord l'identification d'une variété d'explications possible – y compris des processus internes et des processus induits par le contact – puis l'analyse de leurs relations en insistant sur le rôle (pas toujours clairement identifié jusqu'à présent dans les analyses) joué par chaque processus. J'ai montré dans le chapitre 3 comment j'ai proposé d'isoler le rôle de chacun des facteurs. J'écrivais (Léglise 2012) que l'explication proposée pourrait se réclamer d'une théorie de la multi-causalité de l'évolution des langues (causalités internes à la langue ou liées au contact) – ce qui permet de mettre l'accent sur la complémentarité des explications à rechercher – mais qu'il me semblait falloir également identifier sur quoi portent ces différents facteurs, comment ils s'articulent entre eux et comment ils interagissent au niveau des discours et au niveau de la langue, ce que j'ai plus tard reformulé par la nécessité d'une théorie plurifactorielle (Léglise 2013a) évoquée en 3.5, ce vers quoi je tends au niveau méthodologique en 5.2 ci-dessous.

5.1.2 Les avancées de la linguistique de contact encore à consolider

Goebl *et al.* (1996) rappellent que le terme de *contact linguistics*, que je traduis habituellement par « linguistique de contact » ou « linguistique du contact » a été proposé lors de la première conférence internationale sur les contacts et les conflits de langues il y a un peu plus de trente ans :

> Taking the inspiration from Weinreich's pioneering text, Languages in Contact (1953), the Research Center on Multilingualism (RCM) in Brussels coined the term "contact linguistics" on the occasion of the first international conference on language contact and conflict in 1979. This new area of linguistic research adopted the prevailing notions of the time both in its content and in its formal approaches. Contact issues were especially significant in light of an increased interest within linguistics and the social sciences in multilingualism, language conflict, linguistic minorities, and intra- and extralinguistic contact. These factors took on a multidisciplinary aspect, incorporating sociology, psychology, ethnology, anthropology, and history, as well as the different schools of linguistics itself.
> [We] use the term contact linguistics to refer to a research approach to the causes and results of social contact between two or more natural languages which is shared by many linguists from different disciplinary backgrounds. [We] are fully aware that contact linguistic research is not an innovation of the 20th century or of the last twenty years and that it has formed an integrative, though not always

> obvious, part of linguistics and philology since the beginning of their existence as distinct disciplines. We should also emphasize that our sub-discipline of contact linguistics is still very young and has not yet developed a coherent conceptual, methodological and substantive framework of its own. […] To justify […] the independence of contact linguistics two factors should be mentioned:
> – the substantively and materially relevant fact or the recent and significant increase in the mobility of peoples and cultures and of their languages and
> – the scientific need to integrate otherwise separate sciences and disciplines into a comprehensive yet differentiated analysis of basically very complex and synergetically organized phenomena." (Goebl *et al.*, 1996: xxx)

Winford (2003) rappelle également l'importance de l'approche interdisciplinaire proposée par la linguistique de contact :

> Despite Appel and Muysken's (1987: 7) assertion that "Bilingualism or language contact in itself is not a scientific discipline", the study of language contact is in fact a fairly well-defined field of study, with its own subject matter and objectives. It employs an eclectic methodology that draws on various approaches, including the comparative-historical method, and various areas of sociolinguistics. It is this very interdisciplinary approach that defines it and gives it its strength". (Winford, 2003: 9)

Un certain nombre de cadres théoriques et méthodologiques ont été proposés ces vingt dernières années, *cf.* en particulier Thomason et Kaufman (1988), Van Coetsem (2000) ou Winford (2003). Toutefois, le champ de la linguistique de contact est caractérisé par un éclatement qui est lié, selon Winford (2007) à l'absence de cadre théorique cohérent. Oskaar (1996, 8) appelait à repenser les théories et les méthodes employées dans ce champ. Les problèmes qu'il soulevait, il y a une quinzaine d'années, me semblent toujours d'actualité :

> – In spite of the fact that over 70% of the world population is multilingual, it is always assumed in the creation of linguistic models and theories, and in psycho- and sociolinguistic areas as well, that monolingualism is the normal situation.
> – The different manifestations of multilingual competence cannot be judged according to the norms of monolingualism […].
> – In spite of the fact that language is acquired and used in a sociocultural context which is subject to heterogenous conditions, studies continue to presuppose homogenous conditions.
> – The heaviest emphasis in psycho- and sociolinguistic topics has always been placed on cognition. […] Emotions, a definitive factor in language maintenance and also in the emergence, continuation and spread of language conflict, and cognitive-emotional convergence also have to be taken into account.

Alors que le débat concernant la linguistique de contact comme champ autonome ou comme sous-discipline (de l'étude de la grammaire, ou du changement linguistique, ou de l'étude du bilinguisme, ou de l'étude des interactions) semble persister[67], la question de savoir si la linguistique générale a pris au sérieux les résultats apportés par la linguistique de contact me semblent relativement peu discutée.

[67] J'en veux pour preuve les débats auxquels j'ai pu assister lors de conférences récentes (2007 - *International Symposium on Language Contact*, Max Planck Institut, Leipzig, 10-13 mai ; 2011 –*Rethinking Contact Induced Change*, Université de Leiden, 9-11 juin).

5.1.3 La difficulté à articuler le social et le linguistique par la linguistique de contact

Le champ de la linguistique de contact est par ailleurs morcelé en différentes traditions de recherche (en diachronie comme en synchronie) qui ont tendance à se replier sur elles-mêmes et à ne pas dialoguer. Elles me semblent illustrer une dichotomie un peu simplificatrice que j'utilise à dessein : d'un côté, l'étude de la grammaire, de l'autre, l'étude des contextes sociaux.

Les travaux typologiques, par exemple, en se focalisant sur des caractéristiques morphosyntaxiques ou typologiques, laissent généralement de côté les considérations sociales ou contextuelles du contact de langues. Dans une perspective fonctionnaliste intégrée, Matras (2009) considère les répertoires plurilingues des locuteurs et les innovations individuelles comme agents du changement – position intéressante car elle place les locuteurs et leurs répertoires au centre du changement – mais l'auteur ne propose pas réellement de moyen de prendre en compte le contexte social des interactions.

> Consequently, contact is not regarded here as an 'external' factor that triggers change, but as one that is internal to the processing and use of language itself in the multilingual speaker's repertoire of linguistic structures (Matras 2009 : 5).

Les travaux diachroniques, mentionnés dans le chapitre 4, en mettant en lumière l'importance des facteurs socio-historiques dans les résultats du contact, ont montré la nécessité de s'appuyer sur des « données sociales » pour situer, voire expliquer, les données linguistiques.

En synchronie, les travaux se sont focalisés sur l'alternance de langues et l'étude des parlers bilingues avec deux grandes orientations. La première, visant à déterminer la structure linguistique des productions bilingues ou plurilingues (Poplack 1980; D. Sankoff *et al.* 1991; Muysken 1995; Myers-Scotton 1993a), isole des contraintes linguistiques et propose des modèles pour prédire la bonne formation des alternances de langues, en se focalisant sur le *codeswitching* intraphrastique. La seconde, s'intéressant au rôle et aux significations sociales de l'alternance de langues (Blom & Gumperz 1972; Auer 1995; 1998; 1999; Myers-Scotton 1993b; Heller 1995), détermine la fonction du *codeswitching* au sein du discours et propose des typologies d'alternances de langues et de significations sociales associées comme par exemple Auer (1999).

Cette difficulté à tenir ensemble l'étude du linguistique et l'étude du social – ou plutôt, l'étude du linguistique au sein d'un contexte social, me semble un problème plus général aux sciences du langage. Je pointe ce problème précis dans le cas de la linguistique de contact car ce domaine est particulièrement sensible aux « facteurs sociaux » et m'apparaît comme un champ ouvert pour y inscrire mes travaux de recherche actuels et à venir. Je développe à présent les outils et méthodes qui me semblent permettre de le faire évoluer.

5.2 Analyse plurifactorielle et multiniveaux de corpus hétérogènes

Prenant note de ces difficultés, nous nous sommes donné pour objectif, au sein du projet CLAPOTY que je coordonne et qui est actuellement financé par l'ANR (2009-2014) d'intégrer différentes approches pour mieux décrire et expliquer les phénomènes de contact et de variation. Cette approche s'appuie sur l'étude de corpus hétérogènes – au travers en particulier d'un corpus

commun. Ce travail descriptif se situe dans l'optique « décrire pour expliquer » que j'ai présentée dans le chapitre 1.

Nous verrons ci-dessous trois méthodes qui ont été élaborées dans ce cadre : annotation de données hétérogènes dans les corpus, repérage et identification multi-niveaux de phénomènes remarquables, méthode d'analyse plurifactorielle.

Les corpus hétérogènes exhibent ce qui a été décrit comme du *codeswitching* ou *code-mixing* mais aussi toutes sortes de « bricolage linguistique » (Lüdi 1994; Mondada 2012), ce bricolage par lequel les acteurs sociaux utilisent un ensemble de ressources existantes – parfois anciennes – pour construire de nouvelles significations, comme un certain nombre de travaux l'ont montré dans des contextes variés (Hebdige 1984) et comme le cas du *taki-taki* l'a illustré dans le chapitre précédent. Les pratiques langagières ainsi observées, que je nomme hétérogènes, sont qualifiées par certains de *polylanguaging* (Jørgensen *et al.* 2011). Elles sont produites par des locuteurs plurilingues aux compétences variées, dont les répertoires linguistiques peuvent être décrits comme super-divers (Blommaert & Backus 2011).

Parler d'hétérogénéité constitutive des pratiques langagières (et donc des corpus) me paraît plus intéressant que de s'intéresser uniquement aux phénomènes de *polylanguaging* et mélanges de langues, car cela permet de traiter de la même manière l'emploi de formes en variation (stylistique ou dialectale) et l'emploi de formes provenant de langues diverses.

5.2.1 Linguistique de corpus et corpus plurilingues et hétérogènes

En linguistique de corpus, une longue tradition de travail s'est instituée ces quinze dernières années sur les corpus multilingues – c'est-à-dire des corpus comprenant des textes dans différentes langues, ces textes étant a priori chacun monolingue. Si possible, la linguistique de corpus sur corpus multilingues s'effectue sur des corpus de textes comparables (dans chaque langue le nombre et le genre ou type de textes sont comparables), parfois sur des corpus parallèles (c'est-à-dire, des textes et leurs traductions (pour une présentation générale, voir en particulier Véronis (2000)) voire sur des corpus parallèles multilingues alignés (des corpus parallèles pour lesquels on a des relations d'équivalence de traduction entre des éléments qui composent les textes), *cf.* notamment Véronis (2002) ou Zweigenbaum *et al.* (2011).

Pour différencier de ces corpus multilingues, les corpus que je constitue et analyse, j'utilise le terme de « corpus plurilingues » c'est-à-dire de corpus comprenant plusieurs langues au sein de mêmes textes. Ces corpus plurilingues, à la différence des corpus multilingues précédemment cités, sont encore peu nombreux, peu disponibles à la communauté des linguistes, et peu « outillés » du point de vue des traitements informatisés disponibles. Peu de corpus disponibles en ligne sont plurilingues. On peut néanmoins citer la base ICOR de la plateforme CLAPI (Groupe ICOR 2007)[68] qui comporte quelques données plurilingues, ou le projet LIPPS/LIDES[69] dont l'objectif était de développer des standards de transcription pour les langues mixtes et le *codeswitching* (*cf.* également la base

[68] *Cf.* http://clapi.univ-lyon2.fr et http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/.
[69] *Cf.* http://www.ling.lancs.ac.uk/staff/ruthanna/lipps/lipps.htm

Bilingbank accesssible sous Talkbank[70]). Je renvoie également à Schmidt & Wörner (2012) pour une présentation de projets actuels.

Dans le domaine de la typologie linguistique et des études de la variation inter- ou translinguistique, les corpus parallèles multilingues ont progressivement fait leur apparition (Dahl 2007; Stolz 2007) à côté des travaux par comparaison de questionnaires (Matras & Sakel 2007). De larges corpus ont été constitués quelle que soit la méthode de recueil (traductions comparables et parallèles ou réponses à des questionnaires). Des bases de données ont également été développées mais, comme les corpus sur lesquelles ces études se fondent, elles sont toutefois composées, pour la plupart, de données monolingues comparées[71]. Parmi les bases de données monolingues, on peut mentionner le phénomène de l'emprunt (*borrowing*) qui illustre un point de contact entre les langues et qui a pu faire l'objet d'annotations particulières, comme c'est le cas dans la base de données sur le romani[72] qui annote la « profondeur » de l'emprunt (Matras *et al.* forthcoming).

Les corpus plurilingues sont pourtant particulièrement intéressants : ils incluent des phénomènes de *codeswitching* et *code-mixing*, de bricolage linguistique et illustrent non seulement des variations morphosyntaxiques ou lexicales (et que l'on peut parfois relier à des pratiques stylistiques ou dialectales) mais également des formes qu'il est parfois difficile de catégoriser. Ils posent en effet – comme nous le verrons ci-dessous – de redoutables problèmes non seulement d'identification des formes mais aussi de transcription et d'annotation.

5.2.2 Annotation et encodage des corpus

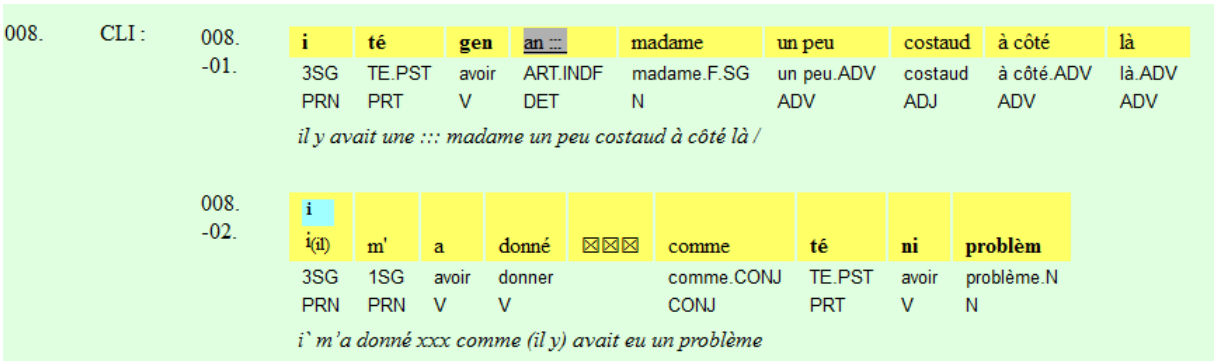
Les corpus sur lesquels je travaille sont balisés sous xml grâce à un éditeur, Jaxe[73], adapté par Pascal Vaillant au système d'annotation que nous avons collectivement élaboré. Le schéma de document Corpus-Contact que nous avons créé, d'abord dans le cadre des programmes « Contacts de langues » du CELIA puis de l'ANR CLAPOTY, s'inspire de normes de la TEI (Text Encoding Intiative)[74], adaptées pour nos besoins. Je donne ci-dessous deux exemples d'adaptation.

La TEI découpe les textes en phrases. Dans notre cas, l'unité minimale dans laquelle nous souhaitons décomposer nos enregistrements est loin d'être la phrase, unité qui n'a pas de sens à l'oral, mais plutôt le tour de parole, suivant en cela la tradition initiée par Sacks *et al.* (1974). Ce choix est conforme au cadre global des conventions adoptées par exemple par le Groupe ICOR (2007) qui a développé des conventions de transcription en vue d'analyses interactionnelles plus spécifiques que nous ne suivons qu'en partie. Ce choix est également conforme aux choix réalisés dans d'autres projets de grande envergure sur l'oral, tels TalkBank et CHILDES sous CLAN (MacWhinney 2000; 2007).

[70] *Cf.* http://talkbank.org
[71] Par exemple Database Typological Research ; http://languagelink.let.uu.nl/tds/index.html
[72] Projet dirigé par Y. Matras (Romani Morpho-Syntactic Database Project, Université de Manchester, http://romani.humanities.manchester.ac.uk/rms/).
[73] http://jaxe.sourceforge.net/fr/ dont les auteurs sont D. Guillaume, S. Ayadi, B. Tasche, O. Kykal, C. Dedieu, L. Guillon, B. Delacretaz, S. Kitschke.
[74] (http://www.tei-c.org)

La TEI propose de noter la langue de base de chaque phrase et, si un élément d'une autre langue intervient, elle le note entre chevrons, comme <élément étranger appartenant à la langue x>. Ce choix est également celui qui est réalisé dans le cadre du projet ANR CorpAfroas (Mettouchi & Chanard 2010), *cf.* notamment Manfredi *et al.* (to appear) qui s'intéressent à des phénomènes de *codeswitching* dans leurs corpus de langues jusqu'alors peu décrites et peu documentées. Après avoir, dans un premier temps, essayé d'associer aussi une langue[75] à chaque prise de parole, nous avons progressivement renoncé à l'attribution systématique d'une seule langue à chaque tour. Dans la plupart des cas, nous observons en effet plusieurs langues en présence dans le même tour, à l'intérieur de la même prise de parole par le même locuteur et nous avons décidé de noter ces tours comme « multilingues », et à l'intérieur de ces tours multilingues, nous identifions des « segments » associables à telle ou telle langue. Par exemple, la prise de parole suivante montre un début d'énoncé en créole guyanais qui se poursuit, après un déterminant créole antillais (*an*), en français avant de se conclure en créole guyanais. Plutôt que de choisir – souvent arbitrairement – une langue matrice à l'énoncé, je considère que le tour est multilingue – ce qui est représenté visuellement par un surlignage jaune – et constitué de plusieurs segments (ici trois langues différentes, repérées par les codes gras / normal / souligné).

(17) *an madame un peu costaud* (corpus CLAPOTY_Léglise)



De la même manière, des éléments peuvent appartenir à plusieurs langues possibles : c'est le cas notamment de « i » au début de la seconde ligne de corpus. Tout transcripteur a expérimenté la difficulté qu'il y aurait à trancher entre plusieurs langues et plusieurs formes. Ici, « i » peut soit être la forme orale du pronom sujet « il » en français, soit être le même pronom sujet en créole. Plutôt que de trancher, nous avons décidé d'étiqueter ces éléments comme eux-mêmes « multilingues » et d'identifier ensuite l'ensemble des possibilités associées. Ces éléments sont surlignés en bleu dans la transcription.

Visuellement, nous avons souhaité adopter un système de transcription qui montre les différentes possibilités. Pour des cas où les deux langues partagent un certain nombre de traits (en particulier lexicaux), comme une langue créole et sa langue lexificatrice, G. Ledegen (2012) a proposé d'utiliser une double transcription dite « flottante » afin de visualiser les deux interprétations possibles s'offrant au descripteur – ce qui est représenté avec les deux orthographes alternatives de « i », l'une au-dessus de l'autre dans l'exemple juste cité. Nous avons étendu cette notion à tous les cas où plusieurs transcriptions et plusieurs langues étaient possibles, même lorsque les langues ne sont a priori pas si « proches ». Par exemple, dans l'extrait (18), un médecin tente de dire quelques mots

[75] Nous utilisons les codes ISO pour les langues.

dans la langue de sa patiente (un créole à base anglaise, le nengee). Il prononce ligne 11 « a go bon » (une forme que je considère comme représentant une façon « non native » de s'exprimer – une trace du processus d'acquisition de la langue) qui correspondrait à la forme standard « a e go bung » en nengee (la prononciation attendue de la finale nasale 'ung' étant un peu moins ouverte que le 'on' français). Il me semble alors important de noter – lors de la transcription alternative – la proximité de ce qui a été prononcé avec d'une part l'adjectif « bon » qui semble sélectionné et d'autre part avec l'adjectif « bung » qui est peut-être la forme standard visée par le locuteur.

(18) *kosokoso* (corpus CLAPOTY_Léglise)

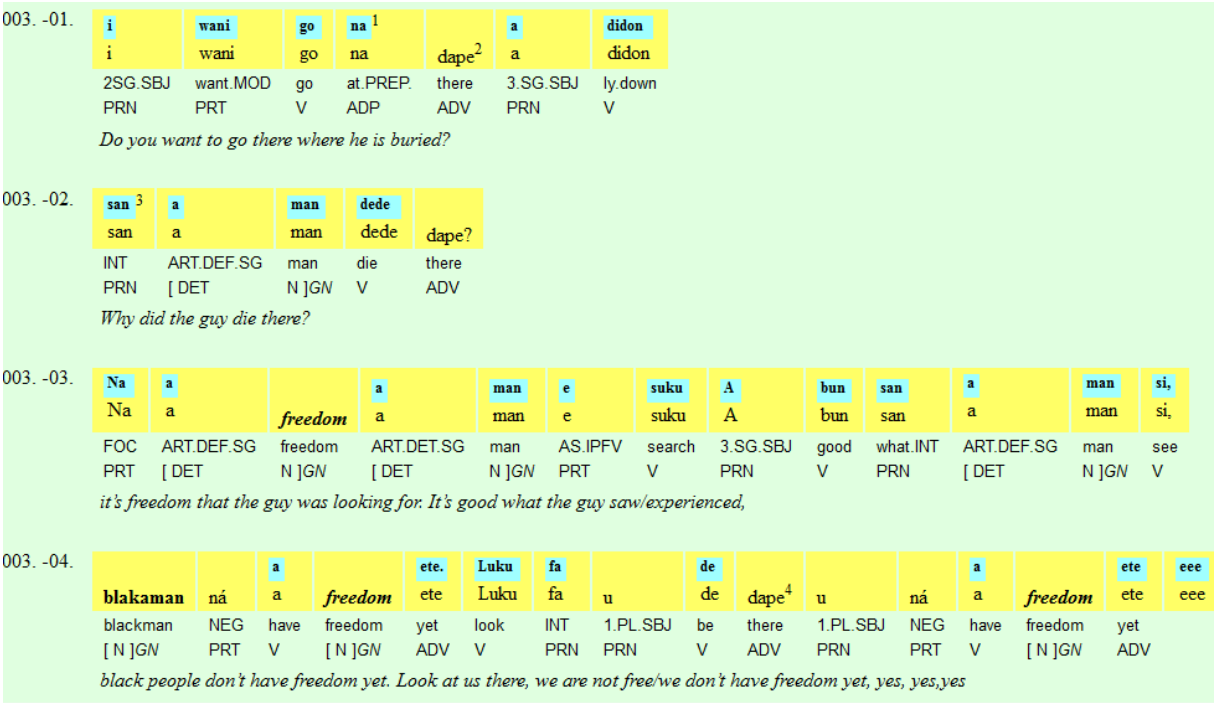
010.	Inf1 :	tu parles qu'elle va mieux qu'hier !
011.	Méd :	a go ***bon*** ? bung *aller bien ?*
012.	F1 :	**a e mama / mama fu mi e go ?** *ma mère elle va ?*
013.	Méd :	mama ça ***go bon ?*** **go** bung ? *la mère ça aller bien ?*

Les transcriptions alternatives font parfois intervenir plus que deux langues, comme c'est le cas de la ligne 013 qui comprend des éléments attribuables au français (*ça* et *bon*), des éléments attribuables au nengee (*mama* et *bung*), et un élément, *go*, qui peut être catégorisé comme du nengee ou comme de l'anglais.

Dans cet exemple, on peut penser que les énoncés 011 et 013 du médecin illustrent un cas d'approximation vers une langue cible, le nengee ; en cela, on peut les considérer comme des variétés L2. L'énoncé 013 me semble toutefois particulièrement illustrer une tendance à utiliser, dans des situations exolingues, des éléments communs à plusieurs langues, une tendance à s'appuyer sur eux pour communiquer (c'est le cas de *go* et de *bon*, cela pourrait également être le cas des deux premiers éléments *mama* et *ça* (*sa* ?), disponibles dans plusieurs langues).

L'utilisation de cette méthode a ainsi permis de mettre en évidence que, dans certains corpus, la quasi-totalité des prises de parole pouvait être attribuée à l'une ou l'autre langue comme dans l'exemple (19) :

(19) discussion entre hommes dans un bar à Saint-Laurent (corpus CLAPOTY_Migge), présenté dans (Léglise & Migge 2012)



003. -01.	**i**	**wani**	**go**	**na** [1]	dape[2]	**a**	**didon**
	i	wani	go	na	dape	a	didon
	2SG.SBJ	want.MOD	go	at.PREP.	there	3.SG.SBJ	ly.down
	PRN	PRT	V	ADP	ADV	PRN	V
	Do you want to go there where he is buried?						
003. -02.	**san** [3]	**a**	**man**	**dede**	dape?		
	san	a	man	dede	dape		
	INT	ART.DEF.SG	man	die	there		
	PRN	[DET	N]*GN*	V	ADV		
	Why did the guy die there?						
003. -03.	**Na**	**a**	***freedom***	**a**	**man**	**e**	**suku**	**A**	**bun**	**san**	**a**	**man**	**si,**
	Na	a	freedom	a	man	e	suku	A	bun	san	a	man	si,
	FOC	ART.DEF.SG	freedom	ART.DET.SG	man	AS.IPFV	search	3.SG.SBJ	good	what.INT	ART.DEF.SG	man	see
	PRT	[DET	N]*GN*	[DET	N]*GN*	PRT	V	PRN	V	PRN	[DET	N]*GN*	V
	it's freedom that the guy was looking for. It's good what the guy saw/experienced,												
003. -04.	**blakaman**	**ná**	**a**	***freedom***	**ete.**	**Luku**	**fa**	**u**	**de**	dape[4]	**u**	**ná**	**a**	***freedom***	**ete**	**eee**
	blackman	NEG	have	freedom	yet	look	INT	1.PL.SBJ	be	there	1.PL.SBJ	NEG	have	freedom	yet	
	[N]*GN*	PRT	V	[N]*GN*	ADV	V	PRN	PRN	V	ADV	PRN	PRT	V	[N]*GN*	ADV	
	black people don't have freedom yet. Look at us there, we are not free/we don't have freedom yet, yes, yes,yes															

Notre choix assumé de faire figurer l'ensemble des possibles sur les transcriptions transforme ainsi le regard que nous portions sur les corpus. Plutôt que de considérer l'extrait (19) comme du nengee dans lequel quelques éléments de sranan tongo s'insèrent (en adoptant le modèle théorique d'une langue matrice), on peut dès lors considérer que les locuteurs utilisent préférentiellement des éléments communs aux deux langues lorsqu'ils s'expriment et que par moment, ils sélectionnent telle ou telle marque (par exemple *dape* et quelques marques de la personne en nenge ; *blakaman* en sranan) dans l'autre des langues (Migge & Léglise 2011) appartenant à leur répertoire linguistique.

5.2.3 Repérage des « phénomènes remarquables »

L'un des défis majeurs posés par ce type de pratiques langagières est de se doter d'outils pour décrire (puis analyser et expliquer) les phénomènes linguistiques observés dans des corpus plurilingues, qu'il s'agisse de phénomènes attribuables à de la variation (classiquement considérée comme interne ou due au contact de langues) ou de phénomènes de contacts plus évidents tels que le *codeswitching* ou le *code-mixing*. Le choix méthodologique que nous avons effectué est de qualifier (et d'annoter) tous les phénomènes sur lesquels nous souhaitions travailler comme « phénomènes remarquables ». J'utilise « remarquable » dans les deux sens de l'adjectif : soit les phénomènes observés sortent de l'ordinaire (de la langue ordinaire) – et je pars d'un sentiment d'écart par rapport à la forme attendue ou de référence pour qualifier la forme observée de « remarquable », c'est-à-dire digne d'un intérêt particulier (comme nous avons pu le voir dans le chapitre 3), soit les phénomènes observés me paraissent exemplaires de phénomènes connus et bien décrits dans la littérature sur le contact de langues – et je pars d'un sentiment de fréquence ou d'exemplarité. Ce choix est minimaliste du point de vue de la terminologie choisie, il évite ainsi tous

les termes particulièrement foisonnants dans le domaine du contact de langues et très souvent contradictoires (d'un auteur à l'autre ou d'un cadre à l'autre).

Il permet de ne pas entrer dans des débats terminologiques sans fin comme ceux qui existent sur la distinction entre emprunt et *codeswitching*[76] par exemple ou encore calque, interférence ou transfert, etc. (Mackey 1976; D. Sankoff *et al.* 1991; Zentella 1997). La position retenue est d'employer des termes les plus « neutres » possibles en regroupant les phénomènes intéressants à observer en méta-catégories regroupées selon leur comportement ou leurs caractéristiques : phénomènes remarquables morphosyntaxiques (PREMS), phénomènes remarquables interactionnels (PRINT), phénomènes remarquables discursifs (PREDISC). Ces éléments remarquables sont annotés. Les PREMS apparaissent surlignés en gris dans les corpus. Par exemple, dans l'extrait (20) ci-dessous, les éléments morphosyntaxiques qui m'intéressent sont l'absence d'accord sur le verbe *faire*, qui apparaît à l'infinitif ligne 004-01 et la présence d'un nom français *bonhomme* sans déterminant (ni dans une langue ni dans l'autre) ligne 004-02. Au niveau interactionnel (des PRINT, donc), le fait que K reformule la question de M en français, ligne 004-01 m'intéresse, tout comme le fait que M reprenne *bonhomme* par *pikin man*, en 005. Je reviendrai sur ces phénomènes en 5.3.

(20) Famille Pamaka (corpus Léglise)

003.	M :	Ken	san	i	meki	a	sikoo	tide ?	
		Ken.PROPR	quoi	2SG.SBJ	faire	à.PREP	école	aujourd'hui	
		N	PRN	PRN	V	ADP	N	ADV	
		Ken qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ?							
004.	K :	004. -01.	**ce**	**que**	**je**	**faire**	**à**	**l'**	**école ?**
			DEM	REL	1SG	faire	à.PREP	ART.DEF	école
			PRN	CONJ	PRN	V	ADP	DET	N
		004. -02.	tide	mi	meki	**bonhomme**	a	sikoo	anga	**plus**
			ADV.temps	1SG	faire	bonhomme	à.PREP.loc	école	coord	plus.ADV
			ADV	PRN	V	N	ADP	N	ADP	N
			aujourd'hui j'ai dessiné des bonhommes et j'ai aussi fait des additions							
005.	M :	pikin	man	i	mu	taki			
		petit	homme	2SG.SBJ	devoir.MO	dire			
		ADJ	N	PRN	PRT	V			
		petits hommes tu dois dire							

[76] Plusieurs années de débats internes et infructueux, pour distinguer emprunts et *codeswitching*, au sein du programme « Contacts de langues » du CELIA nous ont finalement convaincus de la nécessité de ne pas s'affronter pour nommer les phénomènes mais plutôt d'observer leur fonctionnement.

5.2.4 Analyse des phénomènes remarquables

Une fois les différents phénomènes remarquables identifiés, il s'agit de les décrire, de les analyser puis de tenter de les expliquer. Voici la démarche d'analyse multi-niveau élaborée pour les PREMS ; elle s'appuie sur la démarche que j'ai proposée au chapitre 3 qui favorise une analyse séparée des facteurs d'explication avant de montrer leur interaction dans le résultat linguistique observé, en systématisant l'entrée par différents niveaux d'analyse. Les linguistes identifiant des phénomènes remarquables sont invités à se pencher sur un ensemble de niveaux d'analyse :

a) Analyse propre à la langue A : se demander s'il existe d'autres exemples déjà documentés du même phénomène dans la langue A et proposer une analyse – exemple : une variation de ce type a été observée dans la situation X (variation géographique par exemple)

b) Analyse liée à un groupe de langues (au sens de familles linguistiques mais pas exclusivement) : se demander s'il existe d'autres exemples déjà documentés dans des langues proches de la langue A) – exemple : les langues romanes connaissent généralement des réductions de paradigme au niveau des pronoms personnels (nombreux exemples attestés dans telle et telle variété) – par ailleurs, on sait que le contact peut favoriser l'émergence et le développement d'évolutions dont on retrouve le parallèle dans des langues de la même famille (Vanhove 2001, 9), ces informations sont donc importantes à consigner

c) Analyse liée au contact (en fonction des caractéristiques linguistiques ou typologiques des langues en contact) : se demander si le PREMS peut être lié à une caractéristique de la langue B – par exemple l'ordre des constituants observé ne correspond pas à celui de la langue A dans laquelle l'énoncé est produit mais à celui de la langue B également présente dans la situation de contact

d) Analyse liée à chacune des langues dans d'autres situations de contact : se demander si d'autres exemples sont documentés – et de la langue A – et de la langue B, en contact avec d'autres langues C, D, et produisant le même type d'effets – exemple : la situation de contact actuelle comprend du français et du créole ; le français, en contact avec des langues africaines, produit le même type de phénomènes que ceux observés dans la situation actuelle ; par ailleurs, le créole, en contact avec une autre langue (le néerlandais), produit ou ne produit pas le même type de phénomènes que ceux observés dans la situation actuelle

e) Analyse liée au contact indépendante des caractéristiques des langues en contact : vérifier si la littérature fait état de phénomènes identiques dans des situations mettant en scène d'autres langues – par exemple, un schéma de grammaticalisation habituel dans les langues, ou un processus graduel déjà identifié montrant que la création des articles suit un schéma classique, du numéral vers l'indéfini, puis de l'indéfini vers le défini (Heine & Kuteva 2003)

f) Analyse sociolinguistique : décrire la situation de communication en terme d'interlocuteurs (leur âge, leur situation sociale ou professionnelle, leurs rapports), se demander si l'énoncé produit renvoie à une variété stylistique particulière, etc.

g) Analyse pragmatique : si le phénomène inclut un changement de langue, se demander quelle fonction on peut attribuer à ce changement, quel est le thème de l'échange, quel type de séquence (explicitation par exemple) est concerné etc.

L'idée de cette démarche, pas à pas, et contraignante pour le descripteur, est d'étendre la possibilité d'explication des phénomènes qui reste, comme je l'ai montré, trop souvent confinée au transfert de structures de la langue B vers la langue A (Léglise 2013a). En proposant une analyse multi-niveaux, je fais le pari que plusieurs de ces niveaux sont (la plupart du temps) concernés dans les résultats linguistiques observés. Suivre une telle démarche permet de rendre visibles ces différents niveaux et d'identifier des possibilités d'explication. L'étape suivante consiste à montrer que ces niveaux interagissent et à démonter comment. On sera alors en mesure de proposer des explications plurifactorielles aux phénomènes observés.

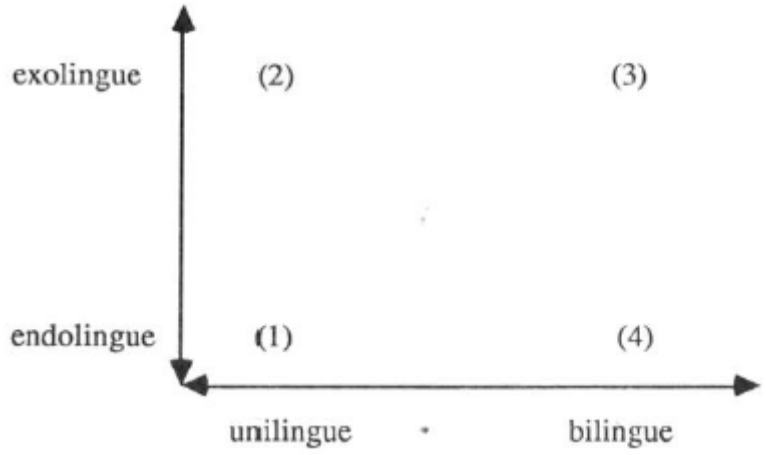
5.2.5 Des métadonnées fines et nombreuses pour une analyse plurifactorielle

Enfin, nous proposons d'enrichir, chaque corpus transcrit, d'un grand nombre de métadonnées qui concernent la situation de contact, les langues et les locuteurs concernés. Elles s'inspirent des « facteurs linguistiques » et des « facteurs sociaux » identifiés par la linguistique de contact (en particulier par Thomason (2001a) et Winford (2003) augmentés de connaissances issues des domaines de la typologie des langues, de l'acquisition/apprentissage des langues, de l'anthropologie linguistique et de la sociolinguistique. Avec une vision maximaliste des possibilités offertes par l'annotation d'informations secondaires sur nos données, nous avons souhaité que ces métadonnées soient les plus riches possibles afin de pouvoir ensuite interroger chacun de ces critères comme un facteur potentiellement pertinent dans la réalisation des phénomènes remarquables observés. Pour ce faire, elles ont été structurées par Pascal Vaillant dans une base de données qui est renseignée pour chaque texte ou corpus. A titre d'exemple, voici cinq grandes catégories de métadonnées que nous renseignons.

Premièrement, nous avons voulu catégoriser chacun de nos corpus selon trois typologies majeures de la linguistique de contact. En fonction des critères donnés par chacun des auteurs suivants, nous avons tenté d'inscrire nos corpus dans les typologies concernées :

– La typologie de Winford (2003) sur les situations de contacts distingue entre des situations de contacts marginales (voyages, explorations, conquêtes, médias, apprentissage de langues étrangères, etc.), des situations où les locuteurs évoluent dans la même communauté mais avec un contact entre un groupe dominant et un groupe minoritaire (immigration, invasion, conquête militaire, modifications des frontières des états, contacts intergroupaux liés à du commerce, des mariages, etc.), et des situations de bilinguisme plus « égalitaires ». Selon le degré du contact, Winford cherche à évaluer les effets sur les langues pouvant aller d'emprunts lexicaux uniquement jusqu'à des emprunts structuraux massifs ayant des effets sur la typologie des langues.

– La typologie des interactions verbales de De Pietro (1988) propose d'identifier différents types de situations d'interactions entre des bilingues ou des monolingues, entre des locuteurs natifs ou non, partageant ou non les mêmes langues. Il propose un axe unilingue-bilingue et un axe endolingue-exolingue définissant ainsi quatre cas de figures. Les observables linguistiques identifiés dans les interactions sont ainsi explicités en fonction de la situation de communication verbale telle qu'elle a été définie dans la typologie. Je reviendrai sur cette typologie en 5.3.3.



24 : Typologie des situations de contact (De Pietro 1988, 72)

– La typologie proposée par Auer (1999) sur les discours bilingues distingue entre l'alternance conversationnelle (ou *codeswitching*) « pour les cas où la juxtaposition des deux codes est perçue et interprétée comme localement significative par les participants », le mélange de langues (ou *language mixing*) « où c'est la juxtaposition des deux langues en elles-mêmes qui est significative pour les participants, non pas localement (contextuellement) mais dans le fait même d'employer ce type de discours », et enfin la fusion de lectes (ou *fused lects*) pour les cas correspondant à des variétés mixtes stabilisées « où les locuteurs n'ont plus conscience de la mixité de leur discours », où la mixité est constitutive de la langue ainsi créée (Alby & Migge 2007, 52).

L'objectif de la catégorisation de nos corpus selon ces trois typologies est de vérifier si les effets et phénomènes linguistiques attendus dans certaines de ces situations correspondent bien à ceux que nous observons dans nos corpus, il s'agit donc en quelque sorte de « tester » ces typologies et de vérifier si elles permettent d'expliciter les phénomènes observés. Le cas échéant nous serons à même de discuter, compléter ou invalider ces typologies. Je renvoie au point 5.3 ci-dessous pour un début de discussion de la typologie de de Pietro par exemple.

Deuxièmement, en ce qui concerne les différentes langues présentes dans nos enregistrements, il nous a paru important de noter quelles relations ces différentes langues entretiennent d'un point de vue génétique ou typologique : sont-elles apparentées ? (même famille linguistique ?, intercompréhension relative ?, variétés stylistiques ou dialectales de la même langue ? etc.), peut-on considérer – et selon quel critère – qu'elles sont typologiquement « proches » ou éloignées ? La question de la distance typologique entre les langues n'est pas triviale et peut-être abordée de différentes manières, notamment en fonction d'une distance objective – que certains tentent de mesurer et que nous nous contentons de noter localement dans le cadre de domaines particuliers – ou d'une distance subjective ou perçue (Kellerman & Smith 1986; Giacalone Ramat 1994) particulièrement importante en situation d'acquisition des langues et que nous prenons également en compte dans nos analyses (*cf*. idéologie linguistique).

Bien que complexe, c'est une question essentielle dans le domaine du contact. S. Thomason (2010, 40) insiste sur l'importance de connaître le degré de distance typologique entre des sous-systèmes

(ou domaines) particuliers des langues en contact car cela aide à prédire le type d'interférence (nous dirions ici de phénomène remarquable) qui peut se produire –en fonction également de l'intensité du contact. Lorsque la distance typologique est étroite, des sous-systèmes – pour lesquels on observe rarement de changement induit par contact – peuvent être affectés par le contact. S. Thomason donne le cas de la morphologie flexionnelle qui est habituellement peu touchée par le contact. Une distance typologique « minimale » est responsable de la fréquence d'interférences interdialectales impliquant des traits flexionnels rarement transférés dans le cas de langues plus distantes. Ce n'est, selon l'auteur, pas l'effet déclencheur mais un facteur explicatif important.

Voici quelles métadonnées nous renseignons concrètement pour les relations génétiques ou typologiques :

Lorsque nous travaillons sur un corpus illustrant des contacts entre le kali'na (langue amérindienne de la famille caribe) et le français (langue romane), nous notons qu'il s'agit de langues typologiquement éloignées par exemple du point de vue de l'ordre des constituants dans la phrase – et plus particulièrement de l'ordre dans le groupe nominal.

Pour le contact entre le pamaka (créole à base anglaise) et l'aluku (créole à base anglaise), nous considérons qu'il s'agit de variétés dialectales de la même langue (le nengee) et pour le contact entre le pamaka (créole à base anglaise) et l'anglais (langue germanique), on considère qu'au niveau génétique (cet adjectif étant pris ici au sens large), il s'agit du contact entre une langue créole et sa langue lexificatrice mais qu'au niveau typologique, ces langues ont des caractéristiques relativement éloignées du point de vue de l'expression des marques de TAM par exemple. Ces informations nous semblent importantes pour vérifier si les effets observés du contact peuvent être liés à des apparentements et ressemblances génétiques ou typologiques.

Troisièmement, la littérature sur le contact insiste sur la durée et la stabilité du contact entre les langues comme un critère important intervenant dans les résultats de ce contact (Thomason 2001a; Winford 2003). Ce sont généralement les données sociales ou sociolinguistiques intégrées dans les études sur le contact, les *social factors* du « scénario de contact » pertinents, qui ont un pouvoir explicatif. Nous avons décidé de préciser ces éléments pour chacune des paires ou trio de langues présents dans nos corpus – nous réalisons cette annotation à deux niveaux : au niveau généralement considéré dans la littérature, qui est celui de la « communauté linguistique », et au niveau qui nous paraît également pertinent pour expliquer les phénomènes, celui du locuteur et de sa famille.

Quatrièmement, notre connaissance des terrains et des travaux en acquisition et anthropologie linguistique nous ont fait préciser un certain nombre de données secondaires qui nous semblent pouvoir jouer un rôle explicatif important dans les résultats du contact – rôle que nous souhaitons en tout cas tester. Le lieu et le moyen d'acquisition des langues par les locuteurs nous semblent des données importantes et nous avons souhaité les noter systématiquement : telle langue a-t-elle été transmise en famille lorsque le locuteur était enfant, est-ce la (ou l'une des) langue(s) de socialisation majoritaire pour lui, a-t-il appris cette langue à l'école ou dans un contexte formel comparable, a-t-il acquis cette langue dans des contextes informels (avec des pairs) ou dans l'espace public, ou encore est-on dans un cas de rupture de transmission intergénérationnelle ?

Cinquièmement, le statut des différentes langues dans la situation de communication correspondant au corpus est également un élément à prendre en compte – et nous souhaitons également tester le

rôle que ces éléments peuvent jouer : quelles sont les fonctions jouées par les différentes langues sur le territoire concerné ? Quels sont leurs statuts (*de jure* et *de dicto*) respectifs ? Quels sont les équilibres numériques en présence (langue majoritaire ou minoritaire numériquement parlant dans la micro-situation concernée, dans la ville où l'enregistrement est réalisé, sur le territoire global) ? Quels sont les rapports entre les langues, d'un point de vue idéologique : au niveau du territoire, la langue A est-elle idéologiquement perçue comme minoritaire ou dévalorisée ? au niveau de la région ou de la ville concernée, la langue A et la langue B sont-elles également valorisées ? au niveau de la micro-situation considérée, la langue B est-elle considérée comme appropriée à la situation / valorisée, à la différence de la langue A par exemple ?

Toutes ces questions nous semblent pertinentes, nous les considérons comme autant de données secondaires intéressantes à noter – et à interroger ensuite, pour valider ou invalider leur rôle dans les résultats linguistiques observés, voire, si leur rôle s'avère montré, permettre de mieux expliquer ces résultats.

5.3 Chantiers en cours

5.3.1 Types de corpus

Les enregistrements analysés à l'aune des outils présentés en 5.2 ont été choisis en fonction de l'intérêt qu'ils représentaient du point de vue de leur hétérogénéité intrinsèque, mais aussi du point de vue de la diversité des langues en général (en terme de diversité géographique et typologique). Nous travaillons pour la plupart sur des langues (ou des variétés de langues) peu décrites, en contact parfois avec des langues pour lesquelles une grande tradition grammaticale existe. Le corpus CLAPOTY compte à ce jour 40 langues dont 25 pour lesquelles les membres sont « spécialistes » (les initiales des membres sont notées entre crochets[77]).

groupes de langues	langues présentes dans les corpus
amérindiennes	kali'na [SA] ; nahuatl, purepecha (et différentes variétés géographiques) [CC]
créoles à base française	antillais (guadeloupéen, martiniquais) [PV] ; guyanais [IL, PV] ; réunionnais [GL], haïtien
créoles à base anglaise	nengee (ndyuka, pamaka, aluku) [BM] ; sranan tongo [BM]
créoles à base portugaise	casamançais [JFN]
romanes	français [IL, GL] (et différents variétés, stylistiques, et géographiques) ; espagnol (et différents variétés, notamment du Mexique) ; portugais (du Brésil)
germaniques	anglais (et différentes variétés, notamment de la Caraïbe) ; néerlandais
balkaniques	grec ; romani [EA] ; turc
est asiatiques	chinois (mandarin, minnan) [CS] ; langues aborigènes de Taiwan (amis, taroko) [CS] ; japonais
niger-congo (atlantique)	wolof

25 : Langues représentées dans le corpus CLAPOTY

A cette diversité typologique et géographique recherchée, s'ajoute une diversité souhaitée en termes de situations sociolinguistiques représentées dans les corpus ; ces derniers illustrent à la fois des contacts entre variétés dialectales de la même langue (par exemple différentes variétés de

[77] SA : Sophie Alby, CC : Claudine Chamoreau, PV : Pascal Vaillant, IL : Isabelle Léglise, GL : Gudrun Ledegen, BM : Bettina Migge, JFN : Joseph Jean-François Nunez, EA : Evangelia Adamou, CS : Claire Saillard

purepecha en contact, ou différentes variétés de nengee en contact), des contacts entre des variétés stylistiques d'une même langue (par exemple des éléments assimilables à une façon de « parler jeune» que nous identifions comme tels intégrés dans une façon « standard » ou « ordinaire » de parler telle langue), des contacts entre des langues vernaculaires, des contacts entre des langues vernaculaires et des langues véhiculaires, des contacts entre des langues dites « de grande diffusion» internationale, des contacts entre des langues considérées comme minoritaires ou majoritaires etc. (*cf.* plus loin la manière dont nous procédons pour prendre en compte ces différents paramètres).

L'hétérogénéité des corpus s'actualise enfin au niveau de la diversité des types d'interactions représentées. Notre corpus commun comptabilise actuellement 170 enregistrements transcrits, soit 170 transcriptions se présentant pour la plupart, pour reprendre la typologie de R. Vion (1992) – sous la forme d'interactions à structure d'échange. Le tableau suivant donne un aperçu de la diversité des interactions du corpus.

Interactions à plusieurs participants	Total
en famille	12
à l'école	15
entre amis	24
dans les médias	15
en situation de travail	51
entretiens	27
Interactions sans structure d'échange	Total
discours politiques, récits, contes, …	13

26 : Types d'interactions du corpus CLAPOTY

Mon propre corpus est constitué à ce jour de divers enregistrements réalisés en Guyane dans divers contextes :

Interactions à structure d'échange				Commentaires	Langues							
Symétriques			asymétriques									
Enfants	Ados	Adultes										
	collège			entre pairs	Fra	gcr	fra-gf					
			collège	asymétriques (en milieu scolaire prof/élève)	Fra	gcr	fra-gf	cpe-019	mul	zxx		
	collège			interactions entre pairs (récréation)	Fra	gcr	fra-gf	acf	eng	eng-419	hat	mul
			santé	asymétriques (en milieu hospitalier médecin, infirmière, patient)	Fra	djk-ndyuka	djk	eng	mul	spa	zxx	
			santé	asymétriques en milieu hospitalie	Fra	spa	por-br	srn	mul			
familial				interactions en famille entre pairs	djk-pamaka	fra	mul					
		familial		interactions en famille (	djk-pamaka	fra	mul					
			services	asymétriques (agent, client edf)	Fra	gcr	acf	mul				
	lycée			interactions entre pairs	Fra	gcr	mul					
			lycée	entretien avec un chercheur	Fra	gcr	eng	mul				
			int.chercheur	entretien avec un chercheur (histoire vie)	Fra	por-br						

27 : Composition des corpus d'enregistrements guyanais

5.3.2 PREMS et détermination nominale (contacts français – créoles)

Parmi les phénomènes morphosyntaxiques susceptibles d'être intéressants, nos observations nous ont permis de repérer de nombreux phénomènes au niveau du groupe nominal. Nous avons ainsi entamé un travail collectif sur les PREMS touchant la détermination nominale, la possession, les structures génitives etc. Le groupe nominal constitue un des domaines majeurs des structures grammaticales impliquant des phénomènes de contact (MacSwan 1999; Heine & Kuteva 2008). Du fait de la définition large et a minima des « phénomènes remarquables » présentée plus haut, nous nous intéressons tant à des GN où deux langues sont exprimées comme dans (21) et (22), qu'à des GN où plusieurs langues possibles ont été identifiées, comme dans (23) :

(21) [<owi> <**maison**>] (une maison), <DET kali'na> <N français>

(22) [<**titre de propriété**> <a>] (le titre de propriété) <N PREP N français > <DET créole guyanais>

(23) **papier**
[tout papié a] (tous les papiers)

L'énoncé (23) étant analysable comme

(23a) [<tout><**papier**> <a>] ; <ADJ créole > <N français><DET créole guyanais>

(23b) [<tout papié a>] ; <ADJ + N + DET créole guyanais>

Nous nous intéressons également à des GN montrant des variations au sein d'une même langue, comme dans (24) ou encore à des phénomènes de changement (comme dans l'exemple (25) qui illustre une grammaticalisation (en purepecha) du numéral "un" en un article indéfini (Chamoreau 2012) avec différents ordres des constituants attestés :

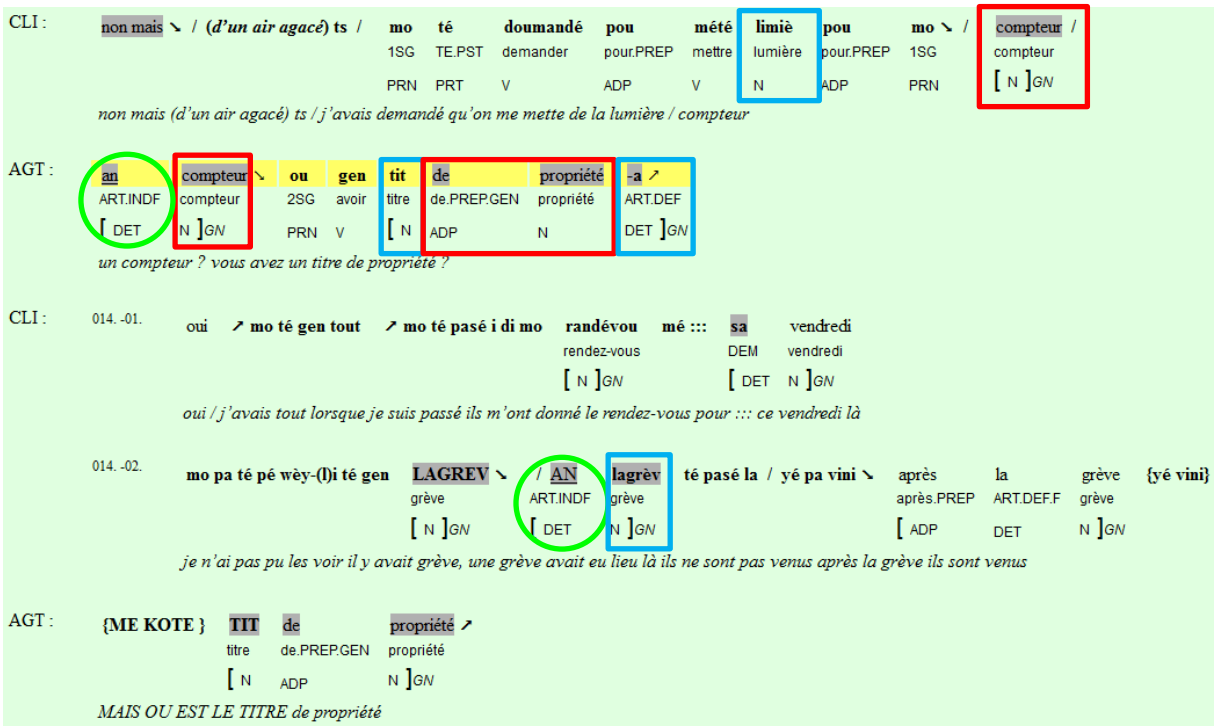
(24) <[le] maison>]

(25) [<ma achati >] ou [<achati ma>] ou [<ma achati ma>] (un homme)

Les exemples ici présentés montrent des phénomènes de contacts sur lesquels une longue littérature existe en linguistique de contact, par exemple en ce qui concerne l'ordre des mots (qui suit ou non celui de la langue ou le nom est exprimé) dans les recherches sur le *codeswitching* (Poplack 1981; Mahootian 1993; MacSwan 1999; Nishimura 2006) parmi tant d'autres. Ces exemples peuvent également être traités, pour certains, comme phénomènes de restructuration – c'est le cas notamment de la grammaticalisation du numéral en article indéfini ou celle du démonstratif en article défini (Givon 1981; Heine & Kuteva 2006).

Par exemple dans l'extrait suivant, on observe à la fois des noms nus en créole comme *limiè*, *randévou*, *lagrèv*, *tit*, ce qui est attendu, mais également des noms nus en français, comme *compteur* dans la première ligne, et toutes sortes de GN mixtes : par exemple, ligne 2 (N français précédé d'un déterminant créole antillais, puis une structure de la forme N de N suivie d'un déterminant guyanais), et à la quatrième ligne, un nom nu en créole suivi d'un GN comprenant un déterminant en créole antillais puis d'un N créole guyanais. Pour des questions de visualisation, cet extrait présente des choix de langues relativement simples, on pourrait également noter en transcription alternative un certain nombre d'éléments : par exemple *tit* pourrait aussi être considéré comme du français, de même que *rendez-vous*.

(26) *doumandé pou mété limiè pou mo*



Ce type d'observation est particulièrement intéressant lorsque les langues en contact ne partagent pas les mêmes ordres des constituants à l'intérieur du GN. Le tableau ci-dessous compare les ordres de constituants réguliers pour différentes langues (et en ce qui nous concerne ici, entre le français (Fr), le créole antillais (ACF) et le créole guyanais (GF).

Form	Kali'na	French	Creole ACF	Creole GF	Contact?
Possession (full NPs)	PsOR–PsEE	PsEE–PsOR	PsEE–PsOR	PsEE–PsOR	
Poss pronn	PsOR–PsEE	PsOR–PsEE	PsEE–PsOR	PsOR–PsEE	
N/Adj	ADJ–N	(N–ADJ)	(N–ADJ)	(N–ADJ)	
N/Dem	DEM–N	DEM–N	N–DEM	DEM–N	
N/Num	NUM–N	NUM–N	NUM–N	NUM–N	
N/INDF	X	INDF–N	[INDF–]N	[INDF–]N	
N/DEF	X	DEF–N	N–DEF	N–DEF	

28 : Ordre des constituants dans le GN (Léglise *et al.* 2012)

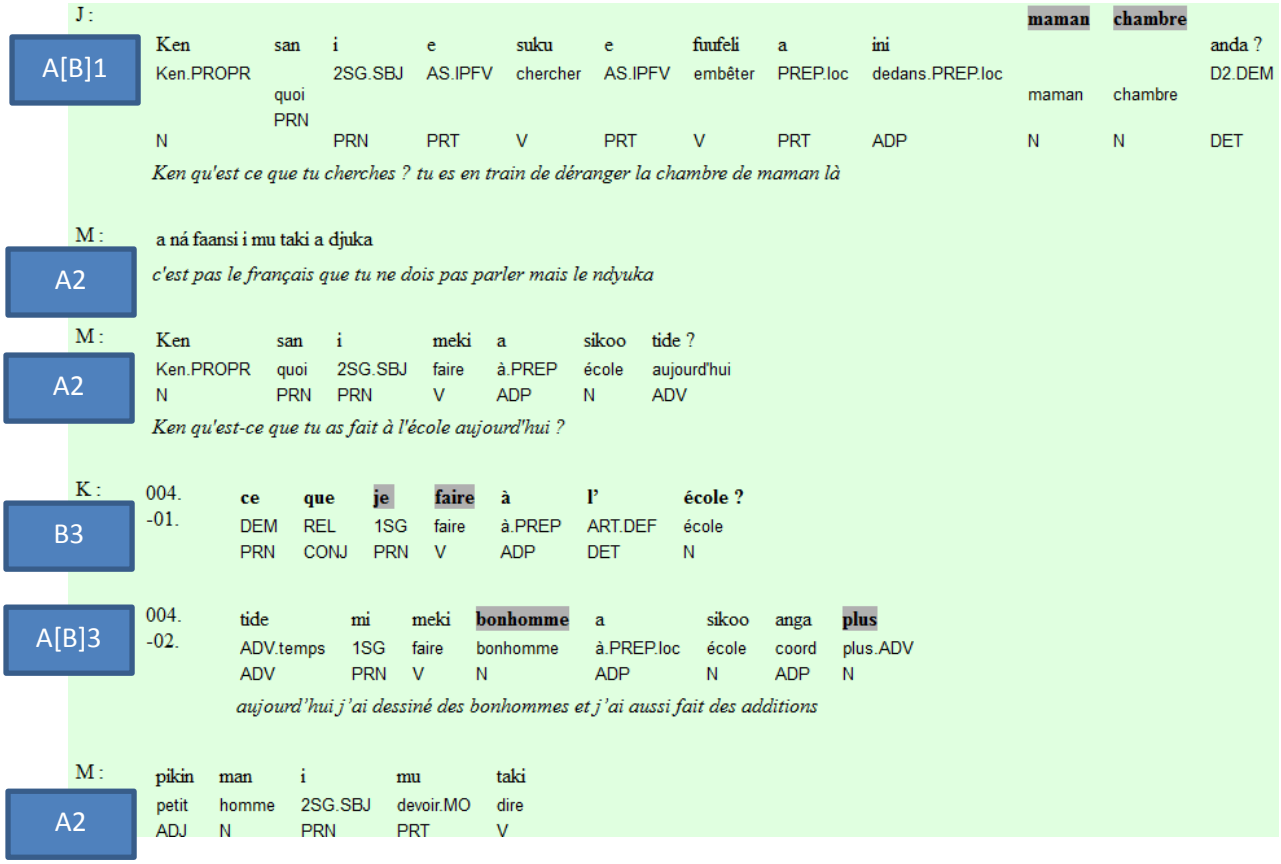
Mes premières analyses montrent un ensemble de réalisations possibles au niveau de la détermination du type : DET {GF} N{Fr} ; DET {ACF} N{Fr} ; DET {ACF} N{GF} ; N{ACF} DET{GF} qu'il me reste à présent à analyser.

5.3.3 PRINT et interactions exolingues

Les corpus plurilingues regorgent également de phénomènes intéressants au niveau des choix de langues effectués par les interlocuteurs –niveau que nous désignons par « interactionnel ». Ces choix et alternances peuvent se situer au sein même des prises de parole, mais ils se situent surtout, et le plus souvent, entre différents tours de parole. Nous qualifions ainsi certaines séquences comme «remarquables» en adoptant une approche structurelle des interactions basée sur le principe de leur séquentialité.

Les alternances codiques produisent des effets variés dans l'interaction qui ont fait l'objet de nombreuses descriptions dans le but d'identifier leurs fonctions communicatives. Ces études ont conduit à la création de listes de fonctions attribuables aux alternances conversationnelles dépendantes soit des langues soit des situations observées, or ces listes sont infinies du fait même de la créativité inhérente à l'alternance. P. Auer (1995; 1999) propose comme alternative une typologie basée sur la séquentialité qui s'appuie sur le modèle de l'analyse conversationnelle. Nous l'avons adoptée pour coder, dans nos corpus plurilingues, les langues et les interlocuteurs afin de pouvoir mettre en évidence les séquences interactionnelles faisant apparaître des changements de langues. Concrètement, la codification se situe au niveau de la prise de parole. Chaque langue est identifiée par une lettre dans l'ordre d'apparition du corpus et chaque locuteur est identifié par un numéro comme nous le voyons dans l'extrait (27). La première langue qui apparaît est codée A (ici, il s'agit du nengee) et le premier locuteur (J) est codé 1, la deuxième langue dans l'ordre d'apparition (français) est codée B et le deuxième locuteur dans l'ordre d'apparition (M) est codé 2 etc. Je reprends ici l'exemple (20) présenté plus haut, on observe ainsi :

(27) Maman chambre – Famille Pamaka (Corpus CLAPOTY_Léglise)

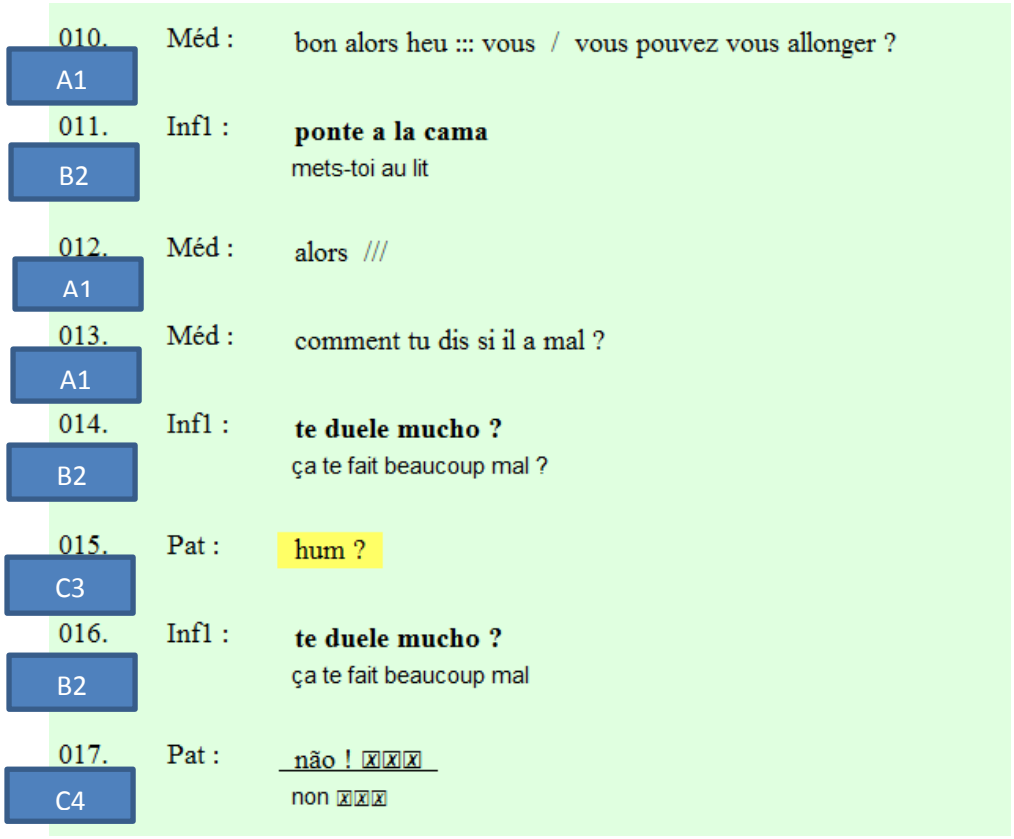


Le passage de la ligne 3 à la ligne 4 est particulièrement intéressant, il montre les compétences plurilingues partagées par les interlocuteurs, tout comme le passage de la ligne 4-02 à la ligne 5, qui montre que M comprend l'insertion *bonhomme* en français puisqu'elle la reformule. Cet extrait correspond à ce qu'on pourrait appeler, en reprenant la typologie proposée par (De Pietro 1988, 72), un contexte endolingue bilingue – c'est-à-dire des interactions entre plurilingues partageant les mêmes langues. Mon corpus comprend un certain nombre d'échanges entre pairs de ce type et qui restent à analyser plus finement.

Les cas qui m'intéressent plus particulièrement sont les cas de communication exolingue, c'est-à-dire entre interlocuteurs ne partageant pas les mêmes langues. L'exemple (28) ci-dessous, enregistré à l'hôpital, illustre un tel cas. On remarque toutefois que, bien que ne partageant pas les mêmes langues, les interlocuteurs arrivent à communiquer : ici, l'infirmière traduit en espagnol les demandes du médecin à un patient brésilien qui répond finalement en portugais.[78]

[78] Les corpus mentionnés ci-après ne présentent pas de transcription juxtalinéaire – seule une traduction est proposée – afin de ne pas surcharger les extraits choisis et de focaliser l'attention sur le déroulement de l'interaction.

(28) *Ponte a la cama* (Corpus CLAPOTY_Léglise)



L'exemple (18) page 102, repris ci-dessous, pourrait pour sa part illustrer une situation exolingue-monolingue, associant à la fois des locuteurs natifs et non natifs (ici du nengee ou *taki-taki*). Toutefois, les compétences du médecin en nengee sont trop limitées (en fait à quelques mots) ainsi que celles de la fille de la patiente (F1) en français. On est plutôt dans une situation exolingue-bilingue où les locuteurs ne partagent pas les mêmes langues et où les malentendus s'installent en quelques tours. Il est notable que les deux malentendus sont levés par l'infirmière 1.

(18) *kosokoso* (Corpus CLAPOTY_Léglise)

001. Inf1 : ah ! la famille veut vous voir ! la famille voulait vous voir !
A1

002. Méd : ben allez on y va
A2

003. Méd : bonjour
A2

004. F1 : bonjour !
A3

005. Méd : comment ça va ?
A2

006. F1 : ça va bien / ça va très bien
A3

007. F4 : **mi na taki faansi !**
B4
je ne parle pas français

008. Méd : elle va mieux qu'hier ?
A2

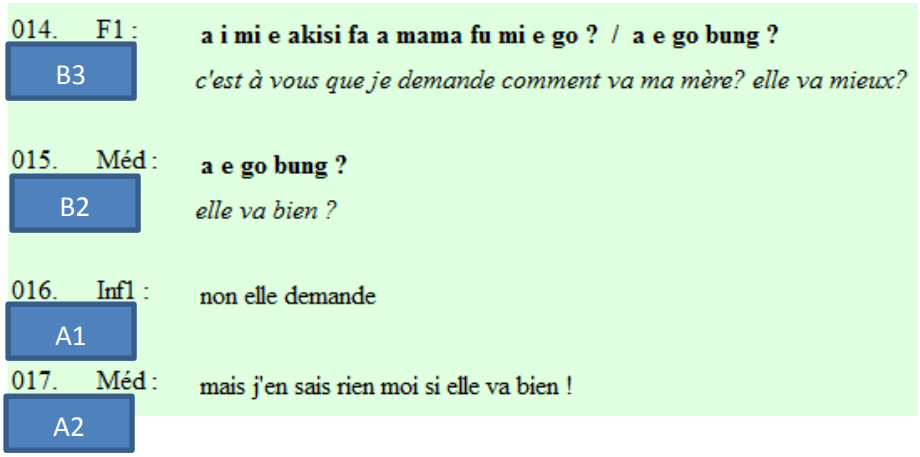
009. F1 : oui oui
A3

010. Inf1 : tu parles qu'elle va mieux qu'hier !
A1

011. Méd : a go ***bon*** ?
bung
[A]
B'[B]2
aller bien ?

012. F1 : **a e mama / mama fu mi e go ?**
B3
ma mère elle va ?

013. Méd : mama ça ***go bon ?***
go bung ?
[DA]
B'A[B]2
la mère ça aller bien ?



Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'on est au comble du malentendu lorsque le médecin produit en 015, la forme correcte attendue, en nengee, *a e go bung*, malentendu qui est levé dans l'énoncé suivant, grâce à l'infirmière 1, qui, bien que ne parlant pas nengee, comprend ce qui se joue dans la situation. Preuve, s'il en fallait, que l'emploi de formes correctes dans la langue de l'autre ne sont pas synonyme de communication réussie. On observe le même cas de figure, en 06, où la fille de la patiente répond que *ça va bien* (qu'elle va bien) – alors que le médecin était en train de demander si sa mère allait bien, le *comment ça va* du médecin étant à interpréter dans la situation, comme un *et dans cette chambre comment va le malade ?*

Cet extrait montre les difficultés de catégorisation des contextes sociaux des pratiques langagières, et nous amène à discuter la typologie proposée par De Pietro (1988). La suite des échanges dans ce même enregistrement illustre deux situations endolingues-monolingues croisées : l'équipe soignante discutant entre-elle en français (lignes 053 à 063) et les membres de la famille discutant entre eux en nengee (*cf.* le commentaire sur les infirmières, en 055, sur l'activité de l'équipe médicale en 072, sur l'état de la patiente en 076).

053.	Méd :	bon alors elle est toujours sous ::: / elle a que ça ?
054.	Inf1 :	elle a droit à 4 L à 2 litres par 24 heures
055.	F1 :	**den uman ya moi baa** *ces femmes ici sont vraiment très belles*
056.	Méd :	vous lui passez ça en 500 ?
057.	Inf1 :	ben on n'a que ça
058.	Méd :	on va mettre des choses plus simples hein
059.	Inf1 :	ben ça me gêne pas hein
060.	F1 :	**u mu giiti eng ondo ana gi eng / abi graandi wan di e kon luku eng** *vous devez bien lui bander son aisselle / il y a des personnes plus agées qui viennent la voir*
061.	Inf1 :	d'ailleurs c'était midi non ?
062.	Méd :	elle est bien encombrée on dirait
063.	Inf1 :	ben c'est bouché

Enfin, on voit que le fait de ne pas partager de langues n'empêche pas les membres de la famille de s'adresser en nengee au médecin et de lui prodiguer des conseils (lignes 060, 075 ou 077) :

072. F3 : **den opo eng sidon**
ils la font s'asseoir

073. Méd : **sit** don / **sit** don mama
assieds-toi grand-mère

074. F1 : **sidon meki den deesi i mama Da**
assieds-toi maman Da pour qu'ils puissent te soigner

075. F3 : **u poti kaakiti gi mama fu mi / u deesi eng bung gi mi**
vous devez mettre un peu de vitamines pour ma mère / vous devez bien la soigner

076. F3 : **tie baa / neen ede ini ná wooko bung**
la pauvre / c'est sa tête qui ne fonctionne pas bien

077. F1 : **u deesi eng bung / u poti kaatiki gi eng bung**
vous devez bien vous occuper d'elle / vous devez lui donner de la vitamine

Ces quelques exemples illustrent la complexité des situations sociales dont il faut traiter et les relations non triviales entre ressources linguistiques, situations, et compréhension.

5.4. Conclusion

Les corpus et méthodes présentés ici permettent de travailler sur des données hétérogènes, qu'elles soient plurilingues, pluri-dialectales, ou pluri-stylistiques ou qu'il s'agisse de variations observées dans ce que l'on considère habituellement comme des productions monolingues. La méthode d'annotation du corpus choisie est un révélateur d'hétérogénéité car la démarche pas à pas oblige le linguiste à se poser des questions qu'il ne se posait pas forcément lors de la transcription, elle oblige également à ouvrir l'univers des possibles, à chaque instant en se demandant si une transcription alternative est possible et si l'élément ainsi noté pourrait appartenir à d'autres langues que celle qui vient spontanément à l'esprit du transcripteur.

De la même manière, la méthode d'analyse des phénomènes remarquables et le renseignement des données sociales obligent également le linguiste, par une démarche pas à pas, à s'intéresser à ses données en ayant en tête un ensemble ouvert de possibilités à aller chercher et renseigner. Seul cet esprit d'ouverture est garant de possibles analyses multiniveaux et explications plurifactorielles. Le parti pris résolument choisi est celui d'analyses à un niveau « micro du micro » – tant au niveau des données linguistiques que des données sociales – qui nécessitent un travail de fourmi sur les enregistrements et dans les analyses.

En croisant des méthodes et des points de vue, issus de plusieurs traditions en sciences du langage, ces travaux adoptent deux approches, l'une inductive, l'autre déductive. Ils cherchent à la fois à ouvrir l'éventail des possibilités d'explication par une analyse manuelle et complexe des phénomènes repérés et d'autre part à tester des hypothèses par des vérifications informatiques à partir des bases de données créées à partir des centaines d'annotations manuelles réalisées.

Parmi mes nombreux projets pour ces prochaines années, c'est le plus ambitieux.

Liste des abréviations linguistiques

ACC	Accusatif
ADJ	Adjectif
ADP	Adposition
ADV	Adverbe
ART	Article
AS	Aspect
CONJ	Conjonction
COORD	Coordination
DAT	Datif
DEF	Défini
DEM	Démonstratif
DET	Déterminant
F	Féminin
FOC	Focus
FUT	Futur
GEN	Génitif
GN	Groupe Nominal
IMPF	Imparfait
INDEF	Indéfini
INT	Interrogatif
IPFV	Imperfectif
LOC	Locatif
M	Masculin
N	Nom
NEG	Négation
NOM	Nominatif
MOD	Modal
NUM	Numéral
PL	Pluriel
PREP	Préposition
PRES	Présent
PRN	Pronom
PROPR	Nom Propre
PRT	Particule
PsEE	Possédé
PsOR	Possesseur
PST	Passé
REL	Relatif
SBJ	Sujet
SG	Singulier
TE	Temps
V	Verbe

Liste des abréviations des noms de langues

ACF	Créole français des Antilles
CPE-019	Créole français des Petites Antilles et de la Caraïbe
DJK	Nengee
DJK-Ndyuka	Ndyuka
DJK-Pamaka	Pamaka
ENG	Anglais
ENG-419	Anglais de la Caraïbe
Fra	Français
Fra-GF	Français parlé en Guyane
GCR	Créole guyanais
HAT	Créole haïtien
MUL	Multilingue
PORT-BR	Portugais du Brésil
SPA	Espagnol
SRN	Sranan
ZXX	non reconnue

Table des illustrations

1 : Décrire et comprendre 19
2 : Positions et postures instanciables 21
3 : Décrire pour agir 22
4 : Décrire pour expliquer 27
5 : Articulation de différentes données, approches et méthodologies 28
6 : Tableau comparatif de diverses estimations de la composition 'ethnolinguistique' guyanaise (Migge & Léglise 2013, 37) 34
7 : Carte de l'implantation des langues régionales de Guyane (Goury 2002) 36
8 : Carte des points d'enquête en Guyane et au Surinam 44
9 : Schéma – Poids des langues déclarées dans les répertoires linguistiques (St Laurent du Maroni) 46
10 : Schéma – Alternance des langues en fonction des interlocuteurs 46
11 : Langue déclarée comme L1 *vs.* langue dans le répertoire, Apatou (Léglise 2007a) 48
12 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques – Mana 48
13 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques – St Laurent du Maroni 49
14 : Langues déclarées dans les répertoires linguistiques de 2000 élèves guyanais 50
15 : « zones de population » selon « trois dominantes » (Barret 2001) 55
16 : Tableau des principales langues parlées en Guyane (Léglise 2007b) 57
17 : Carte des langues de Guyane (Renault-Lescure & Goury 2009, 10) 58
18 : Schéma - Vers un décloisonnement des langues dans la classe (Alby & Léglise 2011b) 63
19 : Représentation traditionnelle du système pronominal français (Léglise (2013a) adapté de Riegel *et al.* (1998, 199) 73
20 : Formes pronominales de 3e personne présentes dans le corpus (Léglise 2013a) 75
21 : Paradigme des pronoms en créole guyanais (Léglise 2013a) 77
22 : Auto et hétérodésignations des créoles à base anglaise en Guyane et au Surinam (Léglise & Migge 2007b) 91
23 : L'idéologie est partout (Léglise & Migge 2011b) 95
24 : Typologie des situations de contact (De Pietro 1988, 72) 109
25 : Langues représentées dans le corpus CLAPOTY 111
26 : Types d'interactions du corpus CLAPOTY 112
27 : Composition des corpus d'enregistrements guyanais 113
28 : Ordre des constituants dans le GN (Léglise *et al.* 2012) 115

Références

Abdou el Aniou, Marie-Pierre. 2008. «Regard didactique sur les pratiques discursives de lycéens guyanais dans le cadre de la gestion d'un conflit. Variations et contacts linguistiques au cours d'interactions en français». Mémoire de master, Université des Antilles et de la Guyane.

Aceto, Michael. 1999. «Looking Beyond Decreolization as an Explanatory Model of Language Change in Creole-speaking communities». *Journal of Pidgin and Creole Languages* 14: 93–199.

Achard, Pierre. 1986. «Analyse de discours et sociologie du langage». *Langage et Société* (37): 5–60.

———. 1993. *La sociologie du langage*. Que sais-je ? Paris: PUF.

———. 1994. «Sociologie du langage et analyse d'enquêtes. De l'hypothèse de la rationalité des réponses». *Sociétés Contemporaines* 18/19: 67–100.

———. 1995a. «Formation discursive, dialogisme et sociologie». *Langages* 117: 82–95.

———. 1995b. «Registre discursif et énonciation : induction sociologique à partir des marques de personne. Le Congrès des députés du peuple d'URSS en 1989». *Langage et Société* (71): 5–34.

Adam, Jean-Michel. 1997. *Les textes: types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris: Nathan.

Ahearn, Laura M. 2001. *Invitations to Love: Literacy Love Letters and Social Change in Nepal*. University of Michigan Press.

Aikhenvald, Alexandra Y. 2006. «Grammars in Contact: A Cross-Linguistic Perspective» in Aikhenvald, Alexandra Y & Dixon, Robert M. W. (éds.). *Grammars in Contact: A Cross-Linguistic Typology*, 1–66. Oxford: Oxford University Press.

Alby, Sophie. 2001. «Contacts de langues en Guyane française : une description du parler bilingue kali'na-français». Thèse de doctorat, Université Lyon II.

———. 2005. «Une approche bilinguiste du contact de langues : discours bilingues d'enfants kali'na en situation scolaire». *Trace* 47: 96–112.

———. 2010. «Innover à l'école en contexte guyanais. Le projet 'Pluralité des langues à l'école'» in Ailincai, Rodica & Crouzier, Marie-Françoise (éds.). *Pratiques éducatives dans un contexte multiculturel : l'exemple plurilingue de la Guyane*. CRDP Guyane.

Alby, Sophie; Anciaux, Frédéric & Delcroix, Antoine. 2011. «Alternances codiques et éducation dans les départements et collectivités d'outre-mer : Guadeloupe, Guyane, Saint-Martin». *Langues et Cité* (19): 11.

Alby, Sophie & Launey, Michel. 2007. «Formation des enseignants dans un contexte plurilingue et pluriculturel» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : Regards croisés*, 317–347. Paris: IRD Editions.

Alby, Sophie & Léglise, Isabelle. 2005. «L'enseignement en Guyane et les langues régionales, réflexions sociolinguistiques et didactiques». *Marges Linguistiques* 10: 245–261.

———. 2007. «La place des langues des élèves à l'école en contexte guyanais. Quatre décennies de discours scientifiques.» in Mam-Lam-Fouck, Serge (éds.). *Comprendre la Guyane d'aujourd'hui*, 439–452. Cayenne: Ibis Rouge Editions.

———. 2011a. «Le plurilinguisme à l'école en Guyane : conséquences pour les politiques linguistiques éducatives» - Communication au colloque *L'école plurilingue en outremer*, Pape'ete.

———. 2011b. «Pratiques didactiques et attitudes linguistiques des enseignants des dispositifs bilingues en Guyane» - Communication au colloque *L'école plurilingue en outremer*, Pape'ete.

———. 2013. «Pratiques et attitudes linguistiques des enseignants. La gestion du plurilinguisme à l'école en Guyane» in Nocus, Isabelle *et al.* (éds.). *Apprendre plusieurs langues, plusieurs langues pour apprendre : l'école plurilingue en Outre-mer*. Presses Universitaires de Rennes.

Alby, Sophie & Migge, Bettina. 2007. «Alternances codiques en Guyane française : les cas du kali'na et du nenge» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, 49–72. Paris: IRD Editions.

Anouilh, Dominique. 1994. *La France, la Guyane et la guérilla (1986-1992). Implications de la crise surinamienne en Guyane française*. Toulouse: Editions du Groupe de Recherche en Histoire Immédiate.

Appel, René & Muysken, Pieter. 1987. *Language Contact and Bilingualism*. London: Edward Arnold.

———. 2005. *Language Contact and Bilingualism*. Amsterdam University Press.

Auer, Peter. 1995. «The pragmatics of code-switching: a sequential approach» in Milroy, Lesley & Muysken, Pieter (éds.). *One speaker, two languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, 115–135. Cambridge: Cambridge University Press.

——— (éd.). 1998. *Code-switching in conversation. Language, interaction and identity*. London & New York: Routledge.

———. 1999. «From codeswitching via language mixing to fused lects : Toward a dynamic typology of bilingual speech». *The International Journal of Bilingualism* 4 (3): 309–332.

Auer, Peter; Hinskens, Frans & Kerswill, Paul. 2005. *Dialect change: converge and divergence in European languages*. Cambridge: Cambridge University Press.

Auroux, Sylvain. 1994. *La révolution technologique de la grammatisation: introduction à l'histoire des sciences du langage*. Mardaga.

———. 2008. «Introduction: le paradigme naturaliste». *Histoire, Epistémologie, Langage* (29): 5–15.

Austin, Peter K. 2013. «Language documentation and meta-documentation» in Ogilvie, Sarah & Jones, Mari (éds.). *Keeping Languages Alive: Documentation, Pedagogy and Revitalization*. Cambridge: Cambridge University Press.

Bajoit, Guy. 2010. *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*. Québec: Presses de l'Université Laval.

Bakhtine, Mikhail. 1984. *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard.

Balibar, Renée. 1985. *L'institution du français*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bally, Charles. 1944. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne: Francke.

Baquiast, Jean-Paul. 2010. «Le rôle des croyances dans les sciences». *Le blog d'Automates Intelligents*. http://automatesintelligent.blog.lemonde.fr/2010/10/15/le-role-des-croyances-dans-les-sciences/.

Barret, Jacques (éd.). 2001. *Atlas illustré de la Guyane*. Paris: IRD.

Bateson, Gregory *et al.* 1956. «Toward a theory of schizophrenia». *Behavioral Science* 1 (4): 251–264.

———. 1972. *Steps to an Ecology of Mind*. Chandler Publishing Company.

Béniak, Edouard & Mougeon, Raymond. 1984. «Possesive à and de in Informal Ontarian French» in Baldi, P. (éd.). *Papers from the XIIth Linguistic Symposium on Romance Languages*, 15–37. Amsterdam: Benjamins.

———. 1989. «Recherches sociolinguistiques sur la variabilité en français ontarien» in Mougeon, Raymond & Béniak, Edouard (éds.). *Le français canadien parlé hors quebec. Aperçu sociolinguistique*, 43–74. Québec: Presses de l'Université Laval.

Berrendonner, Alain; Le Guern, Michel & Puech, Gilbert. 1983. *Principes de grammaire polylectale*. Linguistique et Sémiologie. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.

Biber, Douglas. 1991. *Variation across speech and writing*. Cambridge: Cambridge University Press.

Billiez, Jacqueline. 2012. «Plurilinguismes des descendants de migrants et école : évolution des recherches et des actions didactiques». *Les Cahiers du GEPE*. http://www.cahiersdugepe.fr/index.php?id=2167.

Blanche-Benveniste, Claire. 1990. *Le français parlé. Etudes grammaticales*. Paris: Editions CNRS.

———. 1993. «Une description linguistique du français parlé». *Gré des langues* 5: 8–29.

———. 1997. *Approches de la langue parlée en français*. L'essentiel. Français. Paris: Ophrys.

Blanche-Benveniste, Claire & Jeanjean, Colette. 1986. *Le français parlé. Transcription et édition*. Paris: Didier Erudition.

Blanchet, Philippe. 2000. *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

Blom, Jan-Petter & Gumperz, John J. 1972. «Social Meaning in Linguistic Structure : Code-Switching in Norway» in Gumperz, John J. & Hymes, Dell (éds.). *Directions in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication.*, 407–434. New York: Holt, Rinehart and Winston.

Blommaert, Jan & Backus, Ad. 2011. «Repertoires revisited: "Knowing language" in superdiversity». *Working Papers in Urban Language and Literacies* 67: 1–26.

Borzeix, Anni & Fraenkel, Béatrice (éds.). 2001. *Langage et Travail*. Paris: CNRS Editions.

Bourdieu, Pierre. 1984. *Homo academicus*. Paris: Minuit.

———. 2001. *Science de la science et réflexivité : cours du Collège de France 2000-2001*. Paris: Raisons d'agir.

Bourdieu, Pierre & Wacquant, Loïc J. D. 1992. *An Invitation to Reflexive Sociology*. University of Chicago Press.

Boutet, Josiane. 1980. «Quelques courants dans l'approche sociale du langage». *Langage et Société* 12: 33–70.

———. 1982. «Matériaux pour une sémantique sociale». *Modèles linguistiques* tome IV, fasc.1: 7–37.

———. 1988. «Diversité des pratiques langagières : la diversité sociale du français» in Vermes, Geneviève & Boutet, Josiane (éds.). *France, pays multilingue*, 9–28.

———. 1994. *Construire le sens*. Sciences pour la communication 42. Paris: Peter Lang.

———. 1995. «Une linguistique de l'activité» in Bouscaren, Janine *et al.* (éds.). *Langues et langage. Problèmes et raisonnements en linguistique. Mélanges offerts à A. Culioli*, 393–403. Paris: PUF.

———. 2002. «Pratiques langagières ; Formation langagière» in Charaudeau, Patrick & Maingueneau, Dominique (éds.). *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, 458–460. Paris: Seuil.

———. 2009. «Marcel Cohen, l'enquête et les faits linguistiques, de 1908 à 1928». *Langage et société* n° 128 (2): 31–54.

Boutet, Josiane; Fiala, Pierre & Simonin-Grumbach, Jenny. 1976. «Sociolinguistique ou sociologie du langage ?» *Critique* 344: 68–85.

Boutet, Josiane & Heller, Monica. 2007. «Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique». *Langage et société* n° 121-122 (3): 305–318.

Branca-Rosoff, Sonia (éd.). 2001. *L'institution des langues: Renée Balibar, du colinguisme à la grammatisation*. Paris: Maison des sciences de l'homme.

Brown, Penelope & Levinson, Stephen C. 1987. *Politeness. Some universals in language usage*. Studies in Interactional Sociolinguistics 4. Cambridge: Cambridge University Press.

Bucholtz, Mary & Hall, Kira. 2010. «Locating identity in language» in Llamas, Carmen & Watt, Dominic (éds.). *Language and identities*, 18–28. Edinburgh: Edinburgh University Press.

Calvet, Louis-Jean. 1990. «Les graphiques d'évaluation des situations plurilingues». *Plurilinguismes* 2.

———. 1994. *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Essais Payot. Paris: Editions Payot & Rivages.

Cambon, Emmanuelle & Léglise, Isabelle. 2008. «Pratiques langagières et registres discursifs : Interrogation de deux cadres en sociologie du langage». *Langage et Société* 124: 15–38.

Candelier, Michel. 2003. «Le contexte politique : un ensemble de principes et de finalités» in Heyworth, Frank (éd.). *Défis et ouvertures dans l'éducation aux langues. La contribution du Centre européen pour les langues vivantes 2000-2003*, 19–32. Strasbourg: Centre Européen pour les Langues Vivantes/Conseil de l'Europe.

———. 2008. «Approches Plurielles, didactiques du plurilinguisme : Le même et l'autre». *Les Cahiers de l'Acedle* 5 (1): 65–90.

Canut, Cécile. 2000. «Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours "épilinguistiques"». *Langage et Société* 93: 71–100.

———. 2012. «Transversalités langagières. Quelques notes pour une anthropologie des pratiques langagières» in Dreyfus, Martine & Prieur, Jean-Marie (éds.). *Hétérogénéité et variation : quels objets socio-linguistiques et didactiques aujourd'hui ?*, 87–95. Paris: Michel Houdiard.

Canut, Cécile & Duchêne, Alexandre. 2011. «Introduction. Instrumentalisations politiques et économiques des langues : le plurilinguisme en question». *Langage et société* n° 136 (2): 5–12.

Carayol, Michel & Chaudenson, Robert. 1978. «Diglossie et continuum linguistique à la Réunion» in Gueunier, Nicole *et al.* (éds.). *Les français devant la norme*, 175–190. Paris: Champion.

Castellotti, Véronique & Moore, Danièle. 2002. «Représentations sociales des langues et enseignement. Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe. De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue». Conseil de l'Europe. http://www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/CastellottiMooreFR.pdf.

Chamoreau, Claudine. 2012. «Développement de l'article indéfini ma en purepecha,» 10 mai, Communication au séminaire de la Fédération «Typologie et Universaux Linguistiques», *Evolution des structures morphosyntaxiques. Vers une typologie intégrative*.

Chamoreau, Claudine & Goury, Laurence (éds.). 2012. *Changement linguistique et langues en contact*. Paris: CNRS Editions.

Chamoreau, Claudine & Léglise, Isabelle. 2012. «A multi-model approach to contact-induced language change» in Chamoreau, Claudine & Léglise, Isabelle (éds.). *Dynamics of Contact-induced language change*, 1–16. Berlin: Mouton de Gruyter.

Chapuis, Jean. 1998. «La personne wayana entre sang et terre». Thèse de doctorat, Marseille: Université d'Aix-Marseille.

Charaudeau, Patrick. 2009. «Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique». *Corpus* (8): 37–66.

Chaudenson, Robert. 1986. *Français marginaux, français zéro, créolisation*. Aix en Provence: Université de Provence.

———. 1993. «Francophonie, "français zéro" et français régional» in Robillard, Didier de *et al.* (éds.). *Le français dans l'espace francophone*, 1: 385–405. Paris: Champion.

Chaudenson, Robert; Mougeon, Raymond & Beniak, Edouard. 1993. *Vers une approche panlectale de la variation du français*. Langues et Développement. Paris: Didier Erudition.

Chomsky, Noam. 1965. *Aspects of the theory of syntax*. Cambridge: MIT Press.

Clark, Ross. 1994. «The Polynesian outliers as a locus of language contact» in Dutton, Tom & Tryon, Darrell T. (éds.). *Language contact and change in the Austronesian world*, 109–140. Berlin: Mouton de Gruyter.

Clifford, James & Marcus, George E. (éds.). 1986. *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography ; [experiments in Contemporary Anthropology]*. Berkeley - Los Angeles - London: University of California Press.

Van Coetsem, Frans. 2000. *A General and Unified Theory of the Transmission Process in Language Contact*. Heidelberg: Winter.

Cohen, Marcel. 1956. *Pour une sociologie du langage*. Paris: Albin Michel.

Collectif. 2000a. *Les langues de Guyane. Document de travail*. Cayenne: IRD Cayenne-CNRS-CELIA.

———. 2000b. *Langues de Guyane : situation linguistique et perspectives de recherche. Projet triennal soumis à la DGLFLF*. Cayenne: IRD Cayenne-CNRS-CELIA.

Collomb, Gérard. 1997. «La "question amérindienne" en Guyane. Formation d'un espace politique» in Abélès, Marc & Jeudy, Henri-Pierre (éds.). *Anthropologie du politique*, 41–58. Paris: Armand Colin.

Coseriu, Eugenio. 2007. *Synchronie, diachronie, histoire*. Texto. <http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html>.

Coste, Daniel. 1991. *Vers le plurilinguisme : école et politique linguistique*. Paris: Hachette.

Coste, Daniel; Moore, Danièle & Zarate, Geneviève. 1997. *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg: Conseil de l'Europe.

Coveney, Aidan. 1996. *Variability in Spoken French. A Sociolinguistic Study of Interrogation and Negation*. Exeter (UK): Elm Bank Publications.
Creese, Angela & Blackledge, Adrian. 2010. «Translanguaging in the Bilingual Classroom: A Pedagogy for Learning and Teaching?». *The Modern Language Journal* 94 (1): 103–115.
Creese, Angela & Martin, Peter W. (éds.). 2003. *Multilingual classroom ecologies: inter-relationships, interactions, and ideologies*. Multilingual Matters.
Croft, William. 2000. *Explaining Language Change An Evolutionary Approach*. Harlow: Longman.
Culioli, Antoine. 1968. «La formalisation en linguistique». *Cahiers Pour l'Analyse* 9: 106–117.
———. 1997. «Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif» in Mieville, Denis & Berrendonner, Alain (éds.). *Mélanges offerts à Jean-Paul Grize*, 239–248. Berne: Peter Lang.
Dahl, Östen. 2007. «From questionnaires to parallel corpora in typology». *Sprachtypologie und Universalienforschung* 60 (2): 172–181.
Dalbera, Jean-Philippe. 2002. «Le corpus entre données, analyse et théorie». *Corpus* (1). http://corpus.revues.org/10?&id=10.
DeCamp, David. 1971. «Towards a generative analysis of a post-Creole speech continuum» in Hymes, Dell (éd.). *Pidginization and Creolization of Languages*, 349–370. Cambridge: Cambridge University Press.
Deprez, Christine. 1994. *Les enfants bilingues : langues et familles*. Paris: Didier.
———. 1996. «Parler de soi, parler de son bilinguisme». *Acquisition et interaction en langue étrangère* (7): 155–180.
———. 1999. «Les enquêtes micro. Pratiques et transmissions familiales des langues d'origine dans l'immigration en France» in Calvet, Louis-Jean & Dumont, Pierre (éds.). *L'enquête sociolinguistique*, 77–102. Paris: L'Harmattan.
Desrosières, Alain. 1989. «Comment faire des choses qui tiennent : histoire sociale et statistique». *Histoire et Mesure* 4 (3-4): 225–242.
Dorian, Nancy (éd.). 1989. *Investigating obsolescence : Studies in language contraction and death*. Cambridge: Cambridge University Press.
Dorian, Nancy C. 2001. «Surprises in Sutherland: linguistic variability amidst social uniformity» in Newman, Paul & Ratliff, Martha (éds.). *Linguistic Fieldwork*, 133–151. Cambridge: Cambridge University Press.
Dressler, Wolfgang. 1981. «Language shift and language death – a protean challenge for the linguist». *Folia Linguistica* 15: 5–27.
Durand, Yves & Guyard, Jacques. 1999. *Rapport d'information sur l'enseignement scolaire en Guyane*. Paris: Assemblée Nationale.
Duranti, Alessandro. 1994. *From Grammar to Politics. Linguistic Anthropology in a Western Samoan Village*. Berkeley - Los Angeles - London: University of California Press.
——— (éd.). 1997. *Linguistic anthropology*. Cambridge Textbooks in Linguistics. Cambridge: Cambridge University Press.
——— (éd.). 2001. *Linguistic Anthropology : A reader*. Blackwell.
Falzon, Pierre. 1989. *Ergonomie cognitive du langage*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
———. 1995. «Langages et dialogues de travail» in *L'analyse des verbalisations d'opérateurs en situation de travail, Actes de la journée d'étude du 1er juin 1995 à Lyon, organisée par le GUERRA*, 1–10.
Farrar, Kimberley & Jones, Mari C. 2002. «Introduction» in Jones, Mari C. & Esch, Edith (éds.). *Language Change. The interplay of internal, external and extra-linguistic factors*, 1–16. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
Fishman, Joshua A. 1972. «Domains and the relationship between micro and macrosociolinguistics» in Gumperz, John J. & Hymes, Dell (éds.). *Directions in sociolinguistics. The ethnography of communication*, 435–453. Holt, Rinehart & Winston. New York.
Foucault, Michel. 1971. *L'ordre du discours: Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Paris: Gallimard.

Francard, Michel (éd.). 2000. *Le français de référence : constructions et appropriations d'un concept*. Libk. 26, 27. Cahiers de linguistique de l'université de Louvain 2. Louvain la neuve: Institut de linguistique de Louvain.

François-Geiger, Denise. 1990. *A la recherche du sens : des ressources linguistiques aux fonctionnements langagiers.* Peeters Publishers.

Frei, Henri. 1993 [1929]. *La grammaire des fautes. Introduction à la linguistique fonctionnelle. Assimilation et Différenciation, Brièveté et Invariabilité, Expressivité*. Genève & Paris: Slatkine Reprints.

Gadet, Françoise. 1996. *Le français ordinaire*. 2e édition. Paris: Armand Colin.

———. 1997a. «La variation, plus qu'une écume». *Langue française* 115: 5–18.

———. 1997b. *Le français ordinaire*. 2e édition. U, Série Linguistique. Paris: Armand Colin.

———. 1998. «Cette dimension de variation que l'on ne sait nommer». *Sociolinguistica* 12: 53–71.

———. 2003. *La variation sociale en Français*. Paris: Ophrys.

Gajo, Laurent & Mondada, Lorenza. 2000. *Interactions et acquisitions en contextes. Modes d'appropriation de compétences discursives plurilingues par de jeunes immigrés*. Fribourg: Editions Universitaires de Fribourg.

Gal, Susan & Irvine, Judith T. 1995. «The boundaries of languages and disciplines : how ideologies construct difference». *Social Research* 82 (4): 967–1001.

García, Ofelia. 2009a. *Bilingual education in the 21st century: A global perspective*. New York: Blackwell / Wiley.

———. 2009b. «Education, Multilingualism and Translanguaging» in Mohanty, Ajit *et al.* (éds.). *Multilingual Education fo Social Justice: Globalising the local*, 140–158. New Delhi: Orient Blackwan.

García, Ofelia; Skutnabb-Kangas, Tove & Torres-Guzmán, Maria E (éds.). 2006. *Imagining multilingual schools languages in education and glocalization*. Clevedon: Multilingual Matters.

Garric, Nathalie & Léglise, Isabelle. 2003. «Quelques caractéristiques du discours patronal». *Mots* 72: 113–134.

———. 2005a. «La place du logiciel, du corpus, de l'analyste : l'exemple d'une analyse de discours patronal à deux voix» in Williams, Geoffrey (éd.). *Linguistique de corpus*, 101–113. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

———. 2005b. «Le discours patronal, discours de propagande» in Banks, David (éd.). *Aspects linguistiques du texte de propagande*, 133–146. Paris: L'Harmattan.

———. 2007. «Aspects syntaxiques et discursifs d'un français parlé des médias : "le discours d'information télévisé"» in Broth, Mathias *et al.* (éds.). *Le français parlé des médias*, 243–258. Stockholm: Acta Universitatis Stockholmiensis.

———. 2008. «Le discours patronal, un exemple de discours économique ?» *Mots* 86 (mars 2008): 67–83.

———. 2012. «Analyser le discours d'expert et d'expertise» in Léglise, Isabelle & Garric, Nathalie (éds.). *Discours d'experts et d'expertise*, 1–16. Bern: Peter Lang.

Garric, Nathalie; Léglise, Isabelle & Point, Sébastien. 2006. «Le rapport RSE, outil de légitimation ? Le cas Total à la lumière d'une analyse de discours». *Revue de l'Organisation Responsable* 2: 5–19.

Giacalone Ramat, Anna. 1994. «Il ruolo della tipologia linguistica nell' acquisizione di lingue seconde» in Giacalone Ramat, Anna & Vedovelli, Massimo (éds.). *Italiano lingua seconda/lingua straniera*, 27–43. Rome: Bulzoni Editore.

Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford University Press.

———. 2012. *La constitution de la société. Eléments de la théorie de la structuration*. Paris: PUF.

Givon, T. 1981. «On the development of the numeral "one" as an indefinite marker». *Folia Linguistica Historica* 2 (1): 35–53.

Goebl, Hans *et al.* (éds.). 1996. *Contact Linguistics. An international Handbook of Contemporary Research*. Berlin: Walter de Gruyter & Co.

Goffman, Erving. 1988. «La situation négligée» in Winkin, Yves (éd.). *Les moments et leurs hommes*, 143–149. Paris: Seuil.
Goodwin, Charles & Duranti, Alessandro. 1992. «Rethinking context : an introduction» in Goodwin, Charles & Duranti, Alessandro (éds.). *Rethinking context : Language as an interactive phenomenon*, 1–42. Cambridge: Cambridge University Press.
Goury, Laurence *et al.* 2000. «Des médiateurs bilingues en Guyane française». *Revue française de linguistique appliquée* V-1: 43–60.
———. 2002. «Pluralité linguistique en Guyane : un aperçu». *Amerindia* (26/27): 1–15.
———. 2005. «Les langues à la conquête de l'école en Guyane» in Tupin, Frédéric (éd.). *Ecoles ultramarines, Univers créoles 5*, 47–65. Paris: Anthropos.
Goury, Laurence & Migge, Bettina. 2003. *Grammaire du nengee. Introduction aux langues aluku, ndyuka et pamaka*. Collection Didactiques. Paris: IRD Editions.
Grenand, Françoise. 2004. «La Guyane: une situation linguistique complexe». *Langues et Cités* 4: 2–3.
Grenand, Françoise & Lescure, Odile. 1990. *Pour un nouvel enseignement en pays amérindien : approche culturelle et linguistique*. Cayenne: Orstom.
Grenand, Pierre & Grenand, Françoise. 1972. «Différents traits d'acculturation observé chez les Indiens Wayana et Oyampi des Guyane française et brésilienne» in Jaulin, Robert (éd.). *De l'ethnocide*, 159–175. Paris: 10/18.
Grosjean, Michèle & Traverso, Véronique. 1998. «Les cadres participatifs dans les polylogues : problèmes méthodologiques» in Cabasino, Francesca (éd.). *Du dialogue au polylogue,* 51-67. Rome: CISU.
Groupe ICOR. 2007. «Variations interactionnelles et changement catégoriel : l'exemple de attends» in Auzanneau, Michelle (éd.). *Langues, Cultures, Interaction. Actes du Colloque du RFS 2005*, 299–319. Paris: L'Harmattan.
Guérin, François *et al.* 1997. *Comprendre le travail pour le transformer : La pratique de l'ergonomie*. Lyon: Anact.
Guilhaumou, Jacques. 2005. «L'institution du nom de "langue française" au 17e et 18e sicècles. Approche socio-historique» in Ramognino, Nicole & Vergès, Pierrette (éds.). *Le français hier et aujourd'hui : politiques de la langue et apprentissages scolaires*, 109–127. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence.
Gumperz, John J & Hymes, Dell H (éds.). 1972. *Directions in sociolinguistics; the ethnography of communication.* New York: Holt, Rinehart and Winston.
Gumperz, John J. 1958. «Dialect differences and social stratification in a North Indian village». *American Anthropologist* 60 (4): 668–682.
———. 1982. *Discourse Strategies*. Cambridge: Cambridge University Press.
———. 1989. *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. Le sens commun. Paris: Minuit.
Habert, Benoît; Nazarenko, Adeline & Salem, André. 1997. *Les linguistiques de corpus*. Collection U, Série Linguistique. Paris: Armand Colin.
Haroche, Claudine; Henry, Paul & Pêcheux, Michel. 1971. «La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours». *Langages* 24: 93–106.
Hazael-Massieux, G. 1978. «Approche socio-linguistique de la situation de diglossie français-créole en Guadeloupe». *Langue française* 37 (1): 106–118.
Hebdige, Dick. 1984. *Subculture: The meaning of style*. New York: Methuen.
Hébrard, Jean. 2000. *Rapport effectué par Jean Hébrard (IGEN) dans l'académie de Guyane (20 février-1er mars 2000)*. Paris: Ministère de l'Education nationale.
Heine, Bernd & Kuteva, Tania. 2003. «On contact-induced grammaticalization». *Studies in Language* 27 (3): 529–572.
———. 2005. *Language Contact and Grammatical Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
———. 2006. *The changing languages of Europe*. Oxford Linguistics. Oxford, New York: Oxford University Press.

———. 2008. «The explanatory value of grammaticalization» in Good, Jeff (éd.). *Linguistic universals and language change*, 215–230. Oxford: Oxford University Press.
Heller, Monica. 1995. «Code-switching and the politics of language» in Milroy, Lesley & Muysken, Pieter (éds.). *One speaker, two languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, 158–174. Cambridge: Cambridge University Press.
———. 2007. «"Langue", "communauté" et "identité" : le discours expert et la question du français au Canada». *Anthropologie et Sociétés* 31 (1): 39–54.
Hélot, Christine. 2003. «Bilinguisme des migrants, bilinguisme des élites; analyse d'un écart en milieu scolaire». *Actes de la recherche* 3: 8–27.
——— (éd.). 2012. *Linguistic Landscapes, Multilingualism and Social Change*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
Hélot, Christine & O'Laoire, Muiris (éds.). 2011. *Language Policy for the Multilingual Classroom*. Bristol, Buffalo, Toronto: Multilingual Matters.
Héran, François. 2005. «L'origine des immigrés et de leurs enfants dans les enquêtes de la statistique publique. Quels principes déontologiques ?» - Communication au Conseil scientifique d'Economie et Statistique, 28 Septembre. http://www.cnis.fr/files/content/sites/Cnis/files/Fichiers/formation/dem...
———. 2010. *Inégalités et discriminations - Pour un usage critique et responsable de l'outil statistique : rapport du comité pour la mesure de la diversité et l'évaluation des discriminations (COMEDD)*. Rapport public. http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/104000077/index.shtml.
Héran, François; Filhon, Alexandra & Deprez, Christine. 2002. «La dynamique des langues en France au fil du XXe siècle». *Population et Sociétés* 376: 1–4.
De Heredia-Deprez, Christine. 1989. «Le plurilinguisme des enfants à Paris». *Revue européenne de migrations internationales* 5 (2): 71–87.
Hill, Jane H. 2008. *The Everyday Language of White Racism*. Oxford: Wiley-Blackwell.
Houdebine, Anne-Marie. 1985. «Pour une linguistique synchronique dynamique». *La Linguistique* 21 (1): 7–36.
Hurault, Jean-Marcel. 1972. *Français et Indiens en Guyane*. Paris: 10/18.
Hymes, Dell. 1966. «Two types of linguistic relativity» in Bright, William (éd.). *Sociolinguistics*, 114–158. The Hague: Mouton.
———. 1972. «On communicative competence» in Pride, Janet & Holmes, John B. (éds.). *Sociolinguistics: selected readings*, 269–293. Harmondsworth: Penguin Books.
Irvine, Judith T. & Gal, Susan. 2000. «Language Ideology and Linguistic differentiation» in Kroskrity, Paul V. (éd.). *Regimes of Language. Ideology, Politics and Identity*, 35–83. Santa Fe, Oxford: School of American Research Press, James Currey.
Johanson, L. 2002. «Contact-induced change in a code-copying framework» in Jones, Mari & Esch, E (éds.). *Language change: the interplay of internal, external and extra-linguistic factors*, 285–313. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
Jolivet, Marie-José. 1982. *La question créole. Essai de sociologie sur la Guyane française*. Paris: Orstom.
Jørgensen, Jens Normann *et al.* 2011. «Polylanguaging in Superdiversity». *Diversities* 13 (2). www.unesco.org/shs/diversities/vol13/issue2/art2.
Joseph, Brian D. 1981. «Multiple Causation in Language Contact Change» - Communication au Annual University of Wisconsin-Milwaukee Linguistics Symposium on Language Contact. Milwaukee.
Joseph, Isaac. 1994. «Attention distribuée et attention focalisée : Les protocoles de la coopération au PCC de la ligne A du RER». *Sociologie du Travail* 4: 563–585.
Joseph, John E. 1989. «Four models of linguistic change» in Walsh, Thomas J. (éds.). *Synchronic and Diachronic Approaches to Linguistic Variation and Change*, 147–157. Washington D.C.: Georgetown University Press.
Juillard, Caroline. 1995. *Sociolinguistique urbaine. La vie des langues à Ziguinchor*. Paris: CNRS.

Karsenty, Laurent & Falzon, Pierre. 1993. «L'analyse des dialogues orientés-tâche : Introduction à des modèles de la communication» in Six, Francis & Vaxevanoglou, Xénophon (éds.). *Les aspects collectifs du travail (Actes du XXVIIème congrès de la SELF)*, 107–118. Toulouse: Octarès Editions.

Kellerman, Eric & Smith, Michael Sharwood. 1986. *Crosslinguistic Influence in Second Language Acquisition*. Oxford: Pergamon Press.

Kerswill, Paul & Williams, Ann. 2000. «Creating a New Town koine». *Language in Society* 29: 65–115.

Kinkade, Dale. 1994. «Distinguishing obsolescing change from natural change in salishan languages» - Communication au Symposium «Threatened peoples and environments in the Americas», *Congrès International des Américanistes*, Stockholm.

Klinkenberg, Jean-Marie. 2001. *La langue et le citoyen*. Paris: Presses Universitaires de France.

Kriegel, Sibylle. 2003. *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*. CNRS Langage. Paris: CNRS Editions.

———. 2008. «Créoles entre lexique et syntaxe: contact et changement». Habilitation à diriger des recherches, Aix-en-Provence: Aix-Marseille Université.

Labov, William. 1966. *The social stratification of English in New York City*. Washington, DC: Center for Applied Linguistics.

———. 1972. *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

———. 1994. *Principles of Linguistic Change, Vol 1: Social factors*. Oxford: Blackwell.

Lasagabaster, David. 2005. «Bearing Multilingual Parameters in Mind when Designing a Questionnaire on Attitudes : Does this Affect the Results?». *International Journal of Multilingualism* 2 (1): 26–51.

Lass, Roger. 1997. *Historical linguistics and language change*. Cambridge: Cambridge University Press.

Launey, Michel. 1999. «Les langues de Guyane : des langues régionales pas comme les autres ?» in Clairis, Christos *et al.* (éds.). *Langues et cultures régionales de France. Etat des lieux, enseignement, politiques*, 141–159. Paris: L'Harmattan.

———. 2003. *Awna parikwaki. Introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*. Collection Didactiques. Paris: IRD Editions.

Lebart, Lucien & Salem, André. 1994. *Statistique Textuelle*. Paris: Dunod.

Leconte, Fabienne. 1997. *La famille et les langues*. Paris: L'Harmattan.

Leconte, Fabienne & Caïtucoli, Claude. 2003. « Contacts de langues en Guyane : une enquête à St Georges de l'Oyapock » in Billiez, Jacqueline (éd.) *Contacts de langues : Modèles, typologies, interventions*, 37–59. Paris: L'Harmattan.

Ledegen, Gudrun. 2012. «Prédicats "flottants" entre le créole acrolectal et le français à la Réunion : exploration d'une zone ambiguë» in Chamoreau, Claudine & Goury, Laurence (éds.). *Changement linguistique et langues en contact*, 251–270. Paris: CNRS Editions.

Ledegen, Gudrun & Léglise, Isabelle. 2007. «Variations syntaxiques dans le français parlé par des adolescents en Guyane et à la Réunion : témoignages de périphéries» in Lambert, Patricia *et al.* (éds.). *Variations au coeur et aux marges de la sociolinguistique*, 95–105. Paris: L'Harmattan.

Léglise, Isabelle. 1997a. «Intervention linguistique : théorie, pratique et intérêt dans le cadre de l'analyse de l'activité». *Linx* 37: 169–182.

———. 1997b. «Anaphoriques nominaux : de la variation au système». *Actes du colloque Jeunes chercheurs*, 149–157. Université Laval, Québec: Publication CIRAL.

———. 1998. «Le problème de l'adresse en situation d'interaction plurilocuteurs dans les avions de la patrouille maritime» in Kostulski, Katia & Trognon, Alain (éds.). *Communication interactive dans les groupes de travail*, 183–204. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.

———. 1999. «Contraintes de l'activité de travail et contraintes sémantiques sur l'apparition des unités et l'interprétation des situations». Paris: Université Paris 7 - Denis Diderot.

———. 2000a. «Lorsque des linguistes interviennent : écueils et enjeux». *Revue Française de Linguistique Appliquée* 2000-IV: 5–13.

———. 2000b. «Dynamique des langues en contact en Guyane : pratiques, variations, représentations». Programme de recherche.
———. 2000c. «Variations prosodiques et syntaxiques en français parlé : le cas des anaphoriques nominaux». *Linx* 42: 73–87.
———. 2003. *Pratiques linguistiques, variations et représentations dans l'ouest et sur la côte de la Guyane – Etat des lieux de l'Ouest guyanais : étude des pratiques réelles et déclarés*. Rapport d'étape. Cayenne: IRD Cayenne-CNRS-CELIA.
——— (éd.). 2004a. *Pratiques, langues et discours dans le travail social. Ecrits formatés, oral débridé*. Paris: L'Harmattan.
———. 2004b. «Langues frontalières et langues d'immigration en Guyane Française». *Glottopol* 4 (Langues de frontières, frontières de langues, M. L Moreau (coord)): 108–124.
———. 2005. «Contacts de créoles à Mana (Guyane française) : répertoires, pratiques, attitudes et gestion du plurilinguisme». *Etudes créoles* XXVIII (1): 23–57.
———. 2007a. «Environnement graphique, pratiques et attitudes linguistiques à l'hôpital (St Laurent du Maroni)» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, 403–423. Paris: IRD Editions.
———. 2007b. «Des langues, des domaines, des régions. Pratiques, variations, attitudes linguistiques en Guyane.» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, 29–47. Paris: IRD Editions.
———. 2007c. «Explaining language contact phenomena in a prospective diachronic perspective: discussion of a methodological frame» - Communication au *International Symposium on Language Contact*, 10 Mai, Leipzig.
———. 2007d. «Comment sortir de représentations aréales, ethniques et étiques des langues et des pratiques linguistiques ?» - Communication à la Journée d'étude *Langues et Espace*, 9 Mars, MSH, Bordeaux.
———. 2007e. «Variation in contact settings: the interplay of inherent tendencies and (contact-induced) transfer» - Communication au workshop *Language contact and morphosyntactic variation and change* - ALT 7, 20 Septembre, Ministère de la Recherche, Paris.
———. 2010. «Variation en français parlé et contacts français-créole en Guyane» - Communication au workshop *La variation sociolinguistique en situation de contact dans les Amériques*, Université Concordia, Montréal.
———. 2011. «Quel accès aux soins et aux services publics pour des citoyens non francophones ?» *Culture et Recherche* (125): 10–11.
———. 2012. «Variations autour du verbe et de ses pronoms objets en français parlé en Guyane : rôle du contact de langues et de la variation intrasystémique» in Chamoreau, Claudine & Goury, Laurence (éds.). *Changement linguistique et langues en contact*, 203–230. Paris: CNRS Editions.
———. 2013a. «The interplay of inherent tendencies and language contact on French object clitics. An example of variation in a French Guianese contact setting» in Léglise, Isabelle & Chamoreau, Claudine (éds.). *The Interplay of Variation and Change in Contact Settings*, 137–163. Amsterdam: John Benjamins.
———. 2013b. «Prendre en compte le multilinguisme : une approche critique des idéologies et des politiques linguistiques... pour mieux les transformer» - Communication au colloque *Les sciences sociales et la diffusion des savoirs dans l'espace public* – IRD, janvier, Marseille.
Léglise, Isabelle & Alby, Sophie. 2006. «Minorization and the process of (de)minoritization : the case of Kali'na in French Guiana». *International Journal of the Sociology of Language* 182: 67–86.
———. 2013. «Les corpus plurilingues, entre linguistique de corpus et linguistique du contact». *Faits de Langues* 41: 95–122.
Léglise, Isabelle; Alby, Sophie & Vaillant, Pascal. 2012. «Analyzing multilingual annotated corpora: a contribution from the Caribbean and Guyana plateau to the study of mixed NPs». Communication à la *19th biennal SCL conference*, août, Nassau.

Léglise, Isabelle & Canut, Emmanuelle. 2009. «Applications / implications : des réflexions et des pratiques différentes en fonction des (sous)disciplines ?» in Pierozak, Isabelle & Eloy, Jean-Michel (éds.). *Intervenir : appliquer, s'impliquer ?*, 63–72. Paris: L'Harmattan.

Léglise, Isabelle & Chamoreau, Claudine (éds.). 2013. *The Interplay of Variation and Change in Contact Settings*.Amsterdam : John Benjamins.

Léglise, Isabelle & Garric, Nathalie (éds.). 2012. *Discours d'experts et d'expertise*. Bern: Peter Lang.

Léglise, Isabelle & Gorovitz, Sabine. 2011. «Brésiliens en Guyane - Profils de familles, interactions et choix de langues». - Communication au workshop *Entre Brasil e Guiana francesa: percursos migratórios, discursos, identidades*, juin, Belém.

Léglise, Isabelle; Hidair, Isabelle & Orru, Jean-François. 2007. «Espaces transfrontaliers et coopération éducative en Guyane» - Communication à la Journée d'Etude *Frontières, langues et éducation*», 5 juillet, Université de Metz.

Léglise, Isabelle & Migge, Bettina. 2004. «Myth and reality of taki-taki in French Guiana». Communication à la *Joint SCL-SPCL Conference*, Willemstadt, Curaçao.

———. 2005a. «Contacts de langues issus de mobilités dans un espace plurilingue : approches croisées à St Laurent du Maroni (Guyane)» in Van den Avenne, Cécile (éd.). *Mobilités et contacts de langues*, 75–94. Paris: L'Harmattan.

———. 2005b. «Pour une approche synchronique des contacts de langues : quelques exemples tirés du cas guyanais». *Trace* 47 (Dinámica lingüística): 113–131.

———. 2006. «Towards a comprehensive description of language varieties: A consideration of naming practices, ideologies and linguistic practices». *Language in Society* 35 (3): 313–339.

——— (éds.). 2007a. *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane, regards croisés*. Paris: IRD Editions.

———. 2007b. «Le " taki-taki ", une langue parlée en Guyane ? Fantasmes et réalités (socio)linguistiques» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, 133–157. Paris: IRD Editions.

———. 2010. «Language and identity construction on the French Guiana-Suriname border: Negotiating the Creoles of Suriname» - Communication au colloque *BIC 2010, Borders and Identities Conference*, 8 janvier, Newcastle.

———. 2011a. «Language practices and linguistic ideologies in Suriname: Results from a school survey» -conférence *Multilingualism in Suriname*, Anton de Kom University.

———. 2011b. «Creoles in contact in French Guiana and Suriname: implication for language documentation» - Communication à la *SPCL Conference*, juillet, Accra, Ghana.

———. 2012. «New insights into synchronic language contact patterns in French Guiana and Suriname through analysis of multilingual annotated corpora» - Communication à la *19th Conference of the Society of Caribbean Linguistics*, 30 juillet – 3 août, Nassau.

Léglise, Isabelle & Puren, Laurent. 2005. «Usages et représentations linguistiques en milieu scolaire guyanais» in Tupin, Frédéric (éd.). *Ecole et éducation, Univers créoles n° 5*, 67–90. Paris: Anthropos.

Léglise, Isabelle & Soulard, Pascale. 1997. «Linguistique et analyse de l'activité : une pratique de l'intervention en ergonomie de conception». *Actes du XXXIIème congrès de la SELF*, 689–703. Lyon: Guerra.

———. 1998. «From the analysis of current systems to the conception of future systems: Human Computer Interaction in the French Maritime Patrol Aircrafts» in G., Boy *et al.* (éds.). *Actes de la conférence internationale sur l'interaction homme-ordinateur en aéronautique, HCI-Aero*. Montréal: Presses Internationales Polytechnique.

Lessard-Hébert, Michelle; Goyette, Gabriel & Boutin, Gérald. 1997. *La recherche qualitative : fondements et pratiques*. Paris / Bruxelles: De Boek.

Lévi-Strauss, Claude. 1983. *Le regard éloigné*. Plon. Paris.

Lézy, Emmanuel. 2000. *Guyane, Guyanes, Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazone*. Paris: Belin.

Linde, Charlotte. 1993. *Life Stories : The Creation of Coherence*. Oxford University Press.

Lodge, R. Anthony. 2003. «L'insuffisance des théories internes du changement phonétique : le cas de l'ancien français». *Médiévales. Langues, Textes, Histoire* (45): 55–66. doi:10.4000/medievales.982.

Loiseau, Sylvain. 2010. «les paradoxes de la fréquence». *Energeia* 2: 20–55.

Lüdi, Georges. 1994. «Dénomination médiate et bricolage lexical en situation exolingue». *Acquisition et interaction en langue étrangère* (3): 115–146.

Lüdi, Georges & Py, Bernard. 1986. *Etre bilingue*. Bern: Peter Lang.

Ludwig, Ralph; Poullet, Hector & Bruneau-Ludwig, Florence. 2006. «Le français guadeloupéen» in Confiant, Raphaël & Damoiseau, Robert (éds.). *A l'arpenteur inspiré. Mélanges offerts à Jean Bernabé*, 155–173. Matoury, Guyane: IBIS Rouge Editions.

Lynch, Michael. 2002. «From naturally occurring data to naturally organized ordinary activities: comment on Speer». *Discourse Studies* (4): 531–537.

Mackey, William Francis. 1976. *Bilinguisme et contact des langues*. Paris: Klincksieck.

MacSwan, Jeff. 1999. *A Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching*. New York & London: Garland Publishing.

MacWhinney, Brian. 2000. *The Childes Project: tools for analyzing talk*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

———. 2007. «The TalkBank Project». Department of Psychology. http://repository.cmu.edu/psychology/174.

Mahmoudian, Mortéza. 1998. «Problèmes théoriques du travail de terrain». *Cahiers de l'ILSL* 10: 7–22.

Mahmoudian, Mortéza & Mondada, Lorenza (éds.). 1998. *Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête*. Cahiers de l'ILSL. Lausanne: Université de Lausanne.

Mahootian, Shahrzad. 1993. *A Null Theory of Codeswitching*. Northwestern University.

Makoni, Sinfree & Mashiri, Pedzisai. 2006. «Critical historiography: does language planning in Africa need a construct of language as part of its theoretical apparatus?» in Makoni, Sinfree & Pennycook, Alastair (éds.). *Disinventing and reconstituting languages*, 62–89. Clevedon: Multilingual Matters.

Malkiel, Yakov. 1967. «Multiple versus simple causation in linguistic change» in *To honor Roman Jakobson II*, 1228–1246.The Hague: Mouton.

Mam Lam Fouck, Serge. 1997. «Les créoles. Une communauté en voie de marginalisation dans la société guyanaise ?» *Pagara* 1: 147–160.

———. 2002. *Histoire générale de la Guyane française*. Cayenne: Ibis rouge éditions.

Manessy, Gabriel & Wald, Paul. 1984. *Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit*. Paris: L'Harmattan.

Manfredi, Stefano; Simeone-Senelle, Marie-Claude & Tosco, Mauro. À paraître. «Codeswitching and borrowing in CorpAfroAs» in Mettouchi, Amina *et al.* (éds.). *CorpAfroAs: A Corpus for Afro-Asiatic Languages*. Amsterdam: Benjamins.

Marcellesi, Jean-Baptiste. 1975. «Basque, breton, catalan, corse, flamand, germanique d'Alsace, occitan : l'enseignement des "langues régionales"». *Langue française* 25: 3–11.

Martin, André. 1980. «Diglossie, situation linguistique et politique linguistique : le cas du Québec» in Gardin, Bernard & Marcellesi, Jean Baptiste (éds.). *Sociolinguistique : approches, théories, pratiques*, 137–152. Publications de l'Université de Rouen: PUF.

Martuccelli, Danilo. 2010. «Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique». *SociologieS* (1). http://sociologies.revues.org/3184.

Masclet, Olivier. 2012. *Sociologie de la diversité et des discriminations: Domaines et approches*. Armand Colin.

Matras, Yaron. 2007. «Socio-cultural and typological factors in contact-induced change» - Communication au workshop *Language Contact and Morphosyntactic variation and change*, ALT 7, Septembre, Paris.

———. 2009. *Language contact*. Cambridge: Cambridge University Press.

Matras, Yaron & Sakel, Jeanette (éds.). 2007. *Grammatical borrowing in cross-linguistic perspective*. Berlin: Mouton de Gruyter.
Matras, Yaron; White, Christopher & Elsik, Viktor. A paraître. «The Romani Morpho-Syntax (RMS) Database» in Everaert, Martin & Murgrave, Simon (éds.). *Linguistic Databases*. Berlin: Mouton de Gruyter.
Meillet, Antoine. 1903. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris: Hachette.
———. 1912. «L'évolution des formes grammaticales» in *Linguistique historique et linguistique générale*, 130–148. Paris: Champion.
Mesthrie, Rajend. 1993. «Koinéization in the Bhojpuri-Hindi diaspora, with special reference to South Africa». *International Journal of the Sociology of Language* 99: 25–44.
Mettouchi, Amina & Chanard, Christian. 2010. «From fieldwork to annotated corpora: the CorpAfroAs Project». *Faits de Langues - Les cahiers* 2: 255–265.
Meyerhoff, Miriam. 2007. «Syntactic Variation and Change: the variationist framework and language contact» - Communication au workshop *Language Contact and Morphosyntactic variation and change*, ALT 7, Septembre, Paris.
Meyerhoff, Miriam & Nagy, Naomi. 2008. «Introduction. Social lives in language» in Meyerhoff, Miriam & Nagy, Naomi (éds.). *Social lives in language. Sociolinguistics and multilingual speech communities*, 1–16. Amsterdam: John Benjamins.
Loe-Mie, Françoise. 2000. «Particularités lexicales du français régional de Cayenne». Mémoire de DEA, Paris X Nanterre.
Migge, Bettina. 2004. «The speech event kuutu in the Eastern Maroon community» in Escure, Geneviève & Schwegler, Armin (éds.). *Creoles, contact and language change: Linguistic and social implications*, 285–306. Amsterdam: John Benjamins.
———. 2006. «Tracing the origin of modality in the creoles of Suriname» in Deumert, Ana & Durrleman-Tame, Stephanie (éds.). *Structure and variation in contact languages*, 29–59. Amsterdam: John Benjamins.
Migge, Bettina & Léglise, Isabelle. 2010. «Integrating Local Languages and Cultures into the Education System of French Guiana: A Discussion of Current Programs and Initiatives» in Migge, Bettina *et al.* (éds.). *Creoles in Education: an Appraisal of current Programs and Projects*, 107–132. Amsterdam: John Benjamins.
———. 2011. «On the emergence of new language varieties: The case of the Eastern Maroon Creole in French Guiana» in Hinrichs, Lars & Farquharson, Joseph (éds.). *Variation in the Caribbean: From Creole Continua to Individual Agency*, 181–199. Amsterdam: John Benjamins.
———. 2013. *Exploring language in a multilingual context: Variation, Interaction and Ideology in language documentation*. Cambridge: Cambridge University Press.
Migge, Bettina; Léglise, Isabelle & Bartens, Angela. 2010. «Creoles in Education. A Discussion of Pertinent Issues» in Migge, Bettina *et al.* (éds.). *Creoles in Education: an Appraisal of current Programs and Projects*, 1–30. Amsterdam: John Benjamins.
Milroy, Lesley. 1980. *Language and social networks*. Oxford: Blackwell.
Milroy, Lesley & Gordon, Matthew. 2003. *Sociolinguistics Method and interpretation*.Oxford: Blackwell Publishing.
Mondada, Lorenza. à paraître. «An interactionist perspective on the ecology of linguistic practices: The situated and embodied production of talk» in Ludwig, Ralph *et al.* (éds.). *Language ecology and language contact*. Cambridge University Press. Cambridge.
———. 1998. «Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste». *Cahiers de l'ILSL* 10: 39–68.
———. 2002. «Pour une approche interactionnelle de la catégorisation des ressources linguistiques par les locuteurs» in Castellotti, Véronique & Robillard, Didier de (éds.). *France, pays de contacts de langues*, 1:23–35. Louvain-la-neuve: Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain.

———. 2007. «Multimodal resources for turn-taking pointing and the emergence of possible next speakers». *Discourse Studies* 9 (2): 194–225.
———. 2008. «La transcription dans la perspective de la linguistique interactionnelle» in Bilger, Mireille (éd.). *Données orales. Les enjeux de la transcription*, 78–110. Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan.
———. 2009. «Emergent focused interactions in public places: A systematic analysis of the multimodal achievement of a common interactional space». *Journal of Pragmatics* 41 (10): 1977–1997.
———. 2012. «L'organisation émergente des ressources multimodales dans l'interaction en lingua franca : entre progressivité et intersubjectivité». *Bulletin Suisse de Linguistique Appliquée* 95: 97–121.
Moore, Danièle. 1996. *Plurilinguisme et école*. Paris: Didier.
Mougeon, Raymond & Beniak, Edouard. 1991. *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction. The Case of French in Ontario, Canada*. Oxford Studies in Language Contact. New York: Clarendon Press & Oxford.
Mufwene, Salikoko. 2001. «Creolisation is a social, not a structural process» in Neumann-Holzschuh, Ingrid & Schneider, Edgar (éds.). *Degrees of restructuring in creole languages*, 65–84. Amsterdam: John Benjamins.
Muller, Charles. 1973. *Principes et méthodes de la statistique linguistique*. Paris: Hachette.
———. 1977. *Principes et méthodes de statistique lexicale*. Paris: Hachette.
Muysken, Pieter. 1995. «Code-switching and grammatical theory» in Milroy, Lesley & Muysken, Pieter (éds.). *One speaker, two languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, 177–198. Cambridge: Cambridge University Press.
Myers-Scotton, Carol. 1993a. *Duelling langauges: grammatical structures in codeswitching*. Oxford: Clarendon Press.
———. 1993b. *Social Motivations for Codeswitching: Evidence from Africa*. Oxford, UK: Clarendon Press.
Nagy, Naomi. 2011. «A Multilingual corpus to explore variation in language contact situations». *Rassegna Italiana di Linguistica Applicata* 43 (1-2): 65–84.
———. 2011. «Null Subjects in Heritage Languages: Contact Effects in a Cross-linguistic Context». *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 17 (2).
Nelson, Laury. 2008. «Le contact de langues au travail : l'étude de l'alternance codique entre les langues français-créole dans les situations de service à l'accueil direct d'EDF Guyane». Mémoire de master 2, Université Lyon 2.
Nicolai, Robert. 2007. «Language contact: a blind spot in "things linguistic"». *Journal of Language Contact* 1: 11–21.
Nishimura, Miwa. 2006. «Intrasentential code-switching in Japanese and English» in *The Handbook of East Asian Psycholinguistics*, 2:179–188. Cambridge: Cambridge University Press.
Nocus, Isabelle *et al.* 2011. «Le programme de recherche "Ecole plurilingue outre-mer"». *Culture et Recherche* (125): 18–19.
Oesterreicher, Wulf. 1988. «Sprechtätigkeit, Einzelsprache, Diskurs und vier Dimensionen des Sprachvarietät» in Thun, Harald (éd.). *Energeia und Ergon. Sprachliche Variation, Sprachgeschichte*, 355–386. Tübingen: Narr.
Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 1995. «La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie». *Enquête* (1). Les terrains de l'enquête: 71–109.
Oskaar, Els. 1996. «The History of Contact Linguistics as a Discipline» in Goebl, Hans *et al.* (éds.). *Contact Linguistics. An international Handbook of Contemporary Research*, 1–12. Berlin: Walter de Gruyter & Co.
Le Page, Robert & Tabouret-Keller, Andrée. 1985. *Acts of identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge: Cambridge University Press.
Paillé, Pierre & Mucchielli, Alex. 2012. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin. Paris.

Patte, Marie-France. 2003. «Structure de l'énoncé en Arawak des Guyanes». Paris: Paris IV.
———. 2008. *Parlons Arawak : Une langue amérindienne d'Amazonie*. L'Harmattan.
———. 2012. *La langue Arawak de Guyane : Présentation historique et dictionnaires arawak-français et français-arawak*. IRD Orstom.
Pennycook, Alastair. 2002. «Mother tongues, governmentality and protectionism». *International Journal of the Sociology of Language* 154: 11–28.
Peyraube, Alain. 2002. «L'évolution des structures grammaticales». *Langages* 146: 46–58.
Piantoni, Frédéric. 2009. *L'enjeu migratoire en Guyane française*. Espace outre-mer. Matoury, Guyane: Ibis Rouge Editions.
De Pietro, Jean-François. 1988. «Vers une typologie des situations de contacts linguistiques». *Langage et Société* 43: 65–89.
Poplack, Shana. 1980. «Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en Espanol». *Linguistics* 18: 581–618.
———. 1981. «The syntactic structure and social function of code-switching» in Duran, Richard P. (éd.). *Latino language and communicative behavior*, 169–184. Norwood, NJ: Ablex.
Porst, Rolf. 1996. «Fragebogenerstellung» in Goebl, Hans *et al.* (éds.). *Contact Linguistics. An international Handbook of Contemporary Research*, 737–744. Berlin: Walter de Gruyter & Co.
Price, Richard. 1983. *First time. The historical vision of an Afro-American People*. Baltimore: The John Hopkins University Press.
———. 2002. «Maroons in Suriname and Guyane: How many and where». *New West Indian Guide* 76: 81–88.
Price, Richard & Price, Sally. 2003. *Les Marrons*. Châteauneuf-le-Rouge: Vents d'ailleurs.
Prudent, Lambert-Félix. 1981. «Diglossie et interlecte». *Langages* 61: 13–38.
———. 1982. «Les petites Antilles présentent-elles une situation de diglossie». *Cahiers de Linguistique Sociale* (4-5): 14–61.
Puren, Laurent. 2004. «L'école française face à l'enfant alloglotte. Contribution à une étude des politiques linguistiques éducatives mises en œuvre à l'égard des minorités linguistiques scolarisées dans le système éducatif français du XIXe siècle à nos jours». Paris: Université Paris 3.
———. 2005. «"On est une machine à fabriquer de l'échec et de l'exclusion". Le discours des professeurs des écoles du Maroni». *Le français dans le Monde / Recherches et applications*: 142–151.
———. 2007. «Contribution à une histoire des politiques linguistiques éducatives mises en œuvre en Guyane française depuis le XIXe siècle» in Léglise, Isabelle & Migge, Bettina (éds.). *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane*, 279–298. Paris: IRD Editions.
Py, Bernard. 2004. «Pour une approche linguistique des représentations sociales». *Langages* 154: 6–19.
Queixalós, Francisco. 2000. «Les langues de Guyane» in Queixalós, Francisco & Renault-Lescure, Odile (éds.). *As linguas amazonicas hoje*, 299–306. Sao Paulo: IRD-ISA-MPEG.
Renault-Lescure, Odile. 2000. «L'enseignement bilingue en Guyane française : une situation particulière en Amérique du Sud» in Blanquer, Jean-Michel & Tringade, Helgio (éds.). *Les défis de l'éducation en Amérique latine*, 231–246. Paris: IHEAL.
———. 2009. «Guyana Francesa». *Atlas sociolingüístico de pueblos indígenas en América Latina, Impreso y DVD*: 380–394.
Renault-Lescure, Odile & Goury, Laurence. 2009. *Langues de Guyane*. Cultures en Guyane. La Roque d'Anthéron & Marseille: Vents d'ailleurs & IRD Editions.
Riegel, Martin; Pellat, Jean-Christophe & Rioul, René. 1998. *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.
De Robillard, Didier. 2005. «Quand les langues font le mur lorsque les murs font peut-être les langues : Mobilis in mobile, ou la linguistique de Nemo». Époque contemporaine. http://id.erudit.org/iderudit/011991ar.

Robillard, Didier de & Beniamino, Michel (éds.). 1993. *Le français dans l'espace francophone*. Libk. 1. 2. Paris: Champion.
Rose, Françoise. 2003. Morphosyntaxe de l'émérillon, une langue tupi-guarani de Guyane française. Thèse de doctorat. Université Lyon 2.
———. 2011. *Grammaire de l'émérillon teko, une langue tupi-guarani de Guyane Française*. Leuven: Peeters.
Rose, Françoise & Renault-Lescure, Odile. 2008. «Contact-induced changes in Amerindian Languages of French Guiana» in Stolz, Thomas, Salas Palomo, Rosa & Bakker, Dik (éds.). *Aspects of language contact*, 349–376, Berlin: Mouton de Gruyter.
Ross, Malcom. 1999. «Exploring metatypy: how does contact-induced typological change come about?» *Australian Linguistic Society's annual meeting*, Perth. http://rspas.anu.edu.au/linguistics/mdr/Metatypy.pdf.
Ruby, Jay (éd.). 1982. *A Crack in the Mirror: Reflexive Perspectives in Anthropology*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
Sacks, Harvey; Schegloff, Emanuel A. & Jefferson, Gail. 1974. «A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation». *Language* 50: 696–735.
Saillard, Claire. 1998. «Contact des langues à Taïwan : interactions et choix de langues en situation de travail». Thèse de doctorat, Paris: Université Paris 7.
Sakel, Jeanette & Everett, Daniel L. 2012. *Linguistic Fieldwork: A Student Guide*. Cambridge University Press.
Sankoff, David; Poplack, Shana & Vanniarajan, Swathi. 1991. «The empirical study of code-switching» in *Papers for the Symposium on Code-switching in Bilingual Studies: Theory, Significance and Perspectives*, 181–206. Strasbourg: European Science Foundation.
Sankoff, Gillian & Thibault, Pierrette. 1977. «L'alternace entre les auxiliaires "avoir" et "être" en français parlé à Montréal». *Langue française*: 81–107.
Sassier, Monique. 2008. «Genre, registre, formation discursive et corpus». *Langage et société* n° 124 (2): 39–57.
Schmidt, Thomas & Wörner, Kai. 2012 (éds.). *Multilingual Corpora and Multilingual Corpus Analysis*. Amsterdam: John Benjamins.
Scholte, Bob. 1974. «Toward a Reflexive and Critical Anthropology» in Hymes, Dell (éd.). *Reinventing Anthropology*, 430–457. Ann Arbor: University of Michigan.
Schüpbach, Doris. 2008. *Shared Languages, Shared Identities, Shared Stories*. Bern: Peter Lang.
Schwegler, Armin. 1983. «Predicate negation and word-order change: A problem of multiple causation». *Lingua* 61 (4): 297–334.
Shohamy, Elana Goldberg; Ben-Rafael, Eliezer & Barni, Monica (éds.). 2010. *Linguistic Landscape in the City*. Bristol, Buffalo, Toronto: Multilingual Matters.
Siegel, Jeff. 1985. «Koines and koineization». *Language in Society* 14: 357–378.
———. 1987. *Language contact in a plantation environment*. Cambridge: Cambridge University Press.
———. 2002. «Applied Creolistics in the twenty-first century» in Gilbert, Glen (éd.). *Pidgin and Creole Linguistics in the Twenty-First Century*, 7–48. New York London: Peter Lang.
———. 2006. «Language ideologies and the education of speakers of marginalized language varieties: Adopting a critical awareness approach». *Linguistics and Education* 17: 157–174.
Silverstein, Michael. 1979. «Language Structure and Linguistic Ideology» in Clyne, Paul *et al.* (éds.). *The elements*, 193–248. Chicago: Chicago Linguistic Society.
———. 2009. «Reflexivity» in Mey, Jacob (éd.). *Concise Encyclopedia of Pragmatics*, 846–847. 2nd Edition. Oxford: Elsevier.
Sinclair, John. 1991. *Corpus, concordance, collocation*. Oxford: Oxford University Press.
Sonny, Sabrina. 2001. «Les particularités lexicales du français en Guyane». Mémoire de maîtrise. Université de Tours.
Soulé, Bastien. 2007. «Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales». *Rercherches Qualitatives* 27 (1): 127–140.

Spradley, James P. 1980. *Participant Observation*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
Stolz, Thomas. 2006. «Contact-induced typological change» in Stern, Dieter & Voss, Christian (éds.). *Marginal Linguistic Identities. Studies in Slavic Contact and Borderland Varieties*, 13–30. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
———. 2007. «Harry Potter meets Le Petit Prince - On the usefulness of parallel corpora in crosslinguistic investigations». *Sprachtypologie und Universalienforschung* 60 (2): 100–117.
Suchman, Lucy. 1987. *Plans and situated actions*. Cambridge: Cambridge University Press.
Tabouret-Keller, Andrée (éd.). 1997. *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues.* Libk. 95. Bibliothèque des cahiers de l'institut de linguistique de Louvain. Louvain-La-Neuve: Peeters.
———. 2001. «Pour une vision dynamique des situations linguistiques complexes». *La linguistique* Vol. 37 (1): 21–28.
Theureau, Jacques. 2004. «L'hypothèse de la cognition (ou action) située et la tradition d'analyse du travail de l'ergonomie de langue française». *Activités* 1 (2): 11–25.
Thévenot, Laurent. 1986. «Les investissements de forme» in Thévenot, Laurent (éd.). *Conventions économiques*, 21–71. Paris: PUF.
Thibault, André. 2012. «Le français dans les Antilles : présentation» in Thibault, André (éd.). *Le français dans les Antilles : études linguistiques*, 11–28. Paris: L'Harmattan.
Thibault, Pierrette (éd.). 1979. *Le français parlé, études sociolinguistiques*. Alberta: Edmonton.
———. 2001. «Regard rétrospectif sur la sociolinguistique québécoise et canadienne». *Revue québécoise de linguistique* 30 (1): 19.
Thomason, Sarah G. 1993. «On identifying the sources of creole structures» in Mufwene, Salikoko (éd.). *Africanisms in Afro-American language varieties*, 280–295. Athens, GA: University of Georgia Press.
———. 1997. «A typology of contact languages» in Spears, Arthur & Winford, Donald (éds.). *The structure and status of pidgins and creoles*, 71–90. Amsterdam: John Benjamins.
———. 2001a. *Language Contact: an introduction*. Edinburg: Edinburg University Press.
———. 2001b. «Contact-induced typological change» in Haspelmath, Martin *et al.* (éds.). *Language typology and language universals, Sprachtypologie und sprachliche Universalien*. 2. Berlin & New York: Walter de Gruyter.
———. 2010. «Contact explanations in linguistics» in Hickey, Raymond (éd.). *The Handbook of Language Contact*, 31–47. Oxford: Wiley-Blackwell.
Thomason, Sarah G. & Kaufman, Terrence. 1988. *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*. Berkeley & Los Angeles & Oxford: University of California Press.
Tognini-Bonelli, Elena. 2001. *Corpus Linguistics at Work*. Amsterdam: John Benjamins.
Trudgill, Peter. 1972. «Sex and covert prestige: linguistic change in the urban dialect of Norwich». *Language in Society* 1: 179–196.
———. 1974. *The social differentiation of English in Norwich*. Cambridge: Cambridge University Press.
———. 1986. *Dialects in contact*. Oxford: Blackwell.
Tsitsipis, Lukas D. 1998. *A linguistic anthropology of praxis and language shift: Arvani'tika (Albanian) and Greek in contact*. Oxford: Clarendon Press.
Valdman, Albert. 1979. *Le français hors de France*. Paris: Honoré Champion.
Vanhove, Martine. 2001. «Contacts de langues et complexification des systèmes: le cas du maltais». *Faits de Langues* 18: 65–74.
Vasseur, Marie-Thérèse. 2000. «De l'usage de l'inégalité dans l'interaction-acquisition en langue étrangère». *Acquisition et Interaction en langue étrangère* 12: 51–76.
Vermes, Geneviève & Boutet, Josiane (éds.). 1987a. *France, pays multilingue. Tome 1 Les langues en France, un enjeu historique et social*. Logiques Sociales. Paris: L'Harmattan.
——— (éds.). 1987b. *France, pays multilingue. Tome 2 Pratiques des langues en France*. Logiques Sociales. Paris: L'Harmattan.
Vernaudon, Jacques & Fillol, Véronique (éds.). 2009. *Vers une école plurilingue dans les collectivités françaises d'Océanie et de Guyane*. Paris: L'Harmattan.

Vernaudon, Jacques; Renault-Lescure, Odile & Léglise, Isabelle. à paraître. «Les langues en Guyane, en Nouvelle-Calédonie et en Polynésie française» in Nocus, Isabelle *et al.* (éds.). *Apprendre plusieurs langues, plusieurs langues pour apprendre : l'école plurilingue en Outre-mer*. Presses Universitaires de Rennes.

Véronis, Jean (éd.). 2000. *Parallel text processing. Alignment and Use of Translation Corpora*. Boston: Kluwer Academic Publishers.

——— (éd.). 2002. «Alignement lexical dans les corpus multilingues». *Lexicométrica*. http://lexicometrica.univ-paris3.fr/thema/thema6.htm.

Vigouroux, Cécile. 2003. Réflexion méthodologique autour de la construction d'un objet de recherche : la dynamique identitaire chez les migrants africain francophones au Cap (Afrique du Sud). Thèse de doctorat. Université Paris X Nanterre.

Vion, Robert. 1992. *La communication verbale. Analyse des interactions*. Hachette Université Communication. Paris: Hachette Supérieur.

Weber, Max. 2003 [1921]. *Economie et société, tome 1 : Les Catégories de la sociologie*. Paris : Pocket.

Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in Contact. Findings and Problems*. New York: Mouton.

Weinreich, Uriel; Labov, William & Herzog, Marvin I. 1968. «Empirical foundations for a theory of language change» in Lehmann, Winfred P. & Malkiel, Yakov (éds.). *Directions for Historical Linguistics*, 97–195. Austin: University of Texas Press.

Winford, Donald. 1976. «Teacher attitudes toward language varieties in a creole community». *International Journal of the Sociology of Language* 8: 45–75.

———. 1997a. «Re-examining Caribbean English Creole continua» in Mufwene, Salikoko (éd.). *English to Pidgin Continua*, (Special issue) World Englishes 16: 233–279.

———. 1997b. «Creole formation in the context of contact linguistics». *Journal of Pidgin and Creoles Languages* 12 (1): 131–151.

———. 2003. *An Introduction to Contact Linguistics*. Oxford: Blackwell.

———. 2007. «Some issues in the study of language contact». *Journal of Language Contact* 1: 22–39.

Winford, Donald & Migge, Bettina. 2007. «Substrate influence on the emergence of the TMA systems of the Surinamese creoles». *Journal of Pidgin and Creole languages* 22: 73–99.

Wittezaele, Jean-Jacques (éd.). 2008. *La double contrainte: L'influence des paradoxes de Bateson en Sciences humaines*. De Boeck Supérieur.

Wurm, Stephen A. 1996. *Atlas des langues en péril dans le monde*. Paris: UNESCO.

Zentella, Ana Celia. 1997. *Growing Up Bilingual: Puerto Rican Children in New York*. Malden: Wiley-Blackwell.

Zweigenbaum, Pierre; Rapp, Reinhard & Sharoff, Serge (éds.). 2011. *Proceedings of the 4th Workshop on Building and Using Comparable Corpora: Comparable Corpora and the Web*. Portland: Association for Computational Linguistics. http://www.aclweb.org/anthology-new/W/W11/#1200.